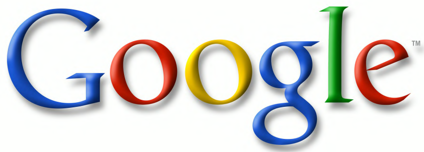




~~74 - 1~~

~~89 - 2 - 56~~

17 - 4 - 26



N.° 17

Reliado
14-XI-67

DER
N.° 13280

LES FABLES D'ESOPE PHRIGIEN,

AVEC CELLES DE PHILELPHE.

TRADUCTION NOUVELLE,

Enrichie de Discours Moraux & Historiques, & de Quatrains à la fin de chaque Discours.

On a joint à cette nouvelle Traduction les Contes d'Esope, les Fables diverses de Gabrias & d'Avienus.

TOME SECOND.



A PARIS,
Chez MICHEL BRUNET, dans la grande Salle du Palais, au Mercure Galant.

M. D. CCIII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

LES
CONTES
D'ESOPE.



LES CONTES D'ESOPE.

Cette narration est tirée d'un Dialogue de Platon, intitulé, Protagoras, ou les Sophistes.

LEs Dieux ont esté long-temps avant les hommes. Quand ils eurent résolu de les créer, ils firent plusieurs Animaux du mélange de la terre, & du feu, & d'autres matieres qui participent aux qualitez de ces deux Elemens. Quand ils furent prêts à les faire paroître, ils ordonnerent à Promethée, & à Epimetée d'orner & d'embellir ces matieres, & de leur donner toutes les vertus, & toutes les proprietez necessaires. Alors Epimethée pria Promethée de lui laisser tout le soin de cet ouvrage, & de le regarder faire. Il partagea tellement les qualitez entre les Ani-

maux, qu'il donna aux uns de la force ſans legereté ; aux autres de la legereté dénuée de force. Il donna à quelques-uns des armes pour ſe défendre. Il ſuppléa par la raiſon à la nudité des autres. Il donna des aîles aux plus petits, ou il les cacha ſous la terre. Les grands ſe défendent par leur propre maſſe. C'eſt de la ſorte que les qualitez furent partagées pour la conſervation de chaque eſpece. Quand ce partage eut eſté achevé, & qu'il eut mis les Animaux en état de ſe défendre les uns des autres, il eut ſoin de les garantir contre les incommoditez de l'air. Il couvrit les uns d'un poil épais, les autres d'une peau dure & capable de reſiſter aux rigueurs du froid, ou à la violence du chaud, ou qui pût même leur ſervir de lit quand ils voudroient ſe coucher, & prendre du repos. Il ajoûta des ongles aux pieds des autres, ou des poils, ou une peau dure & ſeche. Il donna auſſi des alimens divers aux differentes eſpeces d'Animaux ; les uns ſe nourriſſent des herbes que la terre produit, les autres des fruits d'arbres, ou de racines. Les uns ne font que peu de petits, les autres ſont plus feconds, & en portent un plus grand nombre.

Epimethée qui n'étoit pas doüé d'une grande ſageſſe, ayant partagé toutes les qualitez entre les Animaux dépourvus de raiſon, ne s'apperçevoit pas qu'il n'a-

voit rien laissé pour l'homme, & qu'il demeuroit dans une grande disette. Tandis qu'il raisonnoit sur cela, ne sçachant à quoi se déterminer, Promethée survint pour voir de quelle maniere il s'y étoit pris à faire le partage des differentes proprietez. Il vit que tous les Animaux étoient fort bien pourvus des qualitez necessaires, mais que les hommes étoient nuds, sans habits, & sans défense.

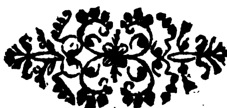
Le jour fatal étoit déja arrivé où l'homme devoit paroître. Promethée ne sçachant que trouver pour la conservation du genre humain, s'avisa de derober l'Art ingenieux de Vulcain & de Minerve avec le feu, sans lequel l'autre eût esté inutile; & il en fit present aux hommes. Il leur manquoit encore la science civile, qui est entre les mains de Jupiter; mais l'entrée de son Palais étoit interdite à Promethée, & sa garde le tenoit dans le respect. Il se glissa donc fortuitement dans le Laboratoire commun de Vulcain & de Minerve, où ces deux Divinitez s'occupoient à leurs ouvrages; & leur deroba leur Art, qu'il communiqua aux hommes; ce qui leur fournit abondamment dequoi vivre. Epimethée accusa dans la suite Promethée de larcin; mais l'homme devenu participant de la divinité, fut le seul entre les Animaux, qui connut les Dieux. Il leur bâtit des Temples, & des Autels; il distin-

gua chaque chose, & leur donna des noms particuliers. Il fit des maisons, selon les regles de son Art, des habits, des souliers, des lits, & trouva dequoi se nourrir par les fruits que produit la terre.

Dans ce premier état, les hommes vivoient confusement & sans demeure fixe; car il n'y avoit point encore de Villes alors. Les Animaux feroces les égorgeoient, parce qu'ils étoient plus foibles. Ils trouvoient à la verité suffisamment dequoi vivre par leur industrie ; mais ils n'avoient aucune défence contre la ferocité des bêtes : ils manquoient d'experience & de la science militaire. Cependant les hommes cherchoient les moyens de se conserver. Ils resolurent donc de bâtir des Villes ; mais depuis qu'ils se furent rassemblez, ils commencerent à se maltraiter les uns les autres, & à se faire tout le mal qu'ils purent. Ils se disperserent donc, & furent exposez de nouveau à la fureur des bêtes feroces.

Jupiter craignant que le genre humain ne perist entierement, envoya Mercure sur la terre, qui y amena la Pudeur, & la Justice, pour contenir les Habitans des Villes par les liens d'une union reciproque. Mercure voulut être instruit de quelle maniere il devoit disperser ces vertus aux hommes; car il doutoit s'il devoit les distribuer, comme les autres talens sont parta-

gez. Celui qui ſçait la Medecine, par exemple, peut être utile aux autres, qui ignorent les regles de cet Art. On en peut dire autant de ceux qui professent les autres Sciences. Voulez-vous, demanda Mercure à Jupiter, que l'on partage de la sorte la Justice & la Pudeur entre les hommes; ou s'il vaut mieux les offrir à tous? Je veux, répondit Jupiter, qu'on les propose à tous les hommes, & qu'ils ayent la liberté de choisir; car les Villes ne pourroient subsister, s'il n'y avoit qu'un petit nombre d'habitans qui en fussent pourvus. Vous leur direz encore de ma part, que tous ceux qui seront trouvez sans pudeur, & sans justice, on les massacrera comme autant de pestes de la Republique.



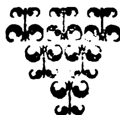


De l'Origine de l'Amour.

A la naissance de Venus les Dieux firent un grand festin. La Pauvreté vint à la fin du repas, & s'arrêta à la porte. Le Dieu de l'Abondance, aprés s'être enyvré de Nectar (car l'usage du Vin n'étoit pas encore trouvé alors) se retira dans les Jardins de Jupiter, où il s'endormit. La Pauvreté l'ayant apperçû, voulut lui tendre des embûches pour avoir commerce avec lui. En effet, elle s'en approcha, & devint grosse de l'Amour, qui fut donné à Venus pour être de sa suite, parce qu'il avoit esté conçû au jour que l'on celebroit la fête de sa naissance; ou parce qu'il est fort touché de la beauté, & qu'il n'y a rien de plus beau que Venus. La destinée de l'Amour issu de l'Abondance, & de la Pauvreté, fut telle dés le commencement, qu'il se trouva dans une extrême disete; car tant s'en faut qu'il soit délicat & tendre, comme plusieurs se l'imaginent, qu'au contraire, il est fort & robuste, accoûtumé à la fatigue, & marchant pieds nuds. Il n'a ni maison ni retraite; il couche à terre, sans lit, & sans couverture, exposé à l'air, dans les grands chemins, ou

bien aux portes des maisons. Il tient de sa mere, & vit dans une perpetuelle indigence. Il participe aussi aux qualitez de son pere; il est courageux, hardi, fort; c'est un Chasseur merveilleux, qui attaque toûjours les beaux, & qui a recours à mille artifices pour venir à bout de ses desseins, & qui invente mille stratagêmes pour y réüssir. On ne sçait s'il est Homme ou Dieu. On le voit dans un moment passer de l'abondance à la pauvreté, joüissant d'une santé parfaite, & devenir tout à coup foible, & languissant, & reprendre de même sa premiere force. Il dissipe en un moment tout ce qu'il a acquis. L'Amour n'est pas longtemps ni pauvre ni riche, il varie entre la folie, & la sagesse. Tous les Dieux immortels sont sages de leur nature; ainsi ils ne s'appliquent point à l'étude de la sagesse, parce que cet exercice leur seroit inutile. Ceux qui manquent de genie, ne s'appliquent point à acquerir la sagesse, & ne se soucient pas de devenir sages; car le plus grand de leurs malheurs, est de croire qu'ils excellent en vertu, en prudence, & en mille autres bonnes qualitez. Or ceux qui croyent ne manquer de rien, ne se mettent pas en peine d'acquerir les talens qui leur manquent en effet. Qui sont donc ceux qui recherchent la sagesse, puisque ceux qui manquent de genie, ou ceux qui l'ont excellent, negligent de

l'acquerir ? Ce ſont ceux qui tiennent le milieu entre ces deux extremitez; & c'eſt de ce nombre qu'eſt l'Amour. La ſageſſe eſt la plus belle & la plus excellente choſe du monde. Or la beauté eſt l'objet de l'amour; & par conſequent c'eſt une ſuite neceſſaire que l'amour aime la ſageſſe. Ainſi, on peut dire qu'il tient du ſage, & de l'hebeté ; ce qui doit être rapporté à ſon origine ; car il eſt né d'un pere tres-ſage, & tres-riche ; ſa mere au contraire n'a ni eſprit ni richeſſes; telle eſt la nature de l'amour. C'eſt l'erreur ordinaire de ceux qui aiment, de ſe perſuader que l'amour eſt une puiſſante divinité, & que l'on en peut attendre toutes ſortes de biens, & d'avantages. Ils confondent l'idée de l'amour, & prennent ce qui eſt aimé, pour ce qui aime; car ce qui eſt aimable eſt en effet beau, agreable, parfait, & capable de rendre heureux; mais toutes ces qualitez ne conviennent pas toûjours à ce qui aime.





Les incommodités de l'Ecriture.

LEs Egiptiens consacrerent à l'un de leurs Dieux, nommé Theuto, l'Oiseau qui porte le nom d'Ibis. L'on dit que ce Dieu fut le premier qui inventa les nombres, l'Arithmetique, la Geometrie, l'Astronomie, le jeu des Dames, & des Dez, & les Lettres. En ce temps là, Thamus étoit Roi de toute l'Egipte. Theuto le vint trouver dans la celebre Ville de Thebes, qui reconnoissoit Ammon pour son Dieu. Il lui communiqua toutes les découvertes qu'il avoit faites, & lui persuada qu'il en faloit faire part aux Egiptiens. Le Roi lui demanda quelle utilité on pourroit retirer de chacune de ces sciences, & ce que l'on y devoit blâmer, ou approuver, pour le rebuter, ou pour le retenir. Theuto discourut long-temps sur toutes ces matieres, & en découvrit au Roi les avantages, & les desavantages. Il faudroit employer un trop long discours pour les expliquer tous. Quand il vint à parler des Lettres, il dit au Roi que c'étoit le moyen le plus court pour rendre les Egiptiens sçavans, parce qu'elles aidoient la memoire. Je croy, lui repartit

le Roi, que tout le contraire arrivera ; parce que les Lettres empêcheront les meditations, & les reflexions; & par consequent ceux qui s'appliqueront à l'étude, oublieront plus aisément ce qu'ils auront appris, dans l'esperance de le relire, & de s'en ressouvenir par le moyen des caracteres. Ce que vous avez trouvé est plûtost un remede pour la reminiscence, que pour la memoire. Vos Disciples ne seront pas de veritables sçavans; ils croiront seulement l'être devenus.





Exhortation pour animer les Hommes à la pratique de la Vertu.

JUpiter, Neptune, Pluton, au rapport d'Homere, partagerent entr'eux l'Empire de leur pere. Sous le regne de Saturne, on fit une Loi qui dure encore ; par laquelle il fut ordonné, que tous les hommes qui auroient aimé la Justice & la vertu pendant la vie, seroient conduits aprés leur mort dans des Isles fortunées, où ils couleroient une vie tranquille, & delicieuse, sans souffrir aucun mal, ni aucune incommodité ; mais les méchans & les impies aprés leur mort sont renfermez dans une prison affreuse, pour être châtiez de leurs crimes. Ils appellent cette Prison l'Enfer. Voilà ce que des Juges ordonnoient des mortels, sous l'Empire de Saturne, le même jour qu'ils mouroient ; mais ces jugemens étoient souvent faits au hazard, & contre les regles de la Justice. C'est pourquoy Pluton & ceux qui étoient commis à la garde de ces Isles fortunées, allerent trouver Jupiter pour lui demander des remedes contre ce desordre. J'y pourvoirai, leur répondit Jupiter, & j'empêcherai que cela n'arrive à l'avenir. Ce

qui fait, ajoûta-t-il, le desordre de ces Jugemens, c'est qu'on juge les hommes, tandis qu'ils sont encore en vie, & que l'on veut connoître des crimes palliez. Souvent ceux qui ont les plus belles apparences du monde, ont le cœur corrompu & gâté. La noblesse de leur naissance, & les grands biens qu'ils possedent, leur donnent du lustre ; ils corrompent plusieurs témoins qui en parlent comme s'ils étoient gens de bien, & comme s'il n'y avoit rien à leur reprocher. Les Juges éblouïs de ces témoïgnages, decident en leur faveur, parce qu'ils s'arrêtent à l'écorce, & qu'ils ne penetrent pas jusque dans leur interieur. Il faut donc leur ôter la connoissance du jour de leur mort, qui leur est connu maintenant. J'ai déja donné ordre à Promethée d'ôter ce préssentiment aux hommes ; on ne les jugera qu'aprés leur mort, & dépoüillez de tout l'attirail, & de tous les ornemens dont ils sont revêtus étans en vie. De même le Juge sera nud, & trepassé. Ceux que l'on jugera ne seront point assistez de leurs amis ; car ils laisseront tout sur la terre, le Jugement sera juste, & équitable, & selon toutes les regles. J'avois reflechi sur cette matiere avant que vous m'en parlassiez ; & j'ai établi pour Juges mes deux fils, Minos & Radamante, qui sont tous deux Asiatiques avec Eaque qui est d'Europe. Ils auront donc l'inspection

ſur tous les morts, & leur Tribunal ſera placé dans le lieu où les deux chemins ſe croiſent, dont l'un conduit au ſéjour des bienheureux ; & l'autre dans le Tartare. Radamante jugera les Aſiatiques. Eaque, & Minos, jugeront les Europeens. Cependant ils s'aideront reciproquement tous trois, afin que ce qui ſera échappé à l'un puiſſe eſtre ſuppléé par les deux autres; & pour empêcher qu'ils ne puiſſent ſe tromper pour le chemin par lequel ils devroient faire paſſer les ames, elles ſeront ſeparées de leurs corps, & ainſi l'on connoîtra facilement leurs inclinations, & les mauvaiſes habitudes qu'elles auront contractées. Quand il faudra eſtre preſenté devant les Juges, les Aſiatiques ſeront conduits au Tribunal de Radamante. Il contemplera avec ſoin ces ames, ne ſçachant de quelle maniere elles ſe ſeront comportées pendant la vie. Examinant les mœurs de quelque Roi de Perſe, ou de quelque autre Prince, il connoîtra que leurs mœurs ſont entierement corrompues, & que leurs ames ſe ſont abandonnées à l'injuſtice, aux menſonges, à la turpitude, à l'intemperance, & à toutes ſortes de vices. Le Juge ayant connu tous ces deſordres, condamnera à la priſon cette ame malheureuſe, pour y ſouffrir la honte & la peine qu'elle merite. Si les bleſſures ſe peuvent encore guerir, les ſupplices lui ſerviront

de remede; mais si son mal est desesperé les châtimens lui seront inutiles; mais ce triste spectacle sera un exemple pour les autres; & une instruction pour ceux qui seront conduits aux Enfers. Le Juge imprimera un signe à tous ceux qu'il jugera, pour faire connoître si son mal peut estre gueri, ou s'il est desesperé. Tel sera le Jugement des méchans. On fera aussi comparoître les ames des hommes qui ont vêcu dans la pieté, & dans la pratique de la vertu, & principalement de ceux qui ont aimé la sagesse, qui n'ont point eu d'attachement pour les choses frivoles, ni pour les vices. Le Juge les recevra avec un visage riant, & les fera conduire dans les Isles fortunées. Eaque observera cette methode dans les Jugemens qu'il rendra. L'un & l'autre aura une Verge à la main en jugeant. Minos aura l'inspection sur les Jugemens qui se rendront, & il portera un Sceptre d'or, tel qu'Ulisse l'a vû, au rapport d'Homere, en jugeant les morts.



La



La Fable d'Isis, & d'Osiris.

RHée avoit un commerce secret avec Saturne. Le Soleil l'ayant découvert, lui fit de sanglants reproches, & ne voulut point regarder l'enfant qu'elle avoit mis au monde. Mercure avoit aussi de l'amour pour cette Déesse. Joüant un jour aux Dames avec la Lune, il lui vola la soixante-dixiéme partie de chacun de ses jours, dont on fit cinq jours, que les Egiptiens appellent intercalaires, & qui furent ajoûtez aux trois cens soixante jours de l'année. C'est pendant ces jours intercalaires qu'ils celebrent la naissance de leurs Dieux. Osiris naquit le premier jour, & incontinent on entendit une voix qui donnoit avis de la naissance d'un personnage fort illustre. Une certaine Pamyle, puisant de l'eau à Thebes, dans le Temple de Jupiter, entendit une voix qui lui annonçoit qu'Osiris étoit né, & qu'il seroit un grand Roi. On dit que Saturne la chargea de l'éducation d'Osiris, & que l'on institua en son honneur les Fêtes nommées Pamylies. Le second jour, Rhée enfanta Apollon. Typhon nâquit hors de terme; le troisiéme jour il vint au monde d'une maniere extraordinaire & violente. Isis prit naissance le quatriéme

jour. Rhée accoucha le cinquiéme jour de Nephte, qu'on appelle la Mort. Quelques-uns l'appellent Venus, ou la Justice. Le Soleil fut le pere d'Osiris, & d'Apollon: Mercure, d'Isis; Saturne, de Thyphon, & de Nephte. C'est pourquoi les Egiptiens regardent le troisiéme jour intercalaire, comme un jour funeste & malheureux. Les Rois ne rendent point la Justice en ce jour-là. On ne donne point de nourriture ou de Medecine aux corps avant la nuit. Thyphon épousa Nephthé. Osiris & Isis furent unis ensemble d'un amour secret. Osiris s'étant rendu maître du Royaume d'Egipte, retira les Egiptiens de la misere & de la barbarie, où ils avoient toûjours vêcu. Il leur apprit à cultiver la terre, pour avoir du bled; il établit des Loix parmi eux, & le culte des Dieux immortels. Tout l'Univers s'y soûmit en peu de temps. Par tous les lieux qu'il parcourut, il y fit aimer la douceur, & l'humanité. Il ne dompta point les hommes par la violence, ni par la force des armes; il les adoucit par son éloquence, & par les charmes de son discours; par des Vers, par la Musique. A cause de cela, les Grecs le confondent avec Bacchus. Pendant l'absence d'Osiris, l'attention la vigilance, les soins de la chaste Isis, empêchoient Thyphon de ne rien entreprendre. Il prit la resolution de dres-

ſer des embûches à Oſiris pour le ſurprendre, & pour le perdre à ſon retour. Il s'aſſocia ſoixante-douze conjurez, & fit entrer dans ce complot Aſo, Reine d'Ethiopie, pour eſtre la complice du crime qu'il meditoit. Aprés avoir pris exactement la meſure d'Oſiris, il fit faire un coffre ſur cette proportion, avec une induſtrie merveilleuſe, & d'un travail tres-exquis. Il commanda de porter ce coffre enrichi de beaucoup d'ornemens, au milieu de la Sale d'un feſtin, où ſe devoit trouver Oſiris. Tous les aſſiſtans regardoient cet ouvrage avec plaiſir, & en admiroient l'invention. Alors Thyphon prenant un viſage gai, promit de faire un preſent de ce coffre à celui dont le corps ſeroit de la meſme meſure. Tous ceux qui étoient preſens s'y meſurerent; mais la meſure ne ſe trouva juſte pour perſonne. Enfin on y fit entrer Oſiris; incontinent tous les conjurez accoururent, ils fermerent le coffre avec des clous & des ſerrures; & le jetterent dans le Fleuve avec Oſiris, qui fut porté à la mer, par l'emboûchure du Thanaïs. C'eſt pour cela que les Egiptiens ont encore maintenant en horreur cette embouchûre. Ces choſes ſe paſſerent le 16. des Calendes de Novembre; c'eſt à dire le 17. jour d'Octobre, lors que le Soleil eſt dans le Signe du Scorpion, la 28. année du Regne d'Oſiris; quoique quel-

ques-uns croyent que ce fut la vingt-huitiéme année de sa vie. Les Pans & les Satyres qui habitoient aux environs du chemin, furent les premiers instruits de cette avanture, & la divulguerent incontinent. On croit que c'est de là que les terreurs paniques tirent leur origine.

Isis ayant appris ce malheur, coupa une partie de ses cheveux, prit un habit de beuil; & ne sçachant quel parti prendre, ni où se refugier, elle parcourut tout l'Univers, ne laissant passer personne, sans lui demander des nouvelles du Coffre. Elle rencontra par hazard des enfans qui avoient vû ce Coffre, & qui montrerent à Isis l'embouchure du Fleuve, où il avoit esté jetté par les Amis de Typhon. Les Egiptiens ont crû à cause de cela, que les Enfans avoient la vertu de deviner; & ils se servent de leurs voix, pour tirer des Augures, quand ils joüent dans les Temples, & qu'ils disent par hazard quelque chose. Isis ayant découvert qu'Osiris emporté d'un violent amour, avoit eu commerce avec sa sœur, qu'il prenoit pour Isis, elle fit chercher avec soin l'enfant qu'il avoit eu de Nepthé, & l'ayant trouvé, par le signal de quelques Chiens, elle eut soin de le faire nourrir. Il fut dans la suite le Compagnon & le Ministre d'Isis. On le nomma Anubis, pour marquer qu'il étoit le Gardien des Dieux, comme les

Chiens sont les Gardiens des hommes. Ce fut de lui qu'elle apprit que le Coffre avoit esté poussé par la tempeste sur le rivage des Bibliens, dans une Bouverie où il étoit demeuré caché sous des herbes qui étoient crües en un moment. Le Roy du Païs le fit transporter dans une maison, où on le gardoit comme une colonne. Isis ayant appris toutes ces circonstances, alla au Païs des Bibliens. Elle se prosterna fondant en larmes sur le bord d'une fontaine, ne parlant à personne qu'aux Filles de la Reine. Elle les salüoit avec douceur, & honnêteté. Elle accommodoit leurs cheveux & répandoit sur elles une agreable odeur d'embrosie qui leur parfumoit tout le corps. On la fit entrer dans le Palais où elle fut receuë avec beaucoup d'agrément. On lui confia mesme le soin du Fils du Roi, en qualité de Gouvernante, & de Nourrice. Ce Roy se nommoit Malcandre. Pour elle, elle se nomma Astarte ou Saosis, ou Nemane, qui signifie en Grec Athenaïs, & Minervale en Latin. Elle nourrit l'enfant du Roi, non pas en lui donnant la mamelle comme les autres; mais en lui mettant le doigt dans la bouche. Elle se brûloit pendant la nuit ce qu'elle avoit de mortel dans le corps, & se changeoit en Hirondelle, & volant autour du Coffre, elle poussoit incessamment des sons lugubres. La Reine s'en apperçût; depuis

ce temps-là la Divinité d'Isis fut reconnuë. Elle demanda au Roi le Coffre & l'obtint. Dans un moment elle arracha la Bruiere, où il étoit demeuré caché ; & aprés avoir répandu des parfums dessus, elle l'enveloppa dans un linge qu'elle donna au Roi. Depuis ce temps-là cet Arbuste est en honneur parmi les Bibliens ; & on le conserve dans le Temple d'Isis. Elle poussa de si hauts cris, en recevant le Coffre où le corps de son frere étoit enfermé, que le plus jeune des enfans du Roi, étourdi du bruit, en mourut. Elle fit mettre le Coffre dans un Vaisseau avec l'aîné des enfans du Roi, & se mit à la voile sur le Fleuve nommé Lephedre. Le vent étoit violent. Isis pleine d'indignation mit le Fleuve à sec ; & s'étant retirée dans une solitude, elle ouvrit d'abord le coffre, & fondant en larmes, elle embrassa le corps de son frere, & le baisa, tenant sa bouche collée contre la sienne. Le Fils du Roi qui s'étoit approché par derriere, remarqua tout ce qu'elle avoit fait. Isis transportée de colere, jetta sur lui des regards si terribles, que l'enfant ne put les soûtenir, & expira de fraïeur. D'autres disent qu'il ne mourut pas sur le champ ; mais qu'étant saisi de crainte, il se precipita dans la Mer. Il fut honoré comme un Dieu. Les Egiptiens lui donnerent le nom de Maneros, & chantoient pendant leurs Festins des

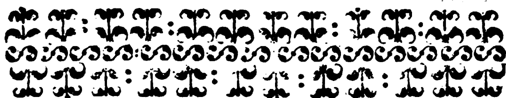
Vers à sa loüange. Quelques-uns donnent à cet enfant le nom de Palestine, ou de Peluse; & disent qu'il bâtit une Ville. Les Egiptiens croyent que Maneros fut l'inventeur de la Musique; quoique d'autres asseurent que ce mot ne signifie autre chose qu'un souhait de quelque bien, & qu'on l'employoit dans les Festins, & dans les jours de réjoüissance. Les Egiptiens dans leurs acclamations repetent souvent le mot de Maneros. Ils ont accoûtumé de mettre auprés de leurs tables, quand ils mangent, un Squelette, ou le Simulachre d'un homme mort, ce qui ne se pratique point en memoire d'Osiris, ni de sa mort tragique; mais ils le font pour s'encourager reciproquement à se rejoüir, & à joüir des biens de la vie par la pensée que l'on en sera en peu de temps depoüillé par la mort, & reduit au mesme état que ce Squelette. Isis alla dans la Ville de Bute, pour y chercher son fils Orus que l'on y élevoit; elle cacha le Coffre dans un lieu retiré. Typhon en chassant y vint par hazard, & l'apperçut au clair de la Lune. Il reconnut le corps d'Osiris, & le coupa en quatre parts, qu'il jetta de tous côtez. Ce crime fut rapporté à Isis. Elle monta sur un Vaisseau de Papier pour chercher par les Marais les membres épars d'Osiris. C'est depuis ce temps-là, qu'on dit que les Crocodiles ne font point de

mal à ceux qui navigent dans des Vaisseaux faits de l'écorce de Papier, soit qu'ils les craignent, ou qu'ils les respectent en l'honneur de la Déesse. C'est ce qui fait aussi que l'on voit plusieurs Tombeaux d'Osiris dans l'Egipte ; parce qu'Isis en éleva de particuliers pour chaque membre de son Epoux ; ou parce qu'elle fit faire beaucoup de Simulachres, qu'elle dispersa en plusieurs Villes differentes, afin que chacune crût avoir receu le corps d'Osiris, & afin qu'il fût honoré en plus d'endroits, & que son veritable tombeau pût se garantir de la violence de Thyphon, s'il venoit à vaincre Orus, desesperant dans cette multitude de tombeaux de pouvoir reconnoître le veritable. Isis ne put trouver les parties d'Osiris, qui servent à la generation, parce qu'on les avoit jettées dans le Fleuve, & que des Poissons les avoient mangées, mais Isis en fit faire la figure, que l'on respecte encore aujourd'hui parmi les Egiptiens, qui ont institué des Fêtes en leur honneur. Peu de temps aprés, Osiris vint des Enfers trouver son fils Orus. Durant le séjour qu'il fit auprés de lui ; il lui apprit l'art militaire. Il lui demanda un jour ce qu'il croyoit être de plus honnête, & de plus genereux. Orus répondit que c'étoit de défendre ses Parens contre la violence, & les outrages de leurs ennemis, & de vanger les

les injures qu'ils en avoient receuës. Il lui demanda encore quel étoit l'Animal le plus propre, & le plus utile pour faire la guerre. Orus répondit, que c'étoit le Cheval. Osiris content de sa réponse, lui demanda pourquoy il n'avoit pas nommé le Lion. J'avouë, lui repartit Orus, que le Lion pourroit être d'un grand secours; mais le Cheval peut être d'un bien plus grand service pour poursuivre l'Ennemi, qui pourroit s'enfuïr aprés avoir esté vaincu. Ces réponses firent beaucoup de plaisir à Osiris, voyant que son fils étoit en état de faire la guerre. Plusieurs de ceux qui abandonnoient le parti de Typhon, venoient tous les jours se rendre à Orus. Sa concubine même s'y rendit aussi. Les Soldats d'Orus la secoururent fort à propos, lors qu'elle étoit poursuivie par un Serpent, qu'ils tuerent. La guerre fut declarée; le combat fut sanglant & opiniâtre & dura plusieurs jours. Orus remporta la victoire. Typhon chargé de chaînes, fut conduit à Isis, qui lui donna la vie, & la liberté. Orus en fut tellement transporté de colere, qu'il tua sa mere, & qu'il s'empara du Royaume. Mercure donna une tête de Vache à Isis. On raconte, que Typhon fit un procés à Osiris, lui reprochant qu'il n'étoit pas né d'un mariage legitime. Mercure plaida la cause d'Osiris & l'emporta. Les Dieux pronon-

cerent, qu'Osiris étoit legitime. Typhon fut encore vaincu depuis dans deux grandes batailles. Isis, aprés sa mort, conçût un fils du commerce d'Osiris, dont elle accoucha le septiéme mois. Cet enfant étoit foible & délicat, & manquoit de jambes. Il fut nommé Harpocrate.





FABLES POËTIQUES.

FABLE PREMIERE.

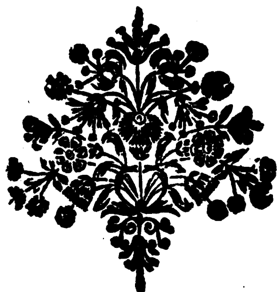
IXION.

Les Dieux pardonnent les pechez; mais ils punissent severement une malice obstinée, l'impureté, & l'ingratitude. Ils veulent que l'on ait de la reconnoissance pour les bienfaits.

ESchyle dit qu'Ixion fut fils d'Antion. Pherecide le croit fils de Pision; quelques-uns de Mars; d'autres de Phlegias. On raconte qu'étant transporté de fureur, il se precipita luy-mesme du haut d'un Rocher. C'est ce que les Poëtes semblent insinuer, en feignant qu'il fut attaché à

une rouë. Voici ce qu'en dit la Fable. Ixion épousa Dia, fille de Déïonnée. C'étoit une coûtume établie parmi les Anciens, que ceux qui vouloient épouser de jeunes filles, étoient obligez de gagner par des présens le Pere & la Mere, qu'ils leur apportoient aprés la promesse de mariage; comme on le peut apprendre par ces paroles d'Homere: *Le premier present fut de cent Bœufs; il promit aussi mille Chevres, & mille Brebis.* Selon cette coûtume, Deïonnée vouloit que son gendre lui fist aussi des presens. Ixion se voyant pressé, fit faire une grande fosse, qu'il couvrit, & fit allumer un feu dans la fosse. Aprés ces préparatifs, il pria son beau-pere à un festin. Le Beau-pere ne se défioit point de la fourberie de son gendre; il y vint; il donna dans le piege, tomba dans la fosse, & se brûla. Les Dieux & les Hommes eurent horreur de ce crime, & voulurent en punir l'auteur severement. Jupiter eut compassion de lui, & lui fit mesme l'honneur de l'admettre au Banquet des Dieux dans le Ciel. Mais Ixion oubliant ses premiers forfaits, & la grace que Jupiter lui avoit accordée; ajoûta de nouveaux crimes aux premiers. Il porta des yeux impudiques sur Junon, Epouse de Jupiter; il eut l'audace de lui parler d'amour, & de lui proposer un commerce criminel. Jupiter ayant connu son intention, forma d'u-

ne nuée un Phantôme qui representoit Junon. Ixion l'embrassa. Un Monstre horrible detesté des Dieux & des hommes, nommé Centaure, sortit de cet embrassement. Ce Monstre se mêla avec les Cavalles de Thessalie, & donna l'origine à cette étrange espece d'Animaux, nommez Hippocentaures. Jupiter, aprés cela, precipita Ixion dans les Enfers, l'attacha à une roüe qui tourne perpetuellement, & qui par son mouvement entraîne sans cesse Ixion, pour le punir de son attentat.





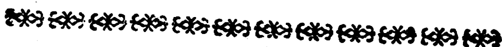
FABLE DEUXIE'ME.

HERCULE.

La vertu est audessus de tous les accidens, & surmonte tous les obstacles.

ON dit qu'Hercule eut à combatre les Dieux mesmes, car étant allé à Delphes pour consulter l'Oracle, & voyant que le Devin refusoit de lui répondre, il s'abandonna à la colere, prit le Trepié sacré, & l'emporta hors du Temple. Apollon, pour défendre ce qui lui appartenoit, se batit contre Hercule; mais sa vertu desarma la colere du Dieu, qui promit de lui répondre, s'il vouloit remettre le Trepié sacré dans son Temple. Hercule blessa Junon, & vainquit Neptune. Voicy de quelle maniere on raconte cette Fable. Euryte, Roi d'Æchalie dans la Béotie, avoit promis sa fille Jole en mariage, pour recompense à celui qui le vaincroit, lui ou ses fils, dans la science de tirer de l'Arc, qu'Appollon mesme lui avoit apprise, & qui lui avoit donné un Arc merveilleux; mais ayant esté vaincu

par Hercule, il refusa de lui donner le prix dont ils étoient convenus. Hercule plein de depit lui declara la guerre. Il prit, & ravagea l'Æchalie; & aprés avoir tué Euryte, il emmena Jole, pour lui servir d'Esclave. Il ne fut pas encore satisfait de cette vangeance; il tua en trahison Iphitus, fils d'Euryte, aprés avoir violé les droits de l'hospitalité; car il étoit venu chez Hercule, chercher les Cavales qui s'étoient écartées de son Haras. Pour se laver du crime de cet assassinat, il alla à Pyle chez Nelée, & le pria de lui aider à expier ce meurtre; mais Nelée intimidé par ses enfans, ne voulut point aquiescer à la demande d'Hercule, & l'obligea de se retirer. Il alla donc trouver Deiphobe, Roi d'Arcadie, & obtint de lui l'expiation de son crime; mais se ressouvenant de l'injure que Pelée lui avoit faite en le chassant, il assiegea & prit Pile, il tua Nelée, & ses onze fils; Nestor qui étoit le douziéme, & le dernier de tous, étoit alors éloigné de sa patrie. Mais Neptune favorisoit Nelée; Junon haïssoit Hercule; ils engagerent dans leurs interests Pluton, qu'Hercule avoit blessé, assiegé, & vaincu dans son propre Palais. Il avoit mesme enlevé le Chien Cerbere, & vaincu la Mort en Thessalie, auprés du tombeau d'Alceste, qu'il lui arracha des mains pour la rendre au Roi Admete son Epoux.



FABLE TROISIE'ME.

OTUS, & EPHIALTE.

Les malheurs que l'orgueil, & les grands crimes trainent aprés eux.

ON a cru qu'Otus & Ephialte étoient fils d'Aloéé, quoique les Poëtes assurent que Neptune fut leur Pere. Ils avoient le corps prodigieusement grand, & des forces proportionnées à la masse de leur corps. Cette force & cette grandeur prodigieuse, leur inspirerent l'audace d'attaquer les Dieux, & d'escalader le Ciel. Ils commencerent par Mars, & l'ayant pris, & garotté, ils le jetterent dans une chaudiere de cuivre, où il demeura pendant treize mois. Ce Dieu de la Guerre n'en pouvant plus, & étant prêt d'expirer, la maratre des Aloïdes, nommée Eribée, découvrit à Mercure le malheur arrivé à Mars, le lieu où il étoit enfermé, & le peril où il se trouvoit. Elle le conjura en mesme temps de secourir ce pauvre Dieu, & de vanger un attentat si audacieux. Mercure délivra Mars avec adresse & furtivement, & le sauva

par ſon induſtrie ; mais il n'oſa attaquer ouvertement les Aloïdes, & s'éloigna pour ſe garantir de leurs violences. Ces hommes monſtrueux déclarerent la guerre aux Dieux, pour enlever Junon & Diane. Ces Déeſſes ſe refugierent dans le Ciel. Les Geans, pour y aborder, mirent le Mont Pelion ſur le Mont Oſſa. Homere dit, qu'ils n'avoient encore alors que neuf ans, quoique leur corps eût neuf aulnes de hauteur, & neuf coudées de largeur. On raconte l'Hiſtoire de leur mort en deux manieres. Homere aſſure qu'ils furent tuez par Apollon, avant que leur menton fût couvert de barbe; car ſi on leur eût donné le temps de croître, ils auroient peut-eſtre executé dans l'âge viril ce qu'ils avoient entrepris étant enfans. Les Poëtes modernes diſent que Diane en ſe ſauvant, pour éviter la fureur des Aloïdes, leur oppoſa un Cerf d'une grandeur prodigieuſe. Les Aloïdes voulurent le percer en meſme temps de leurs piques. Le Cerf par ſa legereté, ſe garantit de leurs coups, qui donnerent dans le corps des Aloïdes meſmes; de ſorte qu'ils ſe tuerent de leurs propres armes; car leurs pertuiſannes s'enfoncerent en meſme temps dans leurs corps.



FABLE QUATRIE'ME.

TYDE'E.

Les Dieux haïssent la cruauté, & la punissent même dans les gens de bien.

TYdée, fils d'Oenée, étoit petit; mais courageux, & grand guerrier, comme Homere l'asseure. Minerve l'aima, & le protegea; elle lui promit mesme l'immortalité. En défendant son Pere, il tua le fils de son frere. Ce meurtre l'obligea d'abandonner sa maison, & de se refugier chez Adraste. Polinice chassé de son Royaume, s'y étoit déja refugié. Il faisoit froid; on avoit tendu à l'entrée du Palais des peaux de Lions, & de Sangliers, & d'autres bêtes feroces. Les deux exilez, aprés avoir combatu quelque temps, obtinrent chacun une peau; Tydée une peau de Sanglier; Polynier une peau de Lion. Le Roy l'ayant appris, leur donna ses filles en mariage. Deypyle à Tydée, Argius à Polynice; car il y avoit un Oracle conçu en ces termes: Choisissez pour gen-

dres un Lion, & un Sanglier, que vous verrez à l'entrée de vôtre Palais, & ne vous trompez pas au choix. Quelques-uns disent qu'ils arriverent à la Cour de ce Prince revêtus de peaux de bestes, ou que ces figures êtoient gravées sur leurs armes. Le Bouclier de Tydée portoit la figure du Sanglier de Calydon. Celui de Polynice representoit une Sphinx, avec la teste d'un Lion. Adraste ayant cru que l'Oracle lui ordonnoit de les choisir pour ses gendres; resolut de les remettre l'un & l'autre sur le trône, & de commencer par Polynice. Il assembla donc une armée pour faire la guerre à Eteocle, qui s'étoit emparé du Royaume, & qui en avoit chassé son frere. Les troupes se mirent en campagne, sous la conduite de sept Generaux celebres, & de plusieurs grands Capitaines, que leur Noblesse, & leurs vertus rendoient tres-recommandables. Ceux d'Argos envoyerent Tydée à Thebes en Ambassade, pour negotier de certaines affaires. Il eut le courage, quoiqu'il fût seul, de défier au combat plusieurs Thebains, qui se vantoient insolemment dans un festin; quoique Minerve lui eût ordonné de ne point broüiller, & de se tenir en repos à Thebes; de ne point faire le brave, & le furieux parmi tant de gens étant seul. Mais ne pouvant contenir son grand courage, il éclata, & les attaqua

avec trop de temerité; cependant la Déesse ne l'abandonna point, & il sortit vainqueur d'un combat si inégal. Il retourna vers les siens plein de gloire & de joye; laissant les Thebains accablez de honte, & de depit; mais ils lui tendirent une embuscade dans un lieu commode, par où il étoit obligé de passer. Ils y placerent cinquante jeunes hommes, sous la conduite des deux principaux de la Ville; Meon, & Lyccophon. Tydée les tua tous, à la reserve de Meon, en ayant esté empêché par quelques presages. On fit alors la plus sanglante guerre dont on eût encore entendu parler. Les Vainqueurs, & les Vaincus eurent le mesme sort, aussi-bien que les Chefs des deux Armées. Menalippe, fils d'Astace, blessa Tydée dans ce combat. Amphiaraüs tua Menalippe, & apporta sa tête à Tydée, qui poussa la haine, la colere, la cruauté à un tel excés, qu'il cassa le crâne de Melanippe pour lui succer la cervelle. Alors Minerve venoit trouver Tydée, pour lui communiquer le don de l'immortalité; mais la Déesse ayant vû cette action barbare; pleine d'indignation & d'horreur contre Tydée, changea de dessein sur le champ. Il la pria de vouloir au moins faire part de l'immortalité à son fils. Il ne put obtenir cette grace en faveur de son

fils; cependant la Déesse lui promit de ne le point abandonner. Quelques-uns assurent qu'elle donna l'immortalité à Diomede, & qu'il ne mourut point comme les autres hommes.



FABLE CINQUIE'ME.

MELAMPE.

Les avantages de la ſageſſe, & de la doctrine. Loüanges de l'amour fraternel.

MElampe, frere de Bias, fils d'Amythaon, eut une grande reputation de ſageſſe, & d'érudition dans les choſes naturelles & divines. Sa Mere Rhodope l'expoſa auſſi-tôt qu'il fut né aux rayons du Soleil, ſur une Montagne, les pieds nuds, quoique tout le reſte du corps fût couvert; de ſorte que ſes pieds brûlez par l'ardeur du Soleil, demeurerent fort noirs. Il guerit les filles de Pretus de la phreneſie. Pretus, pour recompenſe, lui donna les deux tiers du Royaume d'Argos, qui fut alors diviſé en trois parties, auſquelles on donna le nom de Pretus, de Melampe, & de bias. Melampe en donna une partie à ſon frere. Les Dieux pour punir l'orgueil des filles de Pretus, qui vouloient comparer leur beauté à celle des Déeſſes, les rendirent hypo-

condres;en telle ſorte qu'elles ſe croyoient des Vaches. Elles couroient les champs, & mugiſſoient, comme Virgile l'aſſure, en diſant : *Les Pretides remplirent l'air de faux mugiſſemens*. Quelques Auteurs font Melampe moins ancien, & diſent qu'il guerit de cette phreneſie les femmes d'Argos, ſous le regne d'Anaxagore, arriere-petit fils de Pretus. Son frere eut un amour violent pour Pero, fille de Nelée, dont la beauté étoit extrême, & adorée de tous les Princes voiſins. Mais Nelée deſirant ſe rendre maître des troupeaux de Theſſalie, dont on vantoit par tout la bonté, & la beauté, promit de donner ſa fille à celui qui lui ameneroit les Bœufs d'Iphiclus, fils de Phylace, qui avoit donné ſon nom à une Ville ſituée ſur le Mont Othry. Les Rois de ce temps-là ne ſe ſoucioient pas de faire de grands amas d'or & d'argent. Leur ſoin principal étoit de raſſembler de grands troupeaux de Bœufs, de Moutons, & d'autres beſtes. Ainſi l'on compte parmi les travaux d'Hercule, l'enlevement des Vaches Eſpagnoles, qu'il fit conduire en Sicile. Eryx, fils de Venus, & de Bute, eut tant d'envie de les avoir, qu'ayant provoqué Hercule au combat du Ceſte, il eut l'imprudence de riſquer contre ces Vaches, ſon Royaume qu'il perdit avec la vie. Nelée ſouhaita donc que ſon gendre futur lui donnaſt les Va-

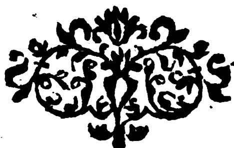
ches de Theſſalie. Voyant que Bias avoit conçu pour elles un amour dont il n'étoit plus le maître, ſon frere Melampe reſolut d'entreprendre pour lui une choſe tres-hazardeuſe, & d'une difficile execution, ce fut d'enlever les Vaches d'Iphiclus. Il vint donc en Theſſalie; mais il eut la fortune contraire, & il prit mal ſes meſures; de ſorte que ceux qui veilloient à la garde du troupeau, le prirent & le jetterent dans les fers. Cependant Iphiclus lui fit un preſent volontaire de ſes Vaches; à cauſe que par les ſecrets de ſon Art, il le rendit fecond, de ſterile qu'il étoit auparavant. Voici de quelle maniere l'on raconte cette Hiſtoire. Melampe ayant eſté pris ſur le fait, & garoté par les Bergers qui conduiſoient les troupeaux, fut conduit au Roy, qui ordonna qu'on le gardât ſoigneuſement, & donna ce ſoin à l'un de ſes meilleurs amis, dans lequel il avoit beaucoup de confiance. Celui cy donna à Melampe un Valet & une Servante, pour le ſoulager. Le premier le ſervoit avec beaucoup de ſoin; & l'autre fort negligeamment. Il y avoit déja un an, à peu de jours prés, que Melampe étoit priſonnier. Il avoit préveu que le temps de ſa captivité ne dureroit qu'un an. Il entendit par hazard, au deſſus de ſa teſte, le murmure de quelques Vers, dans une poutre qu'ils avoient rongée, & ſur la-

quelle

quelle portoit tout le toict de la maison. Les oreilles de Melampe avoient esté dés son enfance lechées, & percées par les langues des Serpens; de sorte qu'il entendoit les sons de tous les Animaux. Connoissant donc l'extréme peril où il étoit, il appella les Esclaves qui le servoient, & les conjura de le transporter dans son lit, & chargé de chaînes, dans une autre chambre. Il voulut que le valet lui portât la teste, & qu'il passast le premier, & que la Servante le suivist. Incontinent la poutre s'affaissa, toute la maison tomba, & la Servante fut écrasée. Le Valet à ce spectacle, courut promptement vers le Gardien de la prison, & lui raconta cet accident. Le Geolier en avertit Iphiclus, qui vint trouver Melampe pour l'interroger sur cette avanture. Il avoüa qu'il sçavoit l'Art de deviner, & lui découvrit en mesme temps les motifs de son voyage. Le Roi fit grace à Melampe, qui s'étoit jetté dans un si grand peril par l'amour qu'il portoit à son frere. Il ordonna qu'on lui ôtat ses chaînes, & lui rendit toûjours depuis ce temps-là de grands honneurs. Il lui marqua un jour le chagrin qu'il avoit de se voir sans enfans, & promit à Melampe de lui donner ses troupeaux, s'il pouvoit le guerir de sa sterilité. Melampe accepta la condition; il tua un Bœuf, dont il exposa les chairs à des

Oiſeaux de toute eſpece, pour connoître par les Augures la cauſe de la ſterilité d'Iphiclus, & les remedes qu'il y pourroit apporter. Le Vautour, qui ne ſe trouva point avec les autres Oiſeaux, lui apprit tout enſemble & la cauſe, & le remede de ce mal, dont on a parlé en deux façons. Les uns racontent qu'il apperçût ſon fils, lors qu'il coupoit les parties des Animaux qui ſervent à la generation. Phylacus indigné de cette action, le pourſuivit l'épée à la main, & cacha cette épée entre des Glayeuls. Elle ſe trouva dans la ſuite entourée d'Ecorce. D'autres ont écrit, que Phylacus coupant un jour un Arbre, avoit auprés de lui ſon fils, qui étoit encore fort petit. Son Pere en joüant, & voulant lui faire peur, tira ſon épée contre ſon fils, dans l'intention de la pouſſer contre l'Arbre; mais le coup porta dans l'aîne de ſon fils. Melampe ſe perſuada, que ſi l'on pouvoit retrouver cette épée, & que l'on en miſt la roüille dans un brevage que l'on feroit prendre à Iphiclus, il deviendroit fecond. Il fit chercher cette épée, & appaiſer les Dieux par des Sacrifices. C'eſt ainſi qu'Iphiclus ceſſa d'eſtre ſterile, & mit au monde Proteſilas, qui fut le premier des Grecs, qu'Hector tua à la Guerre de Troye. D'autres diſent qu'il fut tué par Enée, ou par Emphorbé, ou par Achaſe, Compa-

gnon d'Enue. Homere ne le nomme pas ; il dit seulement qu'il fut tué à la sortie de son Vaisseau par un Troyen. Il fut encore le Pere de Podarce, qui commanda ses troupes à la guerre de Troye aprés la mort de son frere. Alors Melampe reçut les troupeaux qu'on lui avoit promis pour recompense, & les conduisit chez son frere, qui les donna à Nelée, pour épouser sa fille Pero, qu'il aimoit avec tant de passion. Il en eut Talaüs, Perialce, Arctus, & une fille nommée Alphesibée. Les enfans de Melampus furent Antiphate, & Mantius. Talaüs fut Pere d'Adraste. Vicle, Pere d'Amphiaras, fut fils d'Antiphate. Ainsi dans la posterité des deux freres, il est inferieur d'un degré, à l'égard d'Adraste.



FABLE SIXIE'ME.

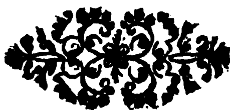
BELLEROPHON.

ON dit que Bellerophon se nommoit d'abord Hippone, comme on le peut conjecturer par l'adresse qu'il eut à manier les Chevaux. Il est vrai semblable que c'est là l'origine de la Fable du Cheval Pegase, que Neptune lui donna. Depuis qu'il eut tué Bellerus Corinthien, on l'appella Bellerophon. Il vêcut sous le Regne de Pretus Roi d'Argos, qui l'aima, & l'honora d'abord; mais dans la suite il conçut une haine mortelle contre lui. Ne voulant pas se deshonorer par un assassinat; il le relegua dans la Lycie, chez Jobate son beau-pere, où il croyoit qu'il periroit infailliblement. Une fausse accusation d'Antée, femme de Pretus, l'anima de la sorte contre Bellerophon. Elle sollicita ce jeune homme, beau, & bienfait, & tâcha de lui donner de l'amour; mais il la rebuta toûjours; & elle n'en put jamais rien obtenir par ses caresses, quelques avances qu'elle lui fist. Son amour se changea en une haine furieuse, comme il arrive presque toûjours;

& craignant qu'il ne revelât ce mystere, elle résolut de le prévenir, & de l'accuser la premiere. Elle aborda son mari avec de grandes plaintes, & de grands gemissemens, & lui fit entendre que Bellerophon avoit eu l'audace d'attenter à son honneur, & de lui faire violence. Si vous ne vangez cet outrage, Pretus, ajoûta-t-elle, je conjure les Dieux de vous en punir. Le Roy penetré de douleur se comporta en cette affaire comme un homme prudent; il ne voulut pas tremper ses mains dans le sang de son ancien ami. Cependant pour ne pas laisser un si grand crime impuni, il relegua Bellerophon en Licie, chez son Beau-pere, avec des Lettres, par lesquelles il le prioit de tüer le porteur. Jobate ayant appris qu'un Envoyé étoit arrivé de la part de son gendre, le reçut avec beaucoup d'humanité, & passa neuf jours avec lui en fêtes & en festins, ayant fait tuer neuf Taureaux pour des Sacrifices. Le dixiéme jour, il voulut sçavoir ce que ces Lettres contenoient. Bellerophon les lui rendit de bonne-foy, sans soupçonner la perfidie de Pretus. Jobate ayant connu ce que son gendre souhaitoit de lui, n'osa entreprendre de faire mourir ouvertement, & comme de sa propre main son Hôte. Il eut compassion de Bellerophon, qui, tout jeune qu'il étoit, possedoit toutes les perfections necessaires pour

rendre un homme accompli. Cependant s'il étoit vrai qu'il eût commis le crime dont on l'accusoit, il ne croyoit pas qu'il fust permis de le laisser impuni. Il l'envoya donc pour combattre la Chimere. Ce Monstre tenoit plus du divin que de l'humain; il avoit la teste d'un Lion, la queuë d'un Serpent, & le corps d'une Chevre. Il poussoit de son gosier une flamme horrible; sa figure & sa demarche jettoient l'épouvante par tout; cependant Bellerophon, par le secours des Dieux, défit ce Monstre. On le chargea ensuite de faire la guerre aux Peuples de Solyme, Nation belliqueuse, & il n'y eut jamais d'entreprise plus difficile, ni plus perilleuse. Aprés qu'il les eut vaincus, il fut encore obligé d'aller combattre contre les Amazones. C'est une espece de femmes qui égalent les hommes en courage. Lors qu'il s'en retournoit en Lycie, aprés tant de grandes expeditions, on mit en embuscade une troupe de jeunes hommes courageux, & aguerris pour le surprendre, & pour le massacrer. Bellerophon les tua tous, sans qu'aucun pût échapper. On connut alors que les Dieux le protegeoient, & que son innocence avoit esté calomniée injustement. C'est pourquoi Jobate le reçut honorablement dans ses Etats, & lui donna en mariage l'une de ses filles nommée Cassandre, la puissance,

l'autorité, les honneurs, & tous les avantages de la Royauté. Les Lyciens étonnez du courage & de la vertu de Bellerophon, lui dedierent un Temple, comme à un Dieu, dans un Païs agreable, & fertile, où il pût passer sa vie au milieu de l'abondance & des plaisirs. Il eut de sa femme trois enfans, Isandre, Hippoloque, & Laodamie, qui fut aimée de Jupiter, & dont il eut Sarpedon. Jupiter l'aima tant, que lors qu'il fut tué par Patrocle, il fit pleuvoir une pluïe de sang pour lui faire honneur. Il le fit porter en Lycie, par ses deux freres, Letus, & Sopor. Ses proches lui dresserent un monument, avec une colonne, comme l'on fait sur les plus celebres tombeaux.





Avantures tirées d'Herodote.

NOus avons appris que Rhampsinitus succeda à Protée dans l'administration de ses Etats. C'est lui qui fit bâtir le Vestibule du Temple de Vulcain, du côté de l'Occident, & il y plaça deux Statuës de vingt-cinq coudées de haut. Les Egiptiens appellent l'Esté, celle qui est du côté du Septentrion; & ils ont accoûtumé de lui rendre des honneurs, & de l'adorer. Ils appellent Hiver celle qui est du côté du Midi; mais ils ne lui rendent aucun culte. Le Roi Rhampsinitus possedoit d'immenses richesses; il ramassa une si grande quantité d'argent, qu'aucun des Rois qui lui succederent ne put l'égaler. Il voulut mettre son argent en lieu seür, & fit construire une maison toute de pierres. L'une des murailles de cette maison aboutissoit sur l'enceinte du Palais. L'Architecte, homme fin & rusé, y ajusta une grosse pierre avec tant d'art, qu'un homme, ou deux, pouvoient aisément l'arracher. Quand la maison fut achevée, le Roi y fit porter son argent. Celui qui l'avoit bâtie, se voyant peu de jours aprés attaqué d'une dangereuse maladie, fit appeller ses deux fils,

fils, & leur apprit de quelle maniere il leur avoit facilité une entrée dans le Tresor Royal, d'où ils pourroient tirer autant d'argent qu'ils souhaiteroient. Il leur communiqua le secret de cette pierre mobile, il leur en demontra les grandeurs, & toutes les dimensions, & leur disant qu'ils pourroient à leur gré disposer de tous les Tresors du Roi, il expira. Ses enfans, sans differer, se mirent en état de profiter de ses bons avis. Ils allerent de nuit au Palais, & trouverent cette pierre, dont leur Pere leur avoit parlé, ils l'ôterent sans peine, & enleverent du Tresor une grande somme d'argent. Le Roi quelques jours aprés, entra dans cette maison, pour s'y réjoüir par la veuë de ses richesses. Il remarqua que l'on avoit emporté plusieurs vases d'argent, sans sçavoir sur qui il pouvoit faire tomber ses soupçons, parce que tout étoit bien fermé. Il y retourna par deux ou trois fois, & s'apperçut que l'argent diminuoit toûjours, parce qu'ils continuoient à le voler. Le Roi fit tendre des pieges, & mit autour des Valets, avec des pieces d'argent. Les Voleurs ne tarderent pas long-temps, sans venir dans la maison à leur ordinaire. Celui qui entra le premier s'étant approché de l'argent, demeura pris au piege. Connoissant le malheur qui lui étoit arrivé, il appella son frere, lui declara son

avanture, l'exhorta d'approcher avec de grandes précautions, & de lui couper la tête, de peur que son visage ne le fasse reconnoître, & ne l'entraîne lui-même dans son malheur. Pausanias raconte la même chose de Trophonius, & d'Agamede. Le frere jugeant que cet avis lui étoit salutaire, ne hesita point. Il fit ce que l'autre lui conseilloit, & ayant remis la pierre mobile en sa place, retourne en son logis, emportant la tête de son frere. Le lendemain le Roy étant entré dans cette Chambre, trouva le corps du Voleur, sans tête. Ce spectacle lui causa un étonnement mêlé d'horreur, il avoit peine à comprendre ce mystere, voyant que la maison étoit bien fermée, & qu'il paroissoit impossible d'y entrer, ni d'en sortir. Dans ce doute on dit que le Roi ordonna de pendre à la muraille le cadavre du voleur, & de le faire garder, avec ordre aux Gardes de prendre, & de lui amener tous ceux qu'ils verroient pleurer, ou plaindre le malheur du mort. La Mere du voleur ayant appris que le corps de son fils étoit pendu aux creneaux de la muraille, penetrée d'une douleur inexplicable, ordonna à celui qui restoit de tenter toutes sortes de moyens de détacher le corps de son frere & de le lui apporter; que s'il refusoit de le faire, elle le menaça d'aller découvrir au Roi ses

larcins. Le jeune homme ne pouvant appaiser ni les reproches, ni la douleur de sa mere, eut recours à cette invention pour se tirer d'affaire. Il chargea des Asnes de bouteilles de vin, & les conduisit vers l'endroit de la muraille où le corps de son frere étoit pendu. Il ôta le bouchon à deux ou trois de ses bouteilles, & laissa répandre le vin, & se frappant la tête, il se mit à crier, feignant de ne sçavoir quelles mesures prendre pour remedier à ce malheur. Les Gardes voyant que le vin couloit en abondance, & se perdoit, y accourant avec leurs Gobelets, reçoivent le vin & le boivent. Le jeune homme feignant d'être en colere contr'eux les accable de reproches. Les Gardes le consolent le mieux qu'ils peuvent, il feint de s'appaiser, ils se mettent tous ensemble à rire & à plaisanter, il fit present d'un grand Flaccon de vin aux Gardes, qui s'assirent pleins de joye pour le boire, & qui prierent le jeune homme de boire avec eux. Il y consentit, & quand le premier Flaccon fut vuide, il leur en donna un second d'une maniere fort obligeante. Les Gardes s'enyvrerent en beuvant avec excés; & ne pouvant plus resister au sommeil, ils s'endormirent tous au mesme endroit où ils s'étoient assis pour boire. La nuit étoit fort avancée. Alors le jeune homme alla d'abord détacher le corps de son frere;

ensuite il coupa avec un rasoir un côté de la barbe aux Gardes, pour plus grande infamie, mit le cadavre sur un Asne, & le conduisit dans sa maison, pour satisfaire de point en point aux ordres de sa Mere. Le Roi ayant appris que l'on avoit enlevé le cadavre du voleur, fut transporté de colere, & résolut de découvrir à quelque prix que ce fût l'auteur d'un coup si hardi. On dit qu'il fit ce que je vais raconter; mais la chose ne me paroist nullement vrai-semblable. Il prostitua sa fille à tous venans, l'ayant placée dans une espece de galerie; & l'obligea d'exiger de tous ceux qui auroient commerce avec elle, de lui declarer auparavant ce qu'ils auroient fait de plus rusé & de plus méchant en toute leur vie, avec ordre que si quelqu'un lui avoüoit ce qui concernoit le voleur, elle l'arrêtât, & ne le laissât pas échapper. La fille obéït aux volontez de son pere. Le jeune homme penetrant dans les intentions du Roi, & se doutant du motif qui l'obligeoit à prostituer sa fille de la sorte, coupa le bras d'un homme qui étoit mort depuis peu, & l'emporta avec lui. Il alla trouver la Princesse. Elle lui demanda comme aux autres ce qu'il avoit fait en toute sa vie de plus hardi & de plus méchant. Il lui avoüa qu'il avoit coupé la tête à son frere, pris à un piege dans la chambre, où l'on gardoit l'argent du Roi;

mais que ce qu'il avoit fait de plus adroit, & de plus rusé étoit d'avoir enlevé le corps de son frere, malgré les Gardes qui devoient en répondre. La Princesse ayant entendu ce discours, voulut se saisir du jeune homme, & l'empêcher de sortir; mais durant les tenebres, il lui presenta la main du mort qu'il avoit apportée, & sortit par la porte de l'appartement de la Princesse, sans qu'elle s'en apperçût. Ces nouvelles ayant esté rapportées au Roi, son étonnement redoubla, & il ne put s'empêcher d'admirer la souplesse, & la hardiesse du jeune homme. Enfin il envoya dire dans toutes les Villes de son Royaume; qu'il pardonnoit & qu'il promettoit l'impunité, & de grands presens à l'autéur de tous ces tours. Le voleur ce confiant sur la parole du Roi le vint trouver, & lui declara que c'étoit lui qu'on cherchoit. Le Roi plus étonné que jamais de son intrepidité lui donna en mariage sa fille qui s'étoit prostituée, le regardant comme le plus habile, & le plus rusé de tous les hommes, & qui pouvoit sans crainte se vanter d'être le plus souple, & le plus fin de tous les Egyptiens, & de les surpasser en subtilitez.





Histoire de la Femme de Pythius.

DAns le temps que le Roi de Perse conduisit son armée en Grece, Pithius étoit Gouverneur d'une Ville de Phrygie, située à la source du Meandre. Un autre Fleuve nommé Cataracte, aussi grand que celui-là, passoit par la Place publique de la Ville, & alloit se rendre dans le Meandre. Il y avoit de tout temps dans la Place publique de cette Ville une peau suspenduë, que les Phrygiens croyoient être celle de Marsyas, qu'Apollon écorcha tout vif aprés l'avoir vaincu au chant. Xercés étant venu en cette Ville avec toutes ses troupes, Pythius le reçût & le traita comme Hôte, & deffraya toute son Armée. Herodote dit, qu'elle étoit composée de dix-sept cent mille Fantassins, & de quatre-vingt mille Cavaliers. Le mesme Pythius fit part de ses richesses au Roi pour deffrayer son armée. Xercés s'enquit des siens quel étoit cet homme, & on lui dit que c'étoit le mesme qui avoit donné à Darius son Pere, ce riche Plane, & cette Vigne d'or. Le Roi le fit donc venir, & lui demanda combien il avoit d'argent comptant. Il lui répondit qu'il l'avoit

ſupputé avec beaucoup d'exactitude, depuis qu'il avoit ſçû, que Xercés vouloit faire la guerre aux Grecs, & que ſon armée navale étoit en Mer ; & qu'il avoit trouvé dans ſes coffres deux mille talens d'argent, qui valent environ douze cent mille écus de nôtre monnoye ; ſans parler de trois cent mille neuf cent nonante pieces d'or, marquées de l'image de Darius, avec ſoixante-ſix mille cinq cent cinquante talens d'or. Je vous donne, ajoûta Pythius, toute cette ſomme; car je crois que vous en avez beſoin pour ſoûtenir les frais d'une auſſi grande guerre ; je trouverai aſſez dequoi vivre dans mes champs, & dans mes autres revenus. Xercés admirant la magnificence & le zele de ce Gouverneur le reçeut avec de grandes marques d'affection, & de reconnoiſſance, & l'exhorta à continuer toûjours dans les meſmes ſentimens pour lui. Aprés cela il partit pour aller combatre les Grecs. Pythius avoit trouvé ces grandes richeſſes dans des mines d'or & d'argent, & il y faiſoit travailler avec tant d'avidité, qu'il ne ſe donnoit pas à lui-meſme un moment de relâche. Il obligeoit tous ſes ſujets d'y travailler auſſi ; les uns creuſoient les Mines pour en arracher les Métaux ; les autres travailloient à les nettoyer, & à les fondre, ſans qu'il ſe souciât des autres ouvrages, ni de cultiver la terre. Plu-

ſieurs étoient attenuez du travail ; & ſuccomboient ſous la fatigue. Les femmes vinrent ſupplier l'Epouſe de Pythius de ſauver la vie à leurs Epoux, & de leur donner un peu plus de relâche. Elle les conſola, & leur promit de faire ce qu'elles ſouhaitoient. Auſſi-toſt elle fit venir tous les Ouvriers en qui elle avoit plus de confiance, elle les renferma dans ſa maiſon, & leur ordonna de faire toutes ſortes d'ouvrages d'or & d'argent, du pain, des gâteaux, des pomes, & les autres fruits qui étoient plus au goût de Pythius. Quand tous ces ouvrages furent achevez, on les ſervit devant Pythius qui demandoit à manger au retour d'un voyage. Sa femme fit dreſſer une table d'or, & l'on mit deſſus des reſſemblances de toutes ſortes de mets de ce meſme métal. Cette veuë fit d'abord beaucoup de plaiſir à Pythius ; & lors qu'il demanda à manger, on lui preſenta des pains d'or, & des fruits d'or. Ce jeu le laſſa enfin, il ſe mit tout de bon en colere, criant, & demandant tres-ſerieuſement à manger, parce qu'il ſe ſentoit preſſé de la faim. Vous ne nous avez laiſſé que de l'or, lui répondit ſa femme, vous avez negligé tout le reſte ; l'on ne s'occupe à aucun ouvrage ; perſonne n'a le ſoin de cultiver la terre ; on ne ſeme point, & l'on ne fait point auſſi la recolte ; vous employez tous les Citoyens à

chercher l'or, & ce travail continuel & outré les a tous mis sur les dents. Ces paroles touchoient Pithius; mais elles ne le guerissoient pas entierement de sa passion, ni de l'envie de faire encore travailler aux Mines à l'avenir pour en tirer de l'or; mais au moins il regla la chose en telle maniere, que la cinquiéme partie des Citoyens fut employée à amasser de l'or; le reste eut soin des autres ouvrages, & de l'agriculture. Lorsque le Roi partit de Sardis le Soleil s'obscurcit. Pythius qui étoit en grande faveur auprés du Prince, fut étonné de ce prodige & parla au Roi en ces termes. Seigneur, j'ai une grace à vous demander, que vous pouvez m'accorder fort facilement, & dont je vous serai infiniment redevable. Xercés lui promit de lui accorder sa demande sans sçavoir ce que c'étoit. Pythius prenant courage, aprés cette assurance. Seigneur, lui-dit-il, j'ai cinq enfans dans vos troupes, & qui vous accompagnent dans l'expedition que vous allez faire contre les Grecs, je vous conjure d'avoir compassion de ma vieillesse, & de donner à l'aîné de mes enfans la permission de quitter l'armée, pour être auprés de moi, & pour avoir soin de mes affaires. Les quatre autres vous suivront par tout, & ne reviendront qu'aprés que vous aurez terminé heureusement vos glorieuses entreprises. Ces paroles mirent

Xercés en colere, & lui causerent une grande indignation contre Pythius. Malheureux, lui dit-il, j'expose ma personne, & tous mes enfans aux perils de la guerre; mes freres, tous mes proches, tous mes amis, & vous avez l'audace de redemander vôtre fils, vous qui êtes mon Esclave, & qui deviez me suivre à la guerre auec vôtre femme, & toute vôtre famille. Sçachez donc maintenant que le siege de l'ame est dans les oreilles; que les bons discours font plaisir à l'esprit, & au corps; mais que les discours désobligeans chagrinent l'esprit, & l'aigrissent. Quoique vous m'ayiez fait de grands presens, vous ne sçauriez vous vanter, d'avoir surpassé le Roi en liberalitez. Je ne vous châtirai point comme vous le meritez de vôtre insolence; j'épargnerai vôtre personne, je ne violerai point en vous les droits de l'hospitalité. Je ne ferai aucun mal à vos quatre fils; mais je ferai mourir celui dont vous vous mettez tant en peine. Aprés qu'il eut parlé de la sorte, il commanda à quelques Satelites, ministres de ses ordres, de chercher, & d'amener le fils aîné de Pythius, & de le couper en deux parties, de les placer à droite, & à gauche, & de faire passer toute l'armée entre deux; ce qui fut executé sur le champ. Les quatre autres fils de Pythius perirent dans la Grece, avec une multitude in-

nombrable de ſoldats de l'armée de Xercés. Quoique Pythius fût accablé de tant de malheurs; cependant il fit ce que font la plûpart des riches, qui n'ont ni courage, ni force d'eſprit, & qui demeurent en vie par l'apprehenſion qu'ils ont de la mort, quoiqu'ils ne goûtent aucun plaiſir dans le monde, & qu'ils y trouvent mille chagrins. Pythius auroit bien ſouhaité de ceſſer de vivre; cependant il ne vouloit pas ſe faire mourir. Il ſe retira ſur un petit Promontoire, ſous lequel un bras du Fleuve couloit par un chemin détourné, il ſe bâtit une demeure auprés du Fleuve, & donna ordre à ſa femme de mettre tous les jours dans un Eſquif toutes les choſes neceſſaires pour ſa ſubſiſtance, & de laiſſer l'Eſquif ſuivre le courant de l'eau, juſqu'à ce qu'elle s'apperçût que l'on n'auroit point touché aux proviſions qui ſeroient dans l'Eſquif; car ce ſeroit là le ſignal de ſa mort & un avertiſſement pour la diſpenſer de lui envoyer des proviſions à l'avenir. La femme fut chargée du Gouvernement de la Republique. Pythius acheva ſa vie de la maniere que nous venons de dire. Son Epouſe aquit beaucoup de gloire pendant ſon adminiſtration; elle diſpenſa tous les Citoyens de toutes les corvées auſquelles ils étoient obligez. Elle adoucit le joug

de leur servitude. Elle vêcut dans la splendeur & dans l'opulence, & fut aimée & honorée de tous ceux qui vivoient sous sa dépendance.





DE L'ARAIGNE'E, ET DE LA GOUTE.

Fable ingenieuse tirée de Gerbellius,

L'Araignée, pour se délasser, se promenoit un jour aprés son travail. La Goute vint par hazard à sa rencontre, d'un pas chancelant, & ne put l'aborder qu'avec beaucoup de peine. Aprés avoir marché ensemble pendant un jour, elles arriverent sur le soir auprés d'un Village. Chacune chercha un hospice convenable pour se retirer. L'Araignée, sans raisonner long-temps, entra dans la maison d'un homme fort riche. Elle commença d'abord à tendre ses toilles, dans le dessein de s'y établir. Mais un moment aprés on détruisoit tout son ouvrage. Elle ne sçavoit de quel côté se tourner, pour travailler en seureté & pour éviter les insultes des Balais. Elle se trouvoit malheureuse, & pauvre au milieu de l'abondance. La Goute sous la figure d'un Mandiant, put à peine obtenir la permission d'entrer dans la Cabane d'un pauvre Vil-

lageois, où elle se vit exposée à toutes sortes de miseres. On servoit pour le repas un pain fort dur & fort bis, & de l'eau pour boire. La Goute harrassée du voyage, ne trouva qu'un lit fait de planches, pour se reposer, sans duvet, sans feüilles molles; un lit si dur, & si incommode ne convenoit gueres à des membres si délicats. A peine le Soleil fut-il levé, que l'Araignée & la Goute s'aboucherent pour se raconter mutuellement leurs avantures. L'Araignée commença la premiere, & lui exposa toutes les incommoditez qu'elle avoit souffertes pendant la nuit & les ravages que les Balais avoient faits parmi ses toiles. La Goute à son tour se plaignit de la pauvreté de son Hôte; mais elle n'eut pas le temps de montrer à l'Araignée, les meurtrisseures, qu'un lit si dur lui avoit faites par tout le corps. Elles prirent de concert la résolution de changer de metode à l'avenir, & conclurent ensemble que l'Araignée desormais se logeroit sous les Cabanes des pauvres, & la Goute dans les Palais des Grands. Il étoit déja tard lors qu'elles arriverent toutes deux à la porte d'une grande Ville. La Goute se ressouvenant de la résolution qu'elles avoient prise, s'alla cacher furtivement dans la maison d'un homme fort riche. Avec quelle complaisance, avec quels égards, avec quels respects fut elle

receuë du Maître du logis! On la fit asseoir sur des coussins remplis de plumes de Cygnes. On lui servit tous les Vins les plus délicats, des Phaisans, & les viandes les plus exquises. Enfin tout ce que l'on peut inventer pour le plaisir, & pour les délices, fut mis en œuvre; afin de contenter cette nouvelle Hôtesse. L'Araignée alla se loger dans la Cabanne d'un homme fort pauvre, elle y étendit ses toiles en toute liberté, les murailles étoient partout entr'ouvertes, elle eut tout le loisir de faire tous les ouvrages qu'elle voulut, sans que personne se mît en devoir de l'interrompre dans son travail, ou de lui tendre des pieges pour la surprendre. Elle ne craignoit dans ce lieu de seureté les insultes de personne. Elle se voyoit au dessus des atteintes des Balais. Peu de jours aprés la Goute vint rendre visite à l'Araignée, elle lui exagera son bonheur, sa felicité, l'abondance où elle vivoit, les délices qu'elle goûtoit dans la maison de ce Riche, chez lequel elle étoit allée se loger. L'Araignée lui parla aussi avec beaucoup d'éloges, de la douceur de la vie qu'elle menoit, & de la liberté entiere qu'on lui laissoit d'étendre ses toiles, & de faire ses autres ouvrages en toute assurance, sans être inquietée de personne. De sorte qu'elles conclurent ensemble, que dans tous les voyages qu'elles feroient la Goute se

logeroit toûjours chez les riches, & que l'Araignée se retireroit dans les Cabanes des pauvres. Quoique plusieurs moralitez puissent convenir à cette Fable; cependant son but principal est de montrer que pour être heureux, chacun doit choisir une place & un état qui lui soit propre. Cette Fable nous apprend encore que les Maisons des Grands, & des Riches, sont le séjour ordinaire des maladies, & principalement de la Goute. Enfin que moins on a de richesses, on joüit d'une liberté plus parfaite.

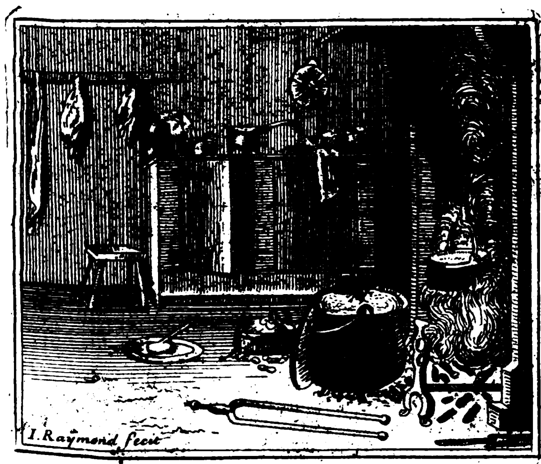


FABLE



LES FABLES D'ESOPE.

FABLE LXXIX.



De la Mouche.

UNe Mouche tomba dans une Marmite remplie de viande, & de potage, dont elle mangea à diſcretion; mais

enfin voyant que le boüillon l'étouffoit : Quel malheur pour moy, s'écria-t-elle ! j'ai tant bû & tant mangé, j'ai fait si grande chere, qu'il faut que je perisse pour être trop à mon aise.

SENS MORAL.

L'Abondance est souvent nuisible, quand on n'en use pas avec discretion. La Mouche de cette Fable est le symbole des personnes voluptueuses qui se livrent aux plaisirs sans aucune regle, & qui ruïnent leur santé par les excés. Ces gens-là peuvent dire comme la Mouche que l'abondance & la bonne chere faisoit mourir, qu'ils ont tant bû & tant mangé, que leur gourmandise les a remplis d'infirmitez, & qu'elle a abregé le cours de leur vie. On voit de ces voluptueux reduits à une telle extremité, qu'ils sont hors d'état de joüir des plaisirs; mais leur volonté est tellement dépravée, qu'ils y demeurent toûjours également attachez. Si la nature leur en refuse l'usage, l'habitude leur en augmente le desir; ils meurent dans ces vieilles habitudes comme la

Mouche se noya dans le potage, aprés s'être bien gonflée de la viande, & du boüillon.

Plonge-toy dans les voluptez,
Mais en t'abandonnant à ta concupiscence,
Crains que tes jours precipitez
Ne soient l'effet honteux de ton incontinence.



FABLE LXXX.



Du Dieu Mercure, & d'un Charpentier.

UN Bucheron coupant du bois dans une Forêt ſur le bord d'une Riviere, y laiſſa tomber ſa Coignée. Dans le deſeſpoir où il ſe vit aprés cette perte, ne ſçachant quel conſeil prendre, il s'aſſit ſur le rivage, & ſe mit à

pleurer amerement. Mercure qui l'apperçût eut compassion de sa destinée, & ayant appris le sujet de sa douleur, il lui montra une Coignée d'or, & lui demanda si c'étoit la sienne. Le Bucheron lui répondit sincerement, qu'elle ne lui appartenoit pas. Alors Mercure lui en montra une d'argent, & lui de manda si c'étoit celle qu'il avoit perduë. Il lui répondit avec la même bonne foi, que non. Enfin Mercure lui en montra une emmanchée de bois, & le Bucheron lui dit, que celle-là lui appartenoit. Le Dieu touché de la bonne foy, & de la probité de ce pauvre homme, lui donna les trois Coignées. Le Bucheron raconta à ses compagnons l'avanture qui venoit de lui arriver. L'un d'eux résolu de tenter une pareille fortune, alla sur le bord de la Riviere, laissa de propos déliberé, tomber sa Coignée dans le courant, aprés quoi il s'assit sur le rivage, jettant de hauts cris. Mer-

cure ſe preſenta devant lui, & ayant appris la cauſe de ſes larmes, il ſe plongea dans la Riviere, & aprés en avoir retiré une Coignée d'or, il lui demanda ſi c'étoit celle qu'il avoit perduë. Cet homme rempli de joye, lui dit que c'étoit elle en effet. Mercure irrité de l'impudence de ce fourbe, ne lui donna ni la Coignée d'or, ni celle qu'il avoit jettée tout exprés dans la Riviere.



SENS MORAL.

DIeu eſt toûjours tout prêt d'aſſiſter les gens de bien qui implorent ſon ſecours dans leurs peines; mais il s'oppoſe aux mauvais deſſeins des méchans. La ſincerité du Charpentier fut amplement récompenſée par Mercure. Ce pauvre homme, ſans ſe laiſſer tenter, ni éblouïr par l'éclat d'une coignée d'or qu'il lui preſenta d'abord, lui avoüa ingénument, qu'elle ne lui appartenoit pas. Ce n'eſt pas ſans raiſon que le ſage Eſope fait paſſer Mercure par le lieu où le Bucheron déploroit ſa mauvaiſe fortune, & la

perte de ſa Coignée ; c'eſt pour apprendre aux hommes que Dieu eſt toûjours tout prêt à conſoler les affligez, & à les ſecourir dans leurs beſoins, quand ils implorent ſon aſſiſtance avec un cœur droit. Le Bucheron n'avoit perdu qu'une Coignée emmanchée de bois ; Mercure lui en donna une d'or, & une autre d'argent, avec l'autre qu'il lui rendit ; pour nous donner à entendre que Dieu ſçait bien nous récompenſer de nos pertes, quand nous avons recours à lui dans nos malheurs.

Ne t'écarte jamais de la droite équité,
Tu recevras le prix que le Ciel te deſtine.
Qui n'a dans ſes projets ni foy ni probité,
Au lieu de réuſſir, y trouve ſa ruine.



FABLE LXXXI.



D'un Enfant, & de sa Mere.

UN jeune Enfant ayant dérobé un Livre à l'un de ses Compagnons d'étude, le donna à sa mere. Elle prit le Livre, sans faire aucune reprimande à son fils; au contraire elle l'embrassa, & lui fit des caresses. Quand il fut devenu plus grand, il s'accoûtuma à dé-

rober des choſes d'une plus grande conſequence. Ayant eſté un jour pris ſur le fait, on le livra entre les mains de la Juſtice, & il fut condamné à la mort. Sa Mere le ſuivoit en pleurant tandis qu'on le conduiſoit au ſupplice. Il demanda permiſſion au Boureau de lui parler en particulier. Elle approcha ſon oreille de ſa bouche, il la mordit & l'arracha à belles dents. Sa Mere & tous les aſſiſtans ſe recrierent, & lui reprocherent ſa cruauté, lui diſant qu'il ne ſe contentoit pas d'être un voleur, mais qu'il avoit encore commis une impieté à l'égard de ſa mere. C'eſt elle ſeule, repliqua-t-il, qui eſt la cauſe de mon malheur; car ſi elle m'eût fait de ſerieuſes remontrances, lorſque je lui portai la premiere fois un Livre que j'avois volé, j'aurois diſcontinué de le faire, & je ne ſerois pas tombé dans le malheur où je me vois aujourd'hui.

SENS MORAL.

CEux que l'on ne punit pas d'abord pour de petites fautes, en commettent de plus grandes dans la suite. De legeres punitions faites à propos, peuvent garantir de châtimens plus honteux. Le larcin a toûjours esté regardé comme une chose odieuse & infame. Cependant les Lacedemoniens le permettoient pour dresser leur jeunes gens, & pour les accoûtumer à être plus déliez, & plus souples. Ils croyoient que le bien qu'ils acqueroient en dérobant étoit legitimement acquis. Les autres Republiques ont puni avec rigueur le larcin ; mais il y a des voleries d'une certaine espece, que l'on tolere, & qui sont cependant tres-punissables; car elles ruïnent le Public. Les Anciens ont crû que Promethée, & Mercure ont esté les premiers inventeurs du larcin. Cette créance ne faisoit guere d'honneur au Messager de Jupiter. Ceux qui s'accoûtument à voler de petites choses, se licentient insensiblement à en voler de plus considerables, comme Esope le montre dans cette Fable. Si la mere de cet enfant l'eût reprimandé & châtié d'abord, elle n'auroit pas eu le de-

l'espoir, & la confusion de voir finir tragiquement ses jours par la main d'un Boureau.

Rien n'est plus dangereux que l'habitude au crime.

Pere trop indulgent, qui sans punir ton Fils,
Pendant ses jeunes ans luy laissas tout permis,
Il perit; c'est toy seul qui l'as mis dans l'abime.



FABLE LXXXII.



D'un Homme qui avoit deux femmes.

UN Homme nourri dans les delices, & qui étoit encore dans la force de son âge, ni trop vieux, ni trop jeune, quoique ses cheveux commençassent déja à grisonner ; s'avisa d'épouser deux femmes, dont l'une approchoit de la vieillesse, & l'autre étoit encore

dans la fleur de la jeunesse. Ils demeuroient tous trois dans la même maison. La plus agée voulant se faire aimer de son mari, par la proportion de l'âge, lui arrachoit poil à poil, tout ce qu'il avoit de cheveux noirs. La plus jeune qui vouloit aussi avoir part à la tendresse de son mari, lui arrachoit de son côté tous les cheveux blancs. De sorte que ces deux femmes, en continuant chaque jour cet exercice, le rendirent entierement chauve; & il devint la Fable de tout le monde.

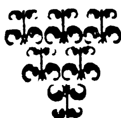
SENS MORAL.

On tombe souvent dans de grandes extravagances, par une complaisance aveugle que l'on a pour les femmes. Esope a voulu dans cette Fable nous faire connoître l'aversion qu'il avoit pour la polygamie. Elle étoit fort en usage de son temps, & elle a toûjours esté tolerée parmi les Orientaux, ou pour satisfaire à l'incontinence de ces Peuples

effeminez, ou par une politique mal entenduë. Les peuples mieux reglez se sont contentez d'une femme legitime; mais les Grecs & les Romains ont toleré le divorce, pour remedier aux dissentions domestiques, & pour empêcher les mauvais effets de l'aversion conjugale. Il est assez difficile qu'un homme qui a plusieurs femmes, puisse avoir long-temps la paix dans sa maison, par l'antipatie de leur humeur; comme cette Fable nous l'apprend. La plus âgée arrachoit les poils noirs; la plus jeune arrachoit les blancs; de sorte que cet imbecille époux se vit exposé, par sa sotte complaisance, à la risée de tout le monde. La même chose arrive à peu prés dans les ménages, où l'époux est trop dévoüé aux caprices de sa femme. Le mariage est la plus serieuse affaire de la vie, & où il est le plus à propos de bien choisir. On se charge en se mariant d'une chaîne indissoluble, & que la mort seule peut rompre. Voilà pourquoy il faut raisonner long-temps, avant que de s'y engager. Un Philosophe disoit assez à propos, que quand on est jeune, il n'est pas encore temps de se marier, & que quand on est vieux, il n'est plus temps. Un homme sur le déclin de son âge, & qui épouse une jeune femme, s'expose à de grands chagrins, parce que naturellement une jeune personne ne peut

avoir que du dégoût pour un vieillard; & souvent elle cherche des consolations hors de sa maison. Les soupçons, les défiances, les jalousies sont inséparables de ces sortes de mariages si mal assortis. Ceux qui veulent absolument se marier, doivent au moins chercher de la proportion, & de l'égalité, pour ne pas tomber dans le ridicule de l'Epoux, dont il est parlé en cette Fable; & pour ne pas s'exposer à de fâcheux retours.

Ta Femme te déplaît parce qu'elle est ta Femme,
Tu ne sçaurois souffrir ses soins officieux.
Quand tu la changerois, pourrois-tu changer d'ame?
Une autre également déplairoit à tes yeux.



FABLE LXXXIII.



D'un Laboureur, & de ses Enfans.

UN Laboureur fâché de voir la dissension parmi ses enfans, & le peu de cas qu'ils faisoient de ses remontrances; commanda qu'on lui apportât en leur presence , un faisceau de baguettes , & leur dit de rompre ce faisceau tout à la fois. Ils firent lun aprés l'autre de grands

grands efforts pour en venir à bout ; mais leur peine fut inutile. Il leur dit ensuite de délier le faisceau, & de prendre les baguettes separément pour les rompre ; ce qu'ils executerent sans aucune peine. Alors il leur tint ce discours : Vous voyez, mes enfans, que vous n'avez pû briser ces baguettes, tandis qu'elles étoient liées ensemble ; ainsi vous ne pourrez être vaincus par vos ennemis, si vous demeurez toûjours unis par une bonne intelligence ; mais si les inimitiez vous désunissent ; si la division se met parmi vous, il ne sera pas difficile à vos ennemis de vous perdre.



SENS MORAL.

LA dissension est capable de ruïner les forces les plus considerables ; mais la bonne intelligence les entretient. L'experience prouve assez, sans qu'il soit besoin d'employer de longs raisonnemens.

pour le montrer, que plus les forces sont unies, moins elles sont faciles à vaincre. Les Etats les plus florissans ont esté renversez par les dissensions intestines. Les divisions qui se mirent parmi les Grecs, les assujettirent à une puissance étrangere. La querelle de Cesar & de Pompée, abattit la Republique Romaine qui étoit alors au comble de sa splendeur, & de sa puissance. Sans aller chercher des exemples parmi les Grecs ou parmi les Romains, les ligues & les divisions intestines ont mis la France à deux doigts de sa perte. La même chose arrive dans les familles particulieres. Si la division se mêle parmi les enfans, leur perte est presque inévitable; ils se ruïnent par des procés qui se perpetuënt de pere en fils, & qui deviennent immortels. Il faut, pour ramener ces sortes de gens à leur devoir, leur mettre souvent devant les yeux le faisceau de baguettes qu'on ne peut rompre, tandis qu'elles demeurent liées ensemble; & que l'on brise facilement, en les prenant l'une aprés l'autre.

Vos ennemis vous environnent,
Tenez-vous bien unis, vous en triompherez.
A des dissensions vos fureurs s'abandonnent,
Divisez-vous, vous perirez.

FABLE LXXXIV.



De la Nourrice, & du Loup.

UN Loup tourmenté de la faim couroit de tous côtez, pour chercher quelque proye. Etant arrivé auprés d'une Cabane, il entendit un Enfant qui pleuroit, & sa nourrice qui lui disoit tout en colere : Taisez-vous ; & si vous ne vous appaisez, je vous donnerai à man-

ger au Loup tout à l'heure. Le Loup croyant que la Nourrice parloit serieusement, attendit long-temps auprés de la porte; mais sur le soir, il fut bien étonné lorsqu'il entendit la Nourrice caresser son enfant, & qui lui disoit en le flattant; mon fils, si le Loup vient icy, nous le tuërons. Le Loup se retira tout triste, & disoit en s'en retournant: les gens de cette Contrée agissent tout autrement qu'ils ne parlent.

SENS MORAL.

CEtte Fable attaque les personnes dont les actions ne sont nullement conformes aux paroles. Ce défaut est considerable, & fort incommode dans la societé civile; car l'on peut dire que la sincerité est l'ame du Commerce; & l'on ne peut faire aucun fonds sur ceux qui parlent precisément contre leur pensée, & qui apportent tous leurs soins pour bien déguiser leurs sentimens. Peut-être qu'Esope a voulu montrer par cette Fable,

qu'il ne faut pas faire un grand fonds sur les paroles des femmes. Les Poëtes les comparent souvent à la mer, à cause des changemens divers qui arrivent à cet Element. D'autres les comparent aux vents, qui ne peuvent demeurer longtemps dans la même assiete. Quelques-uns ont aussi jugé à propos de comparer les femmes à la Lune qui est sujette à tant de vicissitudes. Ils les accusent d'être infidelles & inconstantes. Quoique l'ame des femmes soit égale à celle des hommes, cependant elle agit diversement dans les deux sexes à cause de la diversité des organes. Aussi voit-on, à parler en general, que les femmes sont plus foibles, plus timides, plus legeres que les hommes, bien que cette regle ne soit pas si universelle, que l'on n'en trouve plusieurs exceptions; car on a vû dans tous les siecles un grand nombre de femmes qui ont égalé les hommes, par leur prudence, par la beauté de leur genie, par la grandeur de leur courage, & par mille rares qualitez. Ainsi quoiqu'Esope ait voulu peut-être taxer les femmes, & leur reprocher leur infidelité & leur inconstance, cette peinture n'attaque pas toutes les femmes en general; puisqu'il y en a plusieurs qui ont toutes les perfections necessaires pour faire un merite accompli.

R'assure ton esprit, perds ces craintes frivoles;
Ce ton d'aigreur doit peu t'inquieter.
On menace souvent, mais ce sont des paroles
On ne veut rien executer.



FABLE LXXXV.



De la Tortuë, & de l'Aigle.

LA Tortuë mal ſatisfaite de ſa condition, & ennuyée de ramper toûjours à terre, ſouhaita de devenir Oiſeau, & pria tres inſtamment l'Aigle de lui apprendre à voler. L'Aigle s'en défendit d'abord, lui repreſentant qu'elle demandoit une choſe contraire à ſon

temperament ; cependant se laissant vaincre par les prieres de la Tortuë, il la prit entre ses serres & l'enleva ; & l'ayant lâchée au milieu des airs, elle tomba sur une pointe de Rocher, se brisa le corps & mourut de cette chute.



SENS MORAL.

CEux qui se laissent entêter par leurs passions & par leur orgueil, & qui méprisent les conseils des Sages, sont souvent punis de leur présomption. Le desir immoderé qu'eut la Tortuë de se voir enlevée jusque dans la region des Astres, est une leçon pour les personnes ambitieuses. Le malheur de la Tortuë doit leur apprendre que ceux qui veulent voler trop haut, font souvent des chutes tres-funestes. Il est certain qu'une haute élevation, & une fortune éminente, excitent ordinairement l'envie des concurrens, qui ne manquent pas de mettre tout en œuvre pour détruire des gens qui les effacent, & pour profiter de leurs débris. Ceux qui étant nez dans une condition obscure & mediocre, se sont élevez par leur

leur sçavoir faire, deviennent insolens, & ne peuvent s'empêcher de faire paroître le mépris qu'ils ont pour ceux qui sont demeurez en chemin, & qui n'ont point fait fortune. Cette insolence les fait haïr; & s'il leur arrive quelque disgrace, ils sont la fable de tout le monde. Si les hommes faisoient de serieuses reflexions sur les perils dont les hautes fortunes sont environnées, ils ne les desireroient pas avec tant d'ardeur, & ne porteroient pas tant d'envie à ceux qui se sont placez dans ces postes éminens. Qu'ils fassent attention au malheur de la Tortuë, qui perit pour avoir voulu voler trop haut.

N'aspire point à t'élever
Plus haut que ne veut ta naissance.
Le vol est dangereux, & celui qui commence,
N'est pas toûjours seur d'achever.



FABLE LXXXVI.



De deux Ecrevisses.

UNe Ecrevisse faisoit des leçons à l'une de ses petites, pour lui apprendre à bien marcher ; elle lui reprochoit qu'elle alloit toûjours de travers, & qu'elle ne faisoit aucun pas, sans se détourner à droite ou à gauche. La jeune Ecrevisse ne fut pas fort touchée des

remontrances de sa mere. Pour toute réponse, elle lui dit ; Ma mere, marchez devant moi, & je vous suivrai.

SENS MORAL.

SI nous voulons que nos avis soient utiles, il faut pratiquer nous-mêmes ce que nous enseignons aux autres. Cette maxime regarde principalement les peres & les meres ; car ils sont obligez de corriger leurs enfans, & de les avertir de leurs défauts ; mais leurs corrections, & leurs remontrances ne servent de rien, s'ils ne leur donnent eux-mêmes de bons exemples. Comment pourront-ils leur donner un bon pli, & les mettre dans le droit chemin, s'ils font precisément le contraire de ce qu'ils disent ? Les jeunes gens font beaucoup moins d'attention aux paroles qu'aux actions. Les plus hautes speculations, les plus belles maximes de morale, les plus beaux preceptes de sagesse debitez d'un air emphatique, font moins d'effet que les exemples d'une vie vertueuse. Ainsi ceux qui se contentent de donner de bons conseils à leurs en-

fans, & qui pretendent les rendre vertueux par de bons difcours, tandis qu'ils vivent eux-mêmes dans le defordre, fe mécomptent. Les peres & les meres qui donnent de mauvais exemples à leurs enfans, font les premiers auteurs de leur ruïne; car on fe porte naturellement à imiter ceux que l'on aime, & que l'on refpecte; & l'on fe croit en quelque maniere autorifé à faire ce qu'ils font. Outre que l'on a encore plus de panchant à imiter le mal que le bien. Il femble que les peres & les meres ne foient point en droit de reprocher à leurs enfans les vices où ils tombent, quand ils leur en donnent l'exemple. Ils peuvent leur dire la même chofe que les petites écreviffes difoient à leur mere; marchez devant nous, & nous vous fuivrons.

Tes Enfans vivent mal, mais pourquoy te plains-tu
De les voir corrompus, fourbes, pleins d'injuftice?
S'ils t'avoient vû pratiquer la vertu,
Ils ne marcheroient pas dans le fentier du vice.



FABLE LXXXVII.



De l'Asne couvert de la peau d'un Lion.

UN Asne ayant trouvé par hazard la peau d'un Lion, s'en couvrit le dos sur le champ, & se para de cette dépoüille. Les autres Bêtes qui le virent en cet équipage, & qui le prirent d'abord pour un veritable Lion, en furent allar-

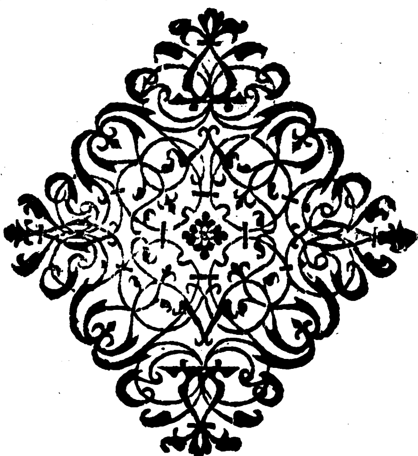
mées, & se mirent à fuïr de toute leur force. Le Maître à qui appartenoit l'Asne, le cherchoit de tous côtez, & fut tout étonné quand il le vit déguisé de cette sorte. L'Asne accourût vers son Maître, & se mit à braire ; sa voix, & ses longues oreilles, qu'il n'avoit point cachées, le firent connoître malgré son déguisement. Son Maître le prit, & le condamna à son travail ordinaire.

SENS MORAL.

LEs honneurs que l'on a usurpez injustement & que l'on ne merite point, ne sont pas de longue durée. L'Asne épouvanta d'abord les autres bêtes, & les mit en fuite, parce qu'il s'étoit paré de la dépoüille d'un Lion ; mais ses longues oreilles découvrirent sa fourberie. Cette Fable represente assez naturellement le sot orgueil de ces personnes presomptueuses, qui veulent se faire valoir à la faveur de quelque déguisement ; mais quand on les connoît à fonds on les méprise, comme les autres animaux mé-

priserent l'Asne, quand ils eurent apperçû ses oreilles, & qu'ils l'eurent entendu braire. La même chose arrive à peu prés à de certaines gens que l'on respecte pour leur magnificence, pour la splendeur de leür équipage, pour le grand nombre de Valets qui les environnent ; mais quand ils viennent à parler, ils ne disent que des puerilitez, & des sottises ; on ne peut s'empêcher de les regarder avec mépris. C'est ce qui arriva à un grand Seigneur, qui étant entré chez un fameux Peintre de l'antiquité, considera attentivement plusieurs beaux ouvrages, sans rien dire. Enfin il se mit à discourir à tort & à travers, estropiant les termes de l'Art qu'il plaçoit mal à propos, & comme un homme qui n'avoit nulle teinture des regles de l'Art. Alors le Peintre le regardant avec un soûrire moqueur ; tandis que tu n'as point parlé, lui dit-il, ton silence m'a fait soupçonner que tû te connoissois en Peinture, mais depuis que tu as voulu parler, & que tu as fait connoître ton ignorance, tous mes Eleves te sifflent, & se moquent de toy. C'est ainsi que l'Asne fut moqué par les autres Animaux, & regardé comme un extravagant, quand ils eurent reconnu que cette peau de Lion, dont il s'étoit paré, n'étoit qu'un ornement emprunté.

Pour cacher ce qu'on a de honteux & de bas ;
En vain d'un beau dehors on prend les apparences.
Quelque endroit mal couvert où l'on ne songeoit pas ;
Se montrant tout à coup, trahit nos esperances.



FABLE LXXXVIII.



De la Grenoüille, & du Renard.

UNe Grenoüille ennuyée de ſon marécage, voulut aller dans les Forêts, parmi les autres Bêtes, & faire publiquement profeſſion de Medecine, ſe vantant d'effacer, par les connoiſſances qu'elle avoit en cet Art, la ſcience d'Hippocrate & de Galien. Les autres

Animaux la crurent d'abord sur ses paroles ; mais le Renard plus fin & plus rusé se moqua d'elle, & de son vain sçavoir. Comment se peut-il faire, lui dit-il, qu'avec une bouche si pâle & si livide, tu connoisses tous les secrets de la Medecine ? Si cela est, pourquoy ne te gueris-tu pas la premiere ? Ce trait de raillerie rendit la Grenoüille toute honteuse, & détrompa les autres Animaux.



SENS MORAL.

CEux qui se vantent mal à propos, tombent dans le ridicule, quand on connoît leur extravagance. Cette Fable a esté inventée contre les Fanfarons, qui se donnent des qualitez qu'ils n'ont pas en effet. S'ils trompent d'abord quelques dupes, on revient bien-tôt de cet étourdissement, quand on veut prendre la peine de les approfondir. Le Renard se moqua de la Grenoüille parce qu'elle se vantoit d'être habile dans un Art dont elle n'avoit nulle teinture. La réponse rusée

du Renard rompoit toutes les mesures de la Grenoüille. Si tu es sçavante en Medecine, lui dit-il, commence par te guerir toy-même ; ton teint pâle & livide, est une marque de ta mauvaise santé. C'est une sottise que de se vanter des belles qualitez que l'on n'a point en effet ; car le Public se détrompe aisément par l'experience. Mais c'est un ridicule outré de se vanter de certains avantages, quand on tombe dans le défaut opposé. Par exemple, si quelqu'un ayant la taille estropiée, & contrefaite, se vantoit de l'avoir belle, & bien prise. De même que si quelqu'un se vantoit d'avoir une santé parfaite, & robuste, & de l'embonpoint, avec un teint livide, & un visage décharné. C'est sur cela que le Renard fondoit la raillerie qu'il fit à la Grenoüille. Puisque tu es si sçavante en Medecine, lui dit-il, fais sur toy-même l'épreuve de tes rares secrets. Les personnes envieuses de gloire, qui veulent se signaler à quelque prix que ce soit, se rendent méprisables, par les choses mêmes qu'elles font pour acquerir de la reputation. Si la Grenoüille eût voulu demeurer en repos dans son Marais, sans se vanter d'être si sçavante en Medecine, le Renard ne se seroit point moqué d'elle, comme il fit.

Combien de Charlatans nous vantent leurs secrets ?
Ce sont remedes seurs pour tous les maux extrêmes:
Mais ils souffrent les leurs en gens sages, discrets,
Ne pouvant se guerir eux-mêmes.



FABLE LXXXIX.



De deux Chiens.

UN Chien étoit tellement accoûtumé à mordre tous ceux qu'il rencontroit, que ſon Maître crut être obligé de lui attacher au col une ſonnette, afin que tout le monde s'en donnât de garde. Le Chien, tout fier de ce nouvel ornement, s'imagina que c'étoit une ré-

compenſe de ſon courage, & de ſa vertu, & ſe mit à regarder tous les autres Chiens avec mépris. Il y en avoit un parmi eux, que ſon âge, & ſes ſervices rendoient reſpectable. Mon ami, lui dit-il, tu ne prens pas garde que cette ſonnette eſt plûtôt une marque de la méchanceté de tes mœurs, que la récompenſe de ta vertu.

SENS MORAL.

LE Peuple prend quelquefois pour marque d'honneur, ce qui eſt plûtôt une marque d'infamie. Les hommes ne connoiſſent pas bien diſtinctement ce qui merite de veritables loüanges, ils mépriſent l'avare & le poltron; mais ils loüent le temeraire & le prodigue, quoique la ſeule vertu ſoit digne de loüanges. On a cru pendant quelque temps, qu'il étoit glorieux de ſe battre contre tous venans, & que c'étoit la derniere infamie de refuſer un duel; on eſt revenu de ces préjugez; & les honnêtes gens ſe ſont entierement gueris de cette freneſie. C'eſt une choſe glorieuſe de hazarder ſa vie pour

le ſervice du Prince, & pour la défence de l'Etat; mais c'eſt un vice de faire le petit tyran, penſant faire le brave; & de ſe rendre redoutable par ſes cruautez. C'eſt en quelque façon imiter le Chien de la Fable, qui ſe croyoit bien honoré de ſon collier, & de ſa ſonnette, qu'il regardoit comme des marques de ſa valeur, quoique ce fuſſent plûtôt des marques de ſa ferocité.

Tu te fais redouter, & tout bouffi d'orgueil,
Tu pretens qu'en bravoure aucun ne te ſurmonte.
Mais où tu mets ta gloire, apprehende un écueil,
Tu peux t'y briſer avec honte.

FABLE XC.



Du Chameau.

LE Chameau croyant ſa condition malheureuſe, de ſe voir expoſé ſans aucune défenſe à ſes ennemis, pria tres-inſtamment Jupiter de lui donner des cornes comme au Taureau, pour lui ſervir en même temps d'ornement & de défenſe. Jupiter ſe moqua de la ridicule

dicule priere du Chameau. Non ſeulement il ne lui donna pas les cornes qu'il demandoit, mais même il lui accourcit les oreilles, pour le rendre encore plus difforme.

SENS MORAL.

DIeu n'exauce point les prieres déraiſonnables, & il eſt inutile de fatiguer le Ciel par des vœux extravagans. Ce fut par un deſir dereglé que le Chameau ſouhaita d'avoir des cornes, puiſqu'il n'eſt point fait pour les attaques, ou pour les combats, comme le Taureau. Ce ſouhait tourna entierement au deſavantage de celui qui le forma; car non ſeulement il n'obtint pas ce qu'il demandoit; mais même il fut privé de ce qu'il avoit. C'eſt ainſi que les perſonnes ambitieuſes, qui ne mettent point de bornes à leurs deſirs, & qui ne ſçauroient ſe contenter de ce qu'elles poſſedent, ſe voyent quelquefois dépoüillées, en punition de leur avidité. L'exemple du Chameau qui demanda à Jupiter de lui donner des cornes, quoiqu'elles ne lui convinſſent nullement, doit apprendre aux hommes à regler leurs deſirs ſelon leur

état, & à ne point demander à Dieu des choses inutiles ou pernicieuses. Combien de gens font des vœux pour obtenir des richesses & des honneurs qui les corromproient s'ils les avoient obtenus !

Prens garde que ton cœur ne cede
A l'ardeur de te faire un sort plus glorieux.
Qui cherche à trop avoir, loin de s'en trouver mieux,
N'obtient rien, & souvent perd tout ce qu'il possede.



FABLE XCI.



De deux Amis, & de l'Ours.

DEux Voyageurs faiſant chemin enſemble, apperçurent un Ours qui venoit droit à eux. Le premier qui le vit monta bruſquement ſur un arbre, & laiſſa ſon compagnon dans le peril, quoiqu'ils euſſent eſté toûjours liez juſqu'alors d'une amitié fort étroite. L'au-

tre qui se souvint que l'Ours ne touchoit point aux cadavres, se jetta par terre tout de son long, ne remuant ni pieds, ni mains, retenant son haleine, & contrefaisant le mort le mieux qu'il lui fut possible. L'Ours le tourna, & le flaira de tous côtez, & approcha souvent sa hure de la bouche & des oreilles de l'homme qui étoit à terre; mais le tenant pour mort, il le laissa, & s'en alla. Les deux voyageurs s'étant sauvez de la sorte d'un si grand peril, & des griffes de l'Ours, continuerent leur voyage. Celui qui avoit monté sur l'arbre, demandoit à son compagnon, en chemin faisant, ce que l'Ours lui avoit dit à l'oreille lorsqu'il étoit couché par terre. Il m'a dit, repliqua le Marchand, plusieurs choses qu'il seroit inutile de vous raconter; mais ce que j'ai bien retenu, c'est qu'il m'a averti de ne compter jamais parmi mes amis que

ceux dont j'aurai éprouvé la fidelité dans ma mauvaise fortune.

SENS MORAL.

IL est difficile de discerner le veritable ami du faux ami, si l'on ne met sa fidelité à l'épreuve durant l'adversité : car de même que le creuset éprouve l'or, ainsi la mauvaise fortune fait connoître les amis, plûtôt par les effets que par les paroles, qui sont toûjours incertaines, & équivoques ; mais les effets sont des cautions bien plus seures. Il n'est pas étonnant de voir des gens qui nous caressent, & qui nous flattent, tandis que nôtre bonne fortune nous met en état de leur rendre de grands services. Ce n'est pas nôtre personne qu'ils aiment ; c'est nôtre credit. On le connoît en peu de temps, si nous tombons dans l'adversité ; car alors ils nous tournent le dos, & ne font pas semblant de nous connoître. L'interêt autant que l'amitié, avoit joint les deux Marchands, dont il est parlé dans cette Fable. Le peril où ils se trouverent à la rencontre de l'Ours, fit connoître que cette amitié n'étoit pas bien sincere, ni bien solide ; car l'un d'eux se sauva prom-

ptement sur un arbre, & laissa son Compagnon exposé à la furie de l'Ours, sans se soucier de le défendre. Aussi l'autre lui dit fort à propos, que l'Ours l'avoit averti de ne se fier qu'à ceux dont il auroit long-temps éprouvé l'amitié, & de ne se mettre jamais en voyage avec des lâches que les perils étonnent. Ce que fit le Voyageur en laissant son ami exposé aux griffes, & à la gueule de l'Ours, est une peinture de ce qui arrive à ceux qui laissent leurs amis en proye aux Grands qui les persecutent injustement. Ils n'ont pas le courage de s'opposer à cette injuste puissance, de peur que la perte de leurs amis, n'entraîne la leur aprés qu'ils se seront hautement declarez pour leurs interêts.

Un ami fidelle est bien rare.
Si la prosperité nous lie avec quelqu'un,
Dés qu'il est malheureux, il devient importun;
L'adversité nous en separe.



FABLE XCII.



De deux Pots flottans ſur l'eau.

LE courant de l'eau entraîna par hazard deux pots, dont l'un étoit de terre, & l'autre de fer. Le Pot de terre évitoit avec de grandes précautions l'approche, & la rencontre du Pot de fer, qui lui dit par une eſpece de reproche : Qu'apprehendez-vous ? je n'ai nulle

envie de vous nuire, ni de vous faire aucun mal. Je le sçai bien, repliqua le pot de terre ; ce n'est nullement vôtre mauvaise volonté que je redoute ; mais si l'impetuosité de l'eau m'approche de vous, je suis perdu. Voilà pourquoi il vaut mieux que je m'éloigne pour me mettre en seureté.

SENS MORAL.

IL est toûjours dangereux de s'accoster d'un plus grand, & d'un plus fort que soy ; & c'est un assemblage mal assorti que celui des Grands, & des Petits. Si l'union vient à se rompre, les petits demeurent pour l'ordinaire accablez sous la puissance des Grands ; la fin d'une pareille societé se termine toûjours au desavantage des plus foibles. C'est sur cela que les Philosophes ont dit, qu'il n'y a point d'amitié plus solide & plus constante que celle qui s'établit entre les égaux. Il est rare de trouver jamais de veritable amitié entre le Prince, & les sujets, à cause de l'inégalité du rang ; ou entre

entre des perſonnes trop élevées au deſſus des autres ; il faut craindre, comme craignoit le Pot de terre, que cette union ne ſe termine mal.

Ne fay rien qui t'engage à former un débat
Avec les Puiſſans de la terre ;
Le plus foible toûjours ſous le plus fort s'abat ;
Le fer briſe aiſément le verre.



FABLE XCIII.



D'un Taureau, & d'un Bouc.

UN Taureau vivement poursuivi par un Lion, voulut se refugier dans la caverne d'un Bouc, qui se presenta fierement à la porte, & en refusa l'entrée au Taureau. Tu ne me recevrois pas avec cette insolence, dit le Taureau au Bouc, si le Lion plus fort,

ou plus furieux que toy, ni moi, n'étoit à mes trousses. Sans cela je te ferois connoître à tes dépens combien les cornes du Taureau sont plus dangereuses que celles du Bouc.

SENS MORAL.

LEs lâches prennent leur temps pour insulter aux autres, quand ils les voyent dans le malheur, & hors d'état de se défendre. C'est l'effet de la lâcheté la plus basse & la plus criminelle; cependant elle est assez ordinaire dans le monde. Les disgraciez non seulement sont abandonnez de ceux de leur connoissance; ils en sont même souvent insultez & persecutez. La mauvaise fortune est regardée comme un crime par la plûpart des gens; on fuit les malheureux comme s'ils étoient pestiferez; & ce n'est pas là l'un des moindres maux de leur disgrace. Ce n'est pas sans raison qu'Esope a choisi le Bouc, qui est un animal fort méprisable, pour faire insulte au Taureau. En effet, il n'y a que des ames malfaites, qui ayent la lâcheté d'insulter aux malheureux, que leur mauvaise fortune

met hors d'état de se pouvoir défendre; ils n'auroient garde dans un autre temps de leur rendre de mauvais offices. Mais les personnes genereuses ne tombent point dans ces bassesses, & en sont entierement incapables.

N'accable point un malheureux,
Qui cherche ton secours dans un besoin extrême,
Pour adoucir son destin rigoureux,
Fay ce que tu voudrais que l'on fist pour toy-mesme.



FABLE XCIV.



Du Singe, & de ses Enfans.

JUpiter fit un jour assembler tous les Animaux devant son Tribunal, pour examiner lequel d'entr'eux auroit de plus beaux enfans. Toutes les Bêtes obéïrent à cet ordre. Les Oiseaux y vinrent; les Poissons parurent hors de l'eau pour voir decider cette question.

Le Singe s'y rendit le dernier de tous. Toutes les Bêtes, en voyant les fesses ridicules des petits Singes, firent de grands éclats de rire. Vôtre jugement, dit le Singe, ne décidera pas en cette matiere; c'est à Jupiter à déterminer ; & c'est à lui qu'appartient de donner le prix de la beauté à qui le meritera le mieux. Je trouve dans mes petits tant d'agrémens , qu'ils me semblent dignes d'être préferez à tous les autres. Jupiter même, avec tout son serieux & toute sa gravité, ne pût s'empêcher de rire, lors qu'il entendit ce petit discours du Singe, qui paroissoit charmé de la beauté, & de la bonne grace de ses petits.



SENS MORAL.

LEs Peres & les Meres voyent par d'autres yeux la laideur & la difformité de leurs enfans, & ils sont moins

touchez de leurs défauts que les personnes indifferentes. L'amour aveugle qu'ils leur portent, fait sur leur esprit le même effet que le microscope fait sur les yeux ; il grossit les objets. Les moindres perfections de leurs enfans leur paroissent des talens rares ; & s'ils ont quelque agrément dans leur personne, ils les croyent beaux comme des Astres. C'est une foiblesse dans les Peres & dans les Meres, & ils en peuvent d'autant moins guerir, qu'ils ne s'en apperçoivent pas eux-mêmes. Les Icteriques croyent que tous les objets sont jaunes, à cause d'une humeur jaune qu'ils ont répanduë dans la prunelle de l'œil. Les personnes que nous aimons, nous paroissent bien plus accomplies que les personnes indifferentes, parce que l'amour est fondé sur l'estime. Voilà ce que fait la prévention des Peres & des Meres à l'égard de leurs enfans ; & la raison pourquoy ils les trouvent si jolis & si aimables, quoiqu'ils n'ayent ni agrément, ni merite. C'est ce qu'Esope a dépeint ingenieusement dans la Fable du Singe, qui trouve ses petits beaux & bien faits, quoiqu'ils soient peut-être les plus ridicules de tous les animaux.

A cherir tes enfans la nature te porte,
Mais crains de prendre d'eux des sentimens trop hauts :
Ton amitié les perd, quand elle est assez forte
Pour te déguiser leurs défauts.

FABLE XCV.



Du Paon, & de la Gruë.

LE Paon étant dans un repas avec la Gruë, faisoit la rouë, & étaloit ses plumes avec beaucoup de faste; il méprisoit la Gruë, & se mettoit infiniment au dessus d'elle. Que tu es laide, lui disoit-il d'une maniere insolente, & que la beauté de mon plumage est agrea-

ble ! Mais la Gruë, pour confondre la vanité du Paon, se mit à voler, & lui dit en l'insultant ; que je suis legere, & que tu es pesant !

SENS MORAL.

IL est ridicule de se vanter des belles qualitez naturelles que nous avons, & de mépriser ceux qui ne sont pas si bien partagez que nous. La nature a donné à chaque Animal des talens particuliers pour la perfection de son être. L'Aigle a la force en partage ; les Oiseaux de proye volent avec une rapidité & une legereté incroyable; le Rossignol charme par la beauté de son chant; le Paon par la varieté de son plumage ; mais il ne devoit pas pour cela s'enorgueillir, ni mépriser la Gruë; car si ses plumes sont moins belles que celles du Paon, elle vole avec bien plus de legereté que lui. Voilà ce qui doit apprendre aux hommes à ne se point glorifier, s'ils ont quelques rares qualitez ; bien moins doivent-ils mépriser les autres, quoiqu'ils les croyent moins parfaits ; car chacun a ses talens particuliers ; & ainsi ce qui manque d'un côté

est remplacé par un autre endroit. Ce n'est pas la marque d'un grand merite, que d'avoir beaucoup de vanité. Ces personnes si orgueilleuses, qui se mettent à si haut prix, qui se croyent uniques en leur espece, & qui se vantent à tout propos, sont souvent bien éloignées de leur compte; leurs rares qualitez sont balancées par des défauts essentiels, qui en diminuënt le prix. Ceux qui n'ont pas des talens rares, ou un genie sublime, ne doivent pas être méprisez pour cela; car ils ont d'autres perfections plus utiles, & plus necessaires pour la societé civile. La beauté du plumage du Paon est une perfection sterile, & qui n'est pas d'une grande ressource; & il avoit grand tort de mépriser la Gruë, qui est à la verité moins belle; mais en récompense elle vole avec plus de legereté.

Ne t'enorgueillis point sur quelque qualité
Qui paroît en toy sans égale.
Regarde tes défauts; & si ta vanité
Ne t'aveugle point trop, voy ce qui te ravale.



FABLE XCVI.



Du Tygre, & du Renard.

UN Chaſſeur armé de traits & de fléches qu'il lançoit de tous côtez avec beaucoup d'adreſſe, faiſoit à toute outrance la guerre aux Animaux, qui fuïoient devant un ennemi ſi redoutable, & qui n'oſoient tenir la campagne. Le Tigre, plus fier & plus hardi que les

autres, se presenta, & promit de faire tête lui seul à leur ennemi commun. Le Chasseur lança avec roideur une fléche qui atteignit le Tygre. Il se mit à jetter de hauts cris, & à regarder de tous côtez pour reconnoître l'auteur de sa blessure. Le Renard vint au devant du Tygre, & lui demanda, qui avoit eu l'audace de blesser un animal si fier & si courageux. Je ne sçai, répondit le Tygre ; mais je sens bien à ma blessure qu'elle vient d'un homme qui a beaucoup de force & de vigueur.



SENS MORAL.

LA temerité des audacieux est souvent punie. Ceux qui se confient trop dans leurs propres forces, se tiennent moins sur leurs gardes, & sont surmontez par d'autres moins forts. La victoire est souvent l'effet de la prudence, plûtôt que de la force. Les ruses & les finesses sont permises à la guerre, & con-

tribuënt quelquefois au gain des batailles, autant que le courage, & la valeur. C'est par-là que des armées nombreuses sont défaites par d'autres bien inferieures en nombre. Nous en avons un bel exemple dans la personne du fameux Scanderberg, qui n'ayant qu'un camp volant de dix mille hommes, a toûjours desolé, & battu les Armées du Grand Seigneur. Alexandre le Grand, avec trente mille hommes, défit Darius qui traînoit un million de soldats à sa suite. Le Tygre est plus fort qu'un homme seul. Voilà pourquoy celui que fait parler Esope en cette Fable, se vantoit de pouvoir terminer sans aucun secours, la guerre qu'un Chasseur faisoit aux Animaux; mais ce Chasseur rusé se prévalant de son adresse, & se précautionnant contre les approches & la fureur du Tygre, ne combattoit que de loin à coups de traits & de fléches, dont il le blessa enfin, & le mit hors de combat.

Avec tes ennemis tu ne veux point de paix.
En cent occasions tu nous as fait connoître
Qu'aucun autre en valeur ne t'égala jamais;
Mais dans quelqu'un enfin crains de trouver ton maistre.

FABLE XCVII.



Des Taureaux, & du Lion.

QUatre Taureaux résolurent de se liguer ensemble pour leur conservation reciproque, & de ne se separer jamais les uns des autres, pour être toûjours en état de se secourir mutuellement. Le Lion qui les voyoit paître les uns auprés des autres, n'osa jamais les insulter, quoi-

qu'il se sentît extrêmement pressé de la faim. Mais pour les vaincre plus aisément, il crut qu'il devoit les separer par de specieux prétextes, afin de les attaquer separément. Cet artifice lui réüssit, & il devora les quatre Taureaux les uns aprés les autres.



SENS MORAL.

LEs forces unies sont d'une grande resistance; pour les vaincre il faut les separer. Cette maxime est d'un grand usage dans les Ligues offensives, & défensives, qui se font pour resister à un Prince trop puissant, qui pourroit aisément envahir les Etats voisins, s'ils ne se secouroient les uns les autres, & s'ils ne se tenoient étroitement unis, par les liens d'une bonne intelligence. Le grand soin de ce Prince, est de desunir ces petits Etats, & de jetter entr'eux des semences de jalousie ; car si-tôt que cette bonne intelligence est rompuë, il les ruine sans peine les uns aprés les autres, & il les assujettit à sa puissance. C'est ce qu'Esope a voulu signifier dans la Fable

des quatre Taureaux que le Lion ne put jamais vaincre, & qu'il n'osa même attaquer, tandis qu'ils demeurerent unis; mais quand il les eut separez par de belles promesses, il les égorgea sans resistance.

La concorde est un fort lien,
Qui nous met à couvert d'une lâche entreprise.
Quand on peut la garder, on ne doit craindre rien:
On perit quand on se divise.



FABLE

FABLE XCVIII.



Du Sapin, & du Buiſſon.

LE Sapin regardant avec mépris le Buiſſon, ſe vantoit de ſa hauteur, & de ce qu'on le choiſiſſoit pour être employé à la ſtructure des Palais des Princes, à faire les mats des plus grands vaiſſeaux ; & il reprochoit au Buiſſon de n'être bon à aucun uſage. Le

Buiſſon répondit modeſtement au Sapin, que les grands avantages dont il ſe vantoit avec tant d'orgueil, l'expoſoient à de grands malheurs; car le Bucheron le met en pieces ſans miſericorde, & le jette par terre à coups de coignée; au lieu que le Buiſſon vit en ſeureté dans une condition plus obſcure.

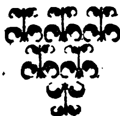
SENS MORAL.

CEux qui croyent avoir un merite ſublime, ne doivent pas mépriſer les autres qui n'ont qu'un merite mediocre. La fortune éleve bien haut de certaines gens, pour leur faire faire une chûte plus éclatante. Sur ce principe, la mediocrité des biens eſt quelquefois préferable à de grandes richeſſes, à cauſe des perils où l'on eſt expoſé dans l'opulence. Ce qui eſt incomprehenſible, c'eſt que les plus riches ne ſont pas encore contents. Voilà pourquoi on les compare fort à propos aux hydropiques, qui ne peuvent éteindre la ſoif qui les brûle, & qui redouble à meſure qu'ils boivent davantage. L'un

des appanages de la grande fortune est l'orgueil, & la dissolution ; au lieu que dans la mediocrité on a des sentimens plus humbles & plus modestes. Esope introduit le Sapin qui se vante de sa hauteur & des autres avantages que la nature lui a donnez ; au lieu que le Buisson vivant dans l'obscurité, se contente de reprocher à l'autre, que si la nature l'a mieux partagé, il est aussi exposé à de grands revers ; puisqu'on le coupe, & qu'on le met en pieces, pour les differens usages à quoi on le trouve propre ; au lieu qu'on laisse le Buisson sans lui faire aucun outrage, parce qu'en effet l'on n'en peut pas tirer de grands secours.

Songe que tout est perissable.

Vivre tranquillement, c'est tout ce qu'il nous faut
Un état mediocre est souvent préferable
A ces rangs élevez d'où l'on tombe de haut.



FABLE XCIX.



D'un Pêcheur, & d'un petit Poiſſon.

UN Pêcheur ayant pris un petit Poiſſon, dont le goût eſt tres-agreable, réſolut de le manger. Ce petit animal, pour ſe tirer des mains du Pêcheur, lui repreſentoit, qu'il devoit lui donner le temps de croître, & le prioit tres-inſtamment de le relâcher, lui pro-

mettant de revenir de son bon gré mordre à l'hammeçon au bout de quelque temps. Il faudroit que j'eusse perdu l'esprit, lui repliqua le Pêcheur, si je me fiois à tes promesses; & si sous l'esperance d'un bien futur & incertain, je me privois d'un bien present & assuré.

SENS MORAL.

C'Est une grande imprudence de se priver d'un bien que l'on possede, quelque peu considerable qu'il soit, pour en avoir un autre plus grand à l'avenir, mais dont le succés est incertain. Cette maxime est assez generalement receuë de tous les hommes. Ils ont assez de peine à se priver d'un gain assuré, quoiqu'il soit mediocre, par l'esperance d'un bien plus considerable, mais qui est douteux. Ainsi le Pêcheur ne se laissa nullement persuader par la harangue du petit Poisson qu'il venoit de prendre, & il avoit raison d'en user de la sorte; car il valoit mieux qu'il le mangeât, tout petit qu'il étoit, que d'attendre qu'il fût devenu plus gros; puisque le Pêcheur n'étoit pas assuré de

le reprendre une seconde fois. Voilà une bonne instruction pour ceux qui se nourrissent de vaines esperances, & qui se privent par leur faute d'un bien qu'ils ont entre les mains.

Ce qui te paroist seur, doit seul te mettre en peine.
Il n'est pas d'un esprit bien sain
De quitter un profit certain
Pour une esperance incertaine.



FABLE C.



De l'Avare, & de l'Envieux.

JUpiter voulant connoître à fond les sentimens des hommes, envoya Apollon sur la terre, pour sonder leurs inclinations. Il rencontra d'abord un Avare, & un Envieux. Il leur dit de la part de Jupiter, qu'il avoit ordre de leur accorder tout ce qu'ils lui demanderoient, à con-

dition que le ſecond auroit le double de ce que le premier auroit demandé. Cette circonſtance fut cauſe que l'Avare ne put jamais ſe reſoudre à rien demander, dans l'apprehenſion qu'il eut que l'autre ne fût mieux partagé que lui ; mais l'Envieux demanda qu'on lui arrachât un œil, afin qu'on arrachât les deux yeux de l'Avare, ſelon les conventions d'Apollon.

SENS MORAL.

CEtte peinture ſuffit pour faire connoître combien l'avarice, & l'envie ſont des vices deteſtables. Ils vont aſſez ſouvent enſemble; car ceux qui aiment paſſionnément les richeſſes, regardent ordinairement avec un œil d'envie, ceux qui les poſſedent. L'avarice eſt une paſſion demeſurée d'avoir du bien, par une apprehenſion ſouvent mal fondée d'en manquer à l'avenir. Les Philoſophes ont remarqué que les flegmatiques, & les melancoliques ſont plus enclins à l'avarice que les autres hommes, parce qu'ils ſont plus

plus sujets à la peur. Cette même raison regarde aussi les vieillards, qui sont plus timides, & plus prévoyans, & qui craignent toûjours de manquer du necessaire, quoiqu'ils regorgent de biens; mais si les hommes vouloient se contenter precisément du necessaire, ils n'auroient pas besoin de tant se tourmenter pour faire de grands amas. La nature demande peu de chose; l'abondance lui est plus nuisible que profitable. Les premiers hommes, qui ne se nourrissoient que de gland & de lait, & qui se couvroient de peaux de Moutons mal apprêtées, vivoient des siecles entiers. Ce qui est à remarquer dans la Fable de l'Avare, & de l'Envieux, c'est que le premier ne voulut faire aucun souhait, quelque avantageux qu'il lui pût être; & que l'autre aima mieux qu'on lui crevât un œil, pour avoir le plaisir cruel, de voir crever les deux yeux à son concurrent. A quel excés de bizarrerie, & de cruauté, les passions peuvent-elles porter les hommes!

L'avidité d'avoir est un mal sans remede,
L'Avare n'est jamais content de son destin;
Il se sent rongé de chagrin,
De tout ce qu'un autre possede.

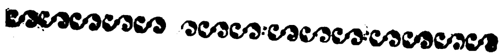
FABLE CI.



De l'Enfant, & de l'Avare.

UN enfant pleuroit auprés d'un puits, & donnoit des marques d'une grande douleur. Un Avare qui paſſoit par là, s'approcha de lui, & lui demanda le ſujet de ſes larmes & pourquoi il s'affligeoit de la ſorte. Que je ſuis malheureux, répondit cet enfant, en pleurant toûjours

de plus en plus! J'avois une cruche d'or, qui vient maintenant de tomber dans le puits, parce que la corde s'est rompuë. L'avare aveuglé par sa convoitise, ne s'avisa point de demander à l'enfant d'où il avoit apporté cette cruche d'or, ni comment elle lui étoit tombée entre ses mains. Sans balancer davantage, il quitte ses habits, & descend dans le puits, où il ne trouva point la Cruche d'or, dont l'Enfant lui avoit parlé; mais il fut bien plus surpris, lors qu'étant sorti du puits il ne trouva point ses habits que l'Enfant avoit emportez, & qu'il avoit cachez dans la Forêt voisine, où il s'étoit sauvé.



SENS MORAL.

CEux qui desirent le bien d'autrui, perdent quelquefois leur propre bien, en voulant s'approprier ce qui ne leur appartient pas. Il arrive assez souvent que les trompeurs qui usent de mauvaises fi-

nesses, & de supercherie, sont eux-mêmes trompez : comme il arriva à l'Avare de cette Fable, qui croyant contre toute vrai-semblance qu'une Cruche d'or étoit tombée dans un puits ; quitta ses habits, pour l'y aller chercher : mais c'étoit un leurre qu'un enfant lui donnoit pour se moquer de lui, & pour lui joüer le tour qu'il lui joüa dans la suite. Cet exemple montre que les enfans sont rusez, & méchans, dés leur premier âge ; & qu'ils sont tres-susceptibles de toutes sortes d'impressions ; pour peu qu'ils voyent pratiquer le mal, ils s'y laissent aisément entraîner. Les passions croissent avec eux comme les chiffres que l'on a tracez sur l'écorce des arbres, croissent à mesure que les arbres se fortifient. Les enfans se tournent au bien ou au mal, selon les impressions qu'on veut leur donner. C'est comme une cire molle entre les mains de ceux qui ont soin de leur éducation. Si ceux qui les gouvernent sont vicieux, ils prennent la teinture de leurs vices. Au contraire, si on ne leur montre que de bons exemples, ils prennent le pli qu'on leur donne.

La plûpart des enfans sont remplis d'innocence,
Leur âge est un rempart contre l'iniquité,
Et qui veut abuser de leur simplicité,
Voit souvent le succés tromper son esperance.

FABLE CII.



D'un Lion, & d'une Chevre.

UN Lion ayant apperçû une Chevre qui broutoit ſur le haut d'un Rocher, Que ne deſcens-tu dans la plaine, lui dit-il, où tu trouveras en abondance le Thin, & les Saules verds que tu mangeras à ta diſcretion? Quitte ces lieux ſecs & ſteriles, & viens en pleine

campagne. Je te suis fort obligée, lui répondit la Chevre, du bon avis que tu me donnes ; mais ton intention me paroît suspecte, & je ne crois pas que tu me parles sincerement.

SENS MORAL.

IL n'est pas de la prudence de préferer l'agreable à l'utile ; & il arrive assez souvent que l'amour des plaisirs plonge dans de grands malheurs, ceux qui les cherchent avec trop d'emportement. Le conseil que le Lion donnoit à la Chevre de venir en pleine campagne, où elle trouveroit des herbes plus agreables, & en plus grande abondance que sur la pointe des Rochers où elle broutoit, étoit un conseil interessé. Le Lion se soucioit fort peu que la Chevre vînt paître dans un bon pâturage ; son intention étoit de la devorer, & il étoit au desespoir de la voir hors des atteintes de ses griffes. Elle ne fit pas semblant d'entendre ce que le Lion lui disoit ; & elle ne jugea point à propos de s'approcher de lui. C'est ainsi qu'il en faut user à l'égard de ceux qui

nous donnent de mauvais conseils, sous pretexte d'être dans nos interêts. Il faut tâcher de penetrer dans leur intention, pour découvrir les motifs secrets qui les engagent à parler comme ils font. Ce que le Lion disoit à la Chevre paroissoit assez obligeant, en lui montrant un bon pâturage où elle auroit trouvé toutes sortes d'herbes en abondance; mais les ongles, les dents, le poil herissé, la mine menaçante du Lion; tout cela fit peur à la Chevre. Cet exemple nous apprend à nous défier des ennemis cruels, qui empruntent le langage des veritables amis, pour faire donner dans le piege qu'ils ont dressé. Quand on commence à s'en défier, on se tient plus aisément sur ses gardes, & l'on prend tant de précautions pour s'en garantir, que toutes leurs finesses & leurs mauvais conseils deviennent inutiles.

Ce conseil paroît bon, mais enfin examine
Quel motif te l'a fait donner.
S'il vient d'un ennemi, tu dois le soupçonner,
Il tend sans doute à ta ruïne.

FABLE CIII.



De la Corneille, & de la Cruche.

LA Corneille ayant ſoif, trouva par hazard une Cruche, où il y avoit un peu d'eau; mais comme la Cruche étoit trop profonde, elle n'y pouvoit atteindre, pour ſe deſalterer. Elle eſſaya d'abord de rompre la cruche avec ſon bec; mais n'en pouvant venir à bout,

elle s'avisa d'y jetter plusieurs petits cailloux, qui firent monter l'eau, jusqu'au bord de la Cruche. Alors elle bût tout à son aise.



SENS MORAL.

ON obtient par sa sagesse, & par sa bonne conduite, ce que l'on n'auroit pû obtenir par la violence, & par la force. La necessité fait trouver des inventions ausquelles on ne penseroit jamais, si l'on ne se trouvoit pas dans ces conjonctures fâcheuses. Ce que fit la Corneille en cette occasion, & ce que font encore à peu prés de semblable plusieurs animaux, a fait dire à quelques Philosophes, que les bêtes raisonnoient, & qu'ils tiroient des consequences. Esope les fait parler pour instruire les hommes, & pour leur apprendre la morale & la veritable sagesse. Ce que l'on peut remarquer à l'avantage des animaux, c'est la merveilleuse prévoyance qu'ils ont pour leur conservation, & pour tout ce qui regarde leur maniere de vie, ou pour perpetuer leur espece ; les soins qu'ils prennent de leurs petits, l'ardeur avec

laquelle, ils les défendent: mais on peut attribuer tout cela à l'inſtinct de leur nature, ſans qu'il ſoit neceſſaire qu'ils raiſonnent, ou qu'ils tirent des conſequences. Les plantes germent dans la terre; la digeſtion ſe fait dans nôtre eſtomach; le chile, & le ſang ſe diſtribuënt dans les veines, ſans que l'ame en ait aucune connoiſſance, & ſans qu'elle le puiſſe empêcher; car tout cela ſe fait mechaniquement, & par la force des reſſorts, & de la machine. Peut-être que ce qui a donné occaſion de penſer que les bêtes raiſonnoient c'eſt que Pytagore ayant publié par toute l'Italie ſon ſentiment ſur la metempſycoſe, il ne fut pas difficile de faire croire que les bêtes raiſonnoient, depuis que l'on crut que les ames des hommes paſſoient dans leurs corps. Eſope étoit en cela du ſentiment de Pytagore; mais n'en déplaiſe à ces deux grands hommes, il y a long-temps qu'on eſt revenu de ces rêveries; & l'on ne croit pas en ces Siecles-cy, que les bêtes raiſonnent ou tirent des conſequences, ni qu'elles diſtinguent le vrai d'avec le faux. On les a terriblement degradées depuis que quelques Philoſophes modernes ont publié que les bêtes ne vivent pas, qu'elles ne voyent, & qu'elles n'entendent rien; qu'elles ne ſentent point de douleur quand on les bat, ou quand on les écorche; que ce ſont des

automates, & des machines un peu plus parfaites que les montres, parce qu'elles sont d'un plus excellent ouvrier. Cette opinion diminuë beaucoup le prix de ce que fit la Corneille, en jettant des cailloux dans la Cruche, pour faire remonter l'eau jusqu'au bord, afin qu'elle pût boire avec plus de facilité.

N'en desespere point; la chose est difficile,
Mais quoique l'obstacle soit grand,
Avec un peu d'adresse, il n'est si mal habile
Qui ne se tire bien de ce qu'il entreprend.



FABLE CIV.



Du Laboureur, & du Taureau.

UN Laboureur avoit dans ſon Etable un Taureau indocile, qui ne pouvoit ſouffrir le joug, ni être lié ; mais pour l'empêcher de frapper de ſes cornes, comme il avoit accoûtumé de faire ; il s'aviſa de les ſcier fort prés du crâne, & l'attacha à une charuë, dont il

tenoit le manche. Le Taureau ne pouvant plus frapper de ses cornes, pour se vanger en quelque façon de son Maître qui l'avoit mis sous le joug, lui remplissoit la bouche & les yeux de poussiere, qu'il faisoit voler avec sa tête & ses pieds.

SENS MORAL.

LEs naturels indociles & revêches ne se peuvent guere corriger, quelques soins que l'on prenne pour les réduire. Ceux qui sont accoûtumez à mener une vie libre, & qui ont contracté une certaine habitude de libertinage, se revoltent quand on veut les reduire à mener une vie plus reguliere. C'est ce qu'on remarque principalement dans les enfans, à qui on a laissé prendre un peu trop de liberté dans leur premiere jeunesse. On a toutes les peines du monde à les faire r'entrer dans leur devoir, quand on veut les reduire, & les obliger à se captiver davantage. Le Laboureur dont il est parlé dans cette Fable, fut obligé de couper les cornes de son Taureau pour le rendre

plus docile, & pour le mettre ſous le joug; encore regimboit-il autant qu'il pouvoit; & il faiſoit tous ſes efforts pour rompre les liens qui l'attachoient malgré lui à la charuë. C'eſt ainſi que la jeuneſſe indocile, employe toutes ſortes d'efforts, pour s'affranchir d'un joug qui lui peſe; mais ceux qui ont le ſoin de la conduire, ne doivent jamais ſe relâcher de leur exactitude, & de leur ſeverité.

Il eſt des eſprits indociles
Que rien ne peut ni dompter ni fléchir.
C'eſt un joug bien terrible, & dont les plus habiles,
Avec tout leur ſçavoir, ont peine à s'affranchir.



FABLE CV.



Du Satyre, & du Païsan.

UN Païsan ayant rencontré dans une Forêt un Satyre demi-mort de froid, le conduisit dans sa maison. Le Satyre voyant que ce Païsan souffloit dans ses mains, lui en demanda la raison. C'est pour les rechauffer, lui répondit-il. Peu de temps aprés s'étant mis à table,

le Satyre vit que le Païſan ſouffloit ſur ſon potage. Il lui demanda, tout étonné, pourquoi il le faiſoit. C'eſt pour le refroidir, repliqua le Païſan. Alors le Satyre ſe levant de table, ſortit promptement de la maiſon. Je ne veux point de commerce, dit-il au Païſan, avec un homme qui ſouffle de la même bouche, le chaud, & le froid.

SENS MORAL.

IL ne faut point de ſocieté avec les gens qui loüent & qui blâment également, & qui tranchent des deux côtez. C'eſt l'avis que le Satyre de cette Fable donne à tous les hommes, en fuïant ce Païſan qui ſouffloit de la même bouche le froid, & le chaud. Cette Fable eſt le ſymbole de ces perſonnes doubles qui vous accablent de complimens, qui vous comblent d'éloges en vôtre preſence, & qui vous déchirent par de cruelles médiſances quand vous avez le dos tourné. Ces gens-là ſont, pour ainſi dire, des glaives à deux tranchans; ils blâment ou ils loüent ſelon les con-

conjonctures, & toûjours par interêt, & pour venir à leur fin. On ne doit pas leur sçavoir beaucoup de gré des éloges qu'ils prodiguent ; car un moment aprés ils feront des peintures cruelles des mêmes personnes qu'ils avoient élevées jusqu'aux nuës. On peut dire d'eux ce que le Satyre disoit du Païsan, qu'ils soufflent le froid & le chaud de la même bouche; mais il faut rompre avec eux tout commerce, & s'éloigner d'eux, comme le Satyre s'enfuit de la maison du Païsan.

Compte pour un honteux défaut
De n'avoir pas au cœur ce que ta bouche exprime.
Qui souffle le froid & le chaud,
Ne merite pas qu'on l'estime.

FABLE CVI.



Du Taureau, & du Rat.

UN Rat alla mordre un Taureau couché ſur ſa litiere, & lui déchirer la cuiſſe à belles dents. Le Taureau ſe leva tout en furie, & commença à branler la tête, à menacer de ſes cornes, & à jetter des mugiſſemens épouvantables, cherchant par tout l'ennemi

qui avoit osé l'attaquer; mais le Rat allongeant la tête hors du trou, ou il s'étoit refugié, & où il se trouvoit en assurance, se moquoit de la furie du Taureau. De quoi te servent, lui dit-il, tes cornes menaçantes, contre un petit Animal qui a eu la hardiesse de t'attaquer, & de te blesser, sans redouter ta colere ?

SENS MORAL.

CEux qui paroissent les moins courageux, & les plus méprisables, peuvent insulter les plus forts, & leur causer de grands chagrins. Cette Fable apprend aux hommes qu'il n'y a point de si foible ennemi qui ne soit à craindre, & qui ne puisse nous faire passer de mauvaises heures. La nature a donné à tous les Animaux dequoi se défendre de la violence & de l'insulte. Les Moucherons, les Fourmis, les plus vils insectes ont des aiguillons pour attaquer leurs ennemis, & pour faire des blessures à ceux qui auroient envie de leur faire du mal. Les Grands qui

se flattent de pouvoir impunément opprimer les petits, en sont souvent repoussez avec perte; car quoiqu'ils soient plus foibles, l'industrie supplée au défaut de la force qui leur manque. C'est la politique dont se servent les petits Princes pour s'opposer à la violence d'un Prince plus puissant, qui voudroit les opprimer: car ils se lient ensemble, & réünissent leurs forces, pour se mettre en état de lui resister, & même de l'attaquer. Le Rat qui avoit une retraite voisine, où il étoit en asseurance contre tous les efforts du Taureau, eut l'audace de l'aller attaquer, & de le mordre impunément, sans que le Taureau, tout fort, & tout courageux qu'il est, pût se vanger de ses insultes.

Contre chacun, sans te contraindre,
Par ton rang élevé tu te crois tout permis;
Mais souviens-toy qu'il n'est point d'ennemis,
Quelque foibles qu'ils soient, que l'on ne doive craindre.



FABLE CVII.



D'une Oye, & de son Maître.

UN homme avoit dans sa maison une Oye qui lui pondoit chaque jour un œuf de pur or. Cet homme se persuadant follement qu'il y avoit dans le ventre de l'Oye une mine de ce précieux métal, la tua pour s'enrichir tout d'un coup. Mais ayant ouvert le ventre de son Oye, & n'y

trouvant que ce que l'on trouve dans les Oyes ordinaires ; il commença à se desesperer & à jetter de hauts cris, de sorte qu'il perdit des richesses mediocres, voulant en amasser d'immenses, & d'excessives.

SENS MORAL.

IL faut moderer sa convoitise, & le desir desordonné des richesses ; & vivre content dans une fortune mediocre ; car pour vouloir trop avoir, on perd souvent tout. Le Maître de cette Oye, qui pondoit chaque jour un œuf d'or, est à bon droit reprehensible de s'être trop hâté d'égorger son Oye, sans avoir murement deliberé sur l'execution de ce dessein, & sur les avantages qu'il en esperoit. Ce fut une extrême imprudence en cete homme de se priver d'un bien certain, quoique mediocre, pour en avoir un plus grand qu'il n'étoit pas assuré d'obtenir, & qui lui manqua en effet. Les regrets qu'il témoigna, quand il se vit frustré de ses esperances, furent tres-inutiles. Il n'est plus temps de nous plaindre, & de gemir, aprés avoir fait une so-

tiſe, qui ruïne nôtre fortune. C'eſt ce qui arriva à cet homme, lequel tua imprudemment ſon Oye. Aprés avoir connu ſa ſottiſe, il s'abandonna à ſon deſeſpoir.

Reprime en tes ſouhaits cette ardeur violente ;
Qui te fait prendre un ridicule eſpoir.
D'un ſort heureux & doux il faut qu'on ſe contente.
On perd tout quelquefois, quand on veut trop avoir.



FABLE CVIII.



Du Singe, & de ses deux Petits.

UN Singe avoit deux petits jumeaux. Il en aimoit un passionnément, & ne pouvoit souffrir l'autre. Le favori étoit fort agile, dançoit & sautoit avec une grande legereté, & faisoit habilement toutes sortes de singeries. Mais un jour par malheur, il se démit une jambe

jambe en ſautant, & commença à jetter les hauts cris. Le pere qui l'entendit, accourut incontinent, le prit entre ſes bras, & le ſerra d'une ſi étrange ſorte, qu'il l'étouffa à force de l'embraſſer.

SENS MORAL.

LEs tendreſſes exceſſives des peres envers leurs enfans ſont bien ſouvent la cauſe de leur malheur, & de leur perte. Le Singe dont il eſt fait mention dans cette Fable, avoit deux petits, dont l'un étoit haï, & l'autre éperduëment aimé; mais cet amour aveugle cauſa la perte de ſa vie. Cette peinture exprime au naturel ce qui ſe paſſe tous les jours dans les familles. Les Peres & les Meres, à force de careſſer leurs enfans, les étouffent; c'eſt à dire que l'indulgence qu'ils ont pour eux, & la negligence qu'ils apportent à les corriger de certains défauts, qui paroiſſent d'abord aſſez legers, mais qui degenerent enfin dans de grands vices; eſt la cauſe de leur perte. Ceux qu'ils cheriſſent le moins & pour leſquels ils témoignent même de l'averſion, ce ſont

ceux qui réüssissent le mieux, parce qu'ils ne les gâtent point par des caresses outrées, qui corrompent le plus souvent leur santé, aussi bien que leurs mœurs; au lieu que ceux que l'on neglige, & que l'on maltraite, font des efforts extraordinaires pour surmonter par leur vertu, & par leur merite, l'aversion qu'on leur témoigne.

Aime tous tes enfans en veritable Pere.
Tiens la balance égale, & ne t'aveugle pas.
Si ton cœur tout à l'un, aux autres le préfere,
Tu croiras l'embrasser, & tu l'étoufferas.



FABLE CIX.



Du Renard, & du Leopard.

LE Renard & le Leopard disputoient un jour ensemble de leurs talens, & de leur beauté. Le Leopard vantoit sa peau mouchetée, & peinte de diverses couleurs. J'avoüe, lui dit le Renard, que ta peau est plus belle que la mienne; mais en récompense, j'ai dans l'es-

prit la même beauté, & les mêmes agrémens que tu as sur la peau.



SENS MORAL.

LA finesse de l'esprit est préferable à la finesse de la peau. Les femmes ne conviennent peut-être pas de cette maxime. Rien ne leur paroît comparable aux agrémens de leur exterieur. C'est pour les conserver qu'elles employent leurs soins, & toute leur industrie. En effet, c'est en quoy consiste la plus grande partie de leur merite. C'est ce qui leur donne ce merveilleux ascendant qu'elles ont sur les hommes ; les plus sensez, les plus sages, les plus austeres, sont les dupes d'un beau visage. Il faut cependant avoüer, quand on examine de prés la chose, que les talens de l'esprit sont préferables à la beauté du corps qui ne peut être de longue durée, & que mille accidens divers peuvent détruire en un moment. Aussi le Renard avoüa sans peine au Leopard, que la beauté de sa peau surpassoit la sienne; mais il ne voulut pas demeurer d'accord pour cela qu'il fust inferieur en merite; parce que

les talens de l'esprit remplaçoient ce qui lui manquoit d'un autre côté.

Ne t'enfle point d'orgueil pour la beauté du corps ;
Elle est sujete au temps, le moindre mal l'efface ;
Mais les dons de l'esprit sont de riches tresors,
Qui demeurent lorsque tout passe.



FABLE CX.



De Venus, & d'une Chatte.

UN jeune homme avoit un amour si violent pour une Chatte, qu'il pria trés-instamment la Déesse Venus de la metamorphoser en femme. Venus touchée de compassion pour ce jeune homme, transforma la Chatte en une belle fille d'une rare beauté. Ce

jeune homme ne consultant que sa passion, conduisit sur le champ cette fille dans sa maison pour se contenter. Ils ne furent pas plûtôt dans le lit, que Venus, pour éprouver cette fille, & pour sçavoir si en changeant de figure elle avoit aussi changé de temperament, lâcha un Rat dans sa chambre. Alors cette nouvelle épouse oubliant son amant, & le lit nuptial, sauta hors du lit, & se mit à poursuivre le Rat pour le manger. La Déesse irritée de sa legereté, lui rendit sa premiere forme, & la fit redevenir Chatte.



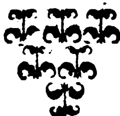
SENS MORAL.

IL est fort difficile de refondre son temperament, & de se défaire d'une habitude que le temps a fortifiée. Cette Fable contient plusieurs belles moralitez; car elle fait d'abord connoître les bizarreries de l'amour dans celui que ce jeune homme conçut pour sa Chatte. L'amour suppose pour l'ordinaire de la

ſympathie, & de la reſſemblance; mais quand on eſt éperduëment amoureux, on eſt capable de toute ſorte d'extravagance; & l'on aime ſouvent, ſans ſçavoir pourquoy, des objets qui n'ont rien d'aimable. Eſope dans cette Fable a voulu principalement faire connoître que l'on ne change point de mœurs en changeant de condition; car cette fille que l'on feint avoir eſté changée en Chatte, quitta ſon Amant & le lit nuptial pour courir aprés une Souris. Les femmes qui ont eſté galantes, prennent quelquefois une autre conduite; elles reforment leurs habits, & affectent de paroître avec un exterieur reformé; mais leur cœur ne change pas pour cela, quoique leur maniere de vie paroiſſe plus reguliere, ou plus myſterieuſe. On remarque ſouvent de grandes bizareries dans l'amour des Dames. Celles qui ont eſté long-temps fieres, & qui ont reſiſté aux attaques, & aux aſſiduitez des hommes les plus aimables, ſe rendent à des miſerables, & ſe livrent à leurs propres Valets. Quoique ces exemples ſoient fort rares, cependant on en a vû qui ſe ſont étrangement oubliées, au grand deshonneur de leur ſexe. Ce n'eſt pas toûjours un bon moyen pour conſerver la vertu des femmes, que de témoigner que l'on s'en défie. Les maris jaloux, les meres trop ſoupçonneuſes, portent ſou-

vent leurs femmes & leurs filles à des extrémitez tres-fâcheuses, par la rigueur qu'ils tiennent à leur égard. Si leur temperament les porte aux intrigues & à la galenterie, ils auront bien de la peine à le changer & à lui donner un autre pli. Ils n'ont qu'à se souvenir de la metamorphose de la Chatte changée en fille; car elle ne quitta point son inclination, en quittant sa peau.

Le hazard quelquefois nous éleve en un rang
Où nous n'aurions osé prétendre;
Mais quelque chose en nous marque toûjours le sang
Dont le Ciel nous a fait descendre.



FABLE CXI.



D'un Malade, & d'un Medecin.

UN Malade interrogé par ſon Medecin ſur l'état de ſa ſanté, & de quelle maniere il avoit paſſé la nuit ; lui répondit, qu'il avoit extrêmement ſüé. C'eſt un bon ſigne, lui repliqua le Medecin. Il fit le lendemain les mêmes queſtions que le jour precedent au Ma-

lade, qui lui dit que le froid l'avoit tellement ſaiſi, qu'il en avoit penſé mourir. Ce pronoſtic eſt encore fort bon, lui repartit le Medecin. Enfin le troiſiéme jour, le Medecin ayant demandé au Malade comment il ſe portoit, & le Malade lui ayant répondu qu'il devenoit hydropique; tant mieux, repliqua ce Charlatan, cette criſe eſt une marque de ſanté, & vous ſerez bien-tôt tiré d'affaire. Aprés que le Medecin ſe fut retiré, l'un des amis du Malade, lui demanda en quel état il ſe trouvoit. Helas, mon ami, lui repliqua-t-il, on dit que je me porte bien, & cependant je ſens bien que je vais mourir.

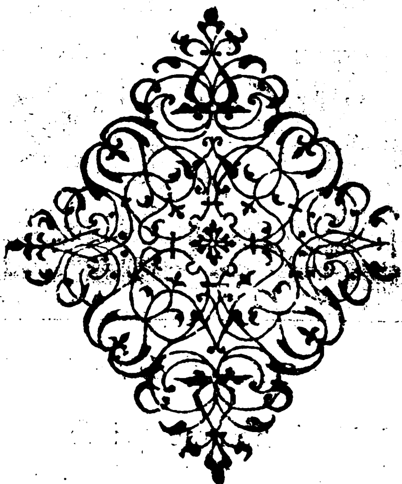


SENS MORAL.

NOs plus grands ennemis ſont ceux qui mentent pour nous flater, & qui nous cachent nos défauts par une complaiſance mal entenduë. Le portrait que

fait Esope en cette Fable, d'un Medecin Charlatan, peut être appliqué aux faux amis, qui parlent toûjours contre leur conscience, & qui aiment mieux que leurs amis fassent des fautes, que de leur donner des avis salutaires qui les chagrineroient peut-être pour un temps, mais qui les empêcheroient de tomber dans le precipice sur lequel ils marchent, sans le sçavoir. Ils ont la lâcheté de flater les passions de leurs amis, qui leur découvrent le fond de leur cœur ; mais bien loin de les retenir par de sages conseils, ils les abandonnent à leur mauvaise conduite, & ils les comblent encore de loüanges empoisonnées. Ils font à peu prés comme ce Medecin de la Fable, qui voyant en son malade des symptomes qui le menaçoient d'une mort prochaine, lui disoit que tout cela n'étoit rien, & qu'en peu de temps il joüiroit d'une parfaite santé. La flaterie est le vice ordinaire de ceux qui approchent les Grands; on n'ose leur parler avec sincerité, ni leur dire des veritez qui les chagrineroient. Leur delicatesse est extrême, & ils veulent toûjours être applaudis. Les Courtisans qui connoissent leur foiblesse, l'entretiennent par leur encens.

Ne prens aucune confiance
En ceux qui font passer tes défauts pour vertus;
Ce sont cœurs lâches, abatus,
Dont tu dois rejetter l'indigne complaisance.



FABLE CXII.



Des Cocqs, & de la Perdrix.

UN homme qui se plaisoit à nourrir une grande quantité de Poulets, acheta une Perdrix qu'il mit dans sa basse-cour, parmi ses autres volailles. Dés que les Coqs la virent, ils lui donnerent la chasse pour l'empêcher de manger, & ils la becqueterent avec tant de violen-

ce qu'elle fut obligée de s'enfuïr. La Perdrix fort affligée de se voir chassée de la sorte, parce qu'elle étoit étrangere, & nouvelle venuë, se consola un moment aprés, en voyant les Cocqs acharnez les uns contre les autres se déchirer des grifes & du bec. S'ils se font une guerre si cruelle, dit la Perdrix, quoiqu'ils ayent esté nourris ensemble; & s'ils se traitent avec tant d'inhumanité, je ne dois pas m'étonner qu'ils m'ayent rebutée, moi qui ne suis qu'une étrangere.

SENS MORAL.

LEs Sages se consolent dans leur malheur, lors qu'ils considerent que personne n'en est exempt; & quand ils comparent ce qu'ils souffrent eux-mêmes avec ce que les autres souffrent, ils se contentent de leur condition, & concluënt qu'ils ne sont pas plus à plaindre que les autres. Ils n'esperent pas que des brutaux ayent pour eux de grands égards;

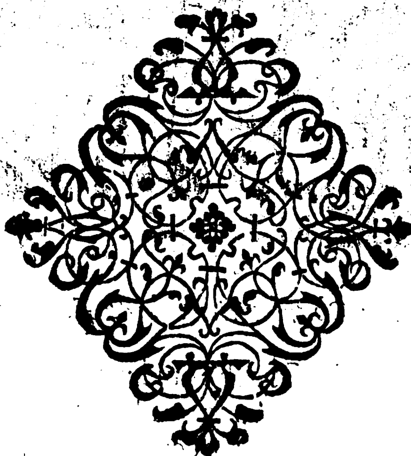
& quand ils voyent qu'ils traitent inhumainement leurs propres amis, ils n'en attendent pas de grandes honneſtetez. Les perſecutions que les Cocqs firent à la Perdrix pour l'empêcher de manger avec les autres Volatiles, & pour la chaſſer de la baſſe-cour, où le Maître du Logis l'avoit miſe, repreſentent les mauvais traitemens que les méchans font aux gens de bien, parce que la vertu & la bonne conduite de ceux-ci eſt un reproche continuel des vices, & des deſordres des autres. Cette difference met une eſpece d'antipathie entre les uns, & les autres. Mais les méchans ne ſe peuvent non plus ſouffrir, qu'ils ſouffrent les gens de bien. C'eſt ce que l'ingenieux Eſope a voulu repreſenter dans le combat des Cocqs, qui ſe déchiroient & qui ſe mettoient tout en ſang à coups de bec. Ce ſpectacle conſola en quelque maniere la Perdrix du mal qu'ils lui avoient fait. Puiſqu'ils ſe traitent avec tant d'inhumanité, dit-elle dans ſa douleur, je ne dois pas m'étonner qu'ils m'ayent ſi maltraitée. C'eſt ainſi que les gens de bien peuvent ſe conſoler, lorſque les méchans les perſecutent, en voyant les guerres reciproques qu'ils ſe font les uns aux autres.

De bien des maux dont l'homme est afflisgé,

La patience est l'unique remede.

Avec des turbulens tu te vois engagé,

Ne dis rien, souffre, & te possede.



FABLE CXIII.



Du Charbonnier, & du Foullon.

UN Charbonnier avoit loüé une trop grande maison, & ne la pouvant occuper toute entiere, il pria un Foullon de s'y venir loger avec lui, & d'y prendre un appartement. Le Foullon n'y voulut jamais consentir, & dit au Charbonnier pour excuse, que la

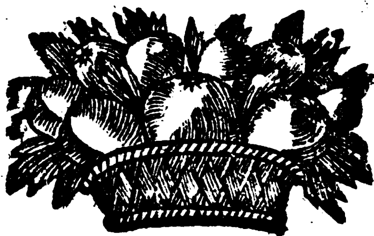
fumée de son charbon noirciroit tout ce qu'il auroit blanchi par sa Teinture.

SENS MORAL.

LEs choses trop dissemblables ne se peuvent aisément allier; & la maxime du vieux Proverbe est veritable, que les semblables doivent se chercher les uns les autres. Le secret pour trouver quelque agrément dans le commerce de la vie, est de s'unir à des gens, dont les mœurs, l'humeur, les manieres, s'accordent avec les nôtres; car il est impossible qu'une societé soit agreable & de durée, quand cette conformité ne se trouve pas. Le metier de Foullon & celui de Charbonnier ont trop peu de rapport pour pouvoir compatir ensemble. Le Charbonnier noircit tout; le Foullon lave, & décrasse. Cela doit apprendre aux personnes qui sont en estime dans le monde, de ne frequenter jamais ceux dont la reputation est attaquée, & qui n'ont pas une bonne conduite; car il n'y a qu'à perdre dans cette sorte de commerce. On doit fuïr les vicieux avec le même soin que l'on évite les pestiferez, pour se garantir du mau-

vais air qu'ils respirent : & comme le Foulon évitoit l'approche du Charbonnier, dans l'apprehension que la fumée du charbon ne noircît le blanc qu'il répandoit sur ses étoffes, & qu'il ne fût obligé de les reblanchir, & de les relaver.

Vois avec quel ami tu prens de l'habitude ;
Demain tu deviendras ce qu'il est aujourd'hui.
S'il est d'un naturel grossier, sauvage, rude ;
Tu seras grossier comme lui.



FABLE CXIV.



De la Chauve-Souris, du Buiſſon, & de l'Hirondelle.

LA Chauve-Souris, le Buiſſon, & l'Hirondelle, s'aſſocierent autrefois pour faire commerce enſemble. La Chauve-Souris emprunta de l'argent, pour mettre dans la Societé. Le Buiſſon y mit des habits. L'Hirondelle apporta de l'or

pour sa part. Aprés tous ces préparatifs, quand leurs conventions furent faites, ils monterent sur un Vaisseau ensemble ; mais il s'éleva tout à coup une si furieuse tempête, que leur Vaisseau fut brisé ; de sorte qu'ils eurent bien de la peine à sauver leur vie, aprés avoir perdu leur argent, & leurs marchandises. Depuis ce temps-là, l'Hirondelle voltige auprés des rivages, pour voir si la mer n'y rejettera pas son or. La Chauve-Souris ne se montre que de nuit dans l'apprehension d'être prise par ses Creanciers. Le Buisson s'accroche à tous les habits des passans, pour tâcher de reconnoître les siens.



SENS MORAL.

NOus avons toûjours dans l'imagination les choses que nous aimons, & que nous avons pratiquées. L'habitude nous fait sans cesse retourner vers les ob-

jets de nos inclinations. Il semble qu'il y ait quelque sujet de s'étonner qu'Esope ait allié un Buisson avec des Oiseaux, pour faire commerce ensemble. Sous le symbole de la Chauve-Souris, dont les ongles sont crochus, & les aîles monstrueuses, il a voulu representer le naturel des avares. L'Hirondelle a aussi un grand soin d'épargner, & d'amasser. Pour le Buisson qui demeure attaché à la terre par ses racines, il n'est nullement capable d'un grand mouvement. Cette difference de temperament entre ces trois choses qu'Esope a ralliées ensemble, donne à entendre que les entreprises ne réüssissent guere quand il n'y a point de sympathie entre ceux qui s'en mêlent. Aussi la societé de la Chauve-Souris, de l'Hirondelle, & du Buisson fut tres-malheureuse, puisqu'ils perdirent tout ce qu'ils avoient mis en commun pour leur commerce, & qu'ils penserent même perdre la vie aprés le débris de leur Vaisseau.

Tu dis qu'à ton malheur rien ne peut s'égaler.
Tu perds beaucoup, je le confesse,
Mais à quoy bon t'en tourmenter sans cesse?
La perte est sans remede, il faut t'en consoler.

FABLE CXV.



De deux Hommes, & d'un Asne.

DEux Voyageurs passant dans des lieux deserts, trouverent par hazard un Asne dans leur chemin. Ils commencerent à disputer entr'eux à qui l'auroit, s'imaginant que la fortune leur avoit fait ce present. La querelle s'échauffa de telle sorte qu'ils en vinrent aux mains;

mains; aucun des deux ne voulant ceder à ſon compagnon; mais tandis qu'ils diſputoient, & qu'ils ſe debatoient de la ſorte, l'Aſne ſe ſauva, & ils furent tous deux fruſtrez de leurs eſperances.

SENS MORAL.

C'Eſt une grande imprudence de ſe quereller, & de ſe rendre de mauvais offices, pour la joüiſſance d'un bien dont la poſſeſſion eſt incertaine. Cette Fable repreſente naïvement le naturel des Plaideurs, qui ſe conſument en Procés pour des prétentions chimeriques, & qui aprés avoir plaidé long-temps, trouvent à la fin de la plaidoirie, qu'ils ont perdu leur argent, leur reputation, leurs amis, & leur probité. Ces deux Voyageurs dont parle Eſope, auroient continué enſemble tranquillement leur voyage, s'ils n'euſſent eu rien à démêler; mais la rencontre fortuite de l'Aſne les broüilla, & rompit la bonne intelligence qui avoit eſté entr'eux juſqu'alors. Les voilà prêts à ſe batre & à s'égorger pour poſſeder une bête, qui ſe moqué d'eux,

& qui leur échape tandis qu'ils querellent ensemble.

Tu tâches d'emporter ce qui ne t'est point dû ;
Il n'est rien, pour l'avoir, qu'un Concurrent n'employe ;
C'est entre vous beaucoup de temps perdu.
Pendant ce temps, adieu la proye.



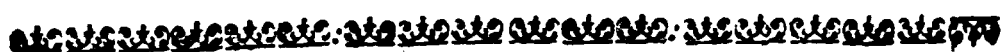
FABLE CXVI.



Du Lievre, & de la Tortuë.

LE Lievre conſiderant la Tortuë qui marchoit d'un pas tardif, & qui ne ſe traînoit qu'avec peine, ſe mit à ſe moquer d'elle, & de ſa lenteur. La Tortuë n'entendit point raillerie, & lui dit d'un ton aigre, qu'elle le défioit, & qu'elle le vaincroit à la courſe, quoiqu'il ſe van-

tât fierement de ſa legereté. Le Lievre accepta le défi. Ils convinrent enſemble du lieu où ils devoient courre, & du terme de leur courſe. Le Renard fut choiſi par les deux parties pour juger ce differend. La Tortuë ſe mit en chemin, & le Lievre à dormir, croyant avoir toûjours du temps de reſte, pour atteindre la Tortuë, & pour arriver au but avant elle. Mais enfin elle ſe rendit au but avant que le Lievre fût éveillé. Sa nonchalance l'expoſa aux railleries des autres Animaux. Le Renard en Juge équitable, donna le prix de la courſe à la Tortuë.



SENS MORAL.

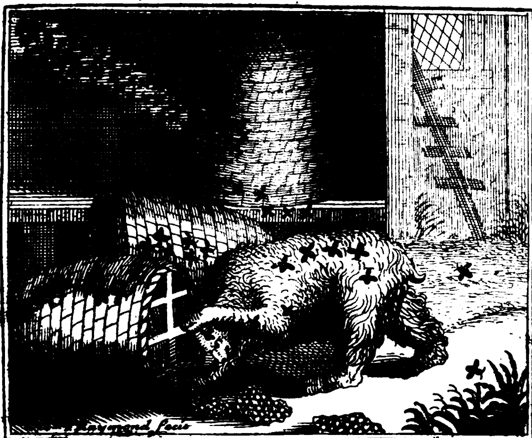
LA préſomption & la nonchalance gâtent ſouvent de fort bonnes affaires. On ne doit jamais rien negliger, même avec les ennemis qui paroiſſent les moins redoutables. Le Lievre ſe confiant

en ſa vîteſſe crut qu'il pouvoit dormir tout à ſon aiſe, & laiſſer prendre les devants à la Tortuë, qui ſe défiant d'elle-même ſe mit toûjours en chemin, & trompa le Lievre par ſa vigilance. Il n'eſt pas temps de dormir quand on a des affaires de conſequence à terminer. Il ne faut pas même trop compter ſur ſes talens perſonnels ni ſur le peu de merite de l'ennemi qu'on a en tête ; car enfin l'adreſſe, la vigilance, les ſoins qu'on ſe donne, peuvent ſuppléer au défaut des talens, comme on le voit par cette victoire que la Tortuë remporta ſur le Lievre. Il ne ſert de rien d'avoir de belles qualitez, ſi on ne les met en œuvre, & ſi l'on n'en fait un bon uſage au beſoin. La vîteſſe du Lievre lui fut inutile, parce qu'il s'amuſa à dormir pendant que ſa rivale, malgré ſa lenteur, & ſa peſanteur naturelle, doubloit le pas, pour arriver au but. La même choſe arrive à peu prés dans les combats particuliers. Un ennemi qui ſe croit invincible, & qui neglige de prendre des précautions, eſt vaincu par un autre moins redoutable que lui ; mais qui ſçait ſe ſervir habilement de tous ſes avantages.

Pour faire réüssir une grande entreprise,
Il ne faut rien precipiter.
Dans ces occasions la lenteur est de mise,
Et l'on perd le succés que l'on veut trop haster.



FABLE CXVII.



De l'Ours, & des Mouches à Miel.

UN Ours pressé de la faim sortit du bois, pour chercher de quoi manger. Ayant trouvé en son chemin des ruches à miel; il se mit à les lêcher. Une Abeille sortit de la ruche, & fit une piqeure tres-douloureuse à l'oreille de l'Ours, qui de rage renversa toutes les Ru-

ches à Miel. Alors les Abeilles irritées de cet outrage, ſortent en foule de leurs Ruches, s'acharnent ſur l'Ours, & le piquent juſqu'au ſang, pour ſe vanger de leur ennemi, & du dégât qu'il avoit fait à leurs Ruches; de ſorte que l'Ours honteux & enragé, fut contraint de ſonger à la retraite; condamnant en lui-même ſa brutalité & ſon emportement, qui lui avoit attiré tant d'ennemis.

SENS MORAL.

CEux qui paroiſſent les plus foibles empruntent des forces de leur deſeſpoir, quand on les opprime. On peut apprendre par cette Fable, que les Grands doivent apprehender la colere des petits, & que pluſieurs foibles ennemis peuvent reſiſter à un plus fort, comme on le voit par l'exemple de l'Ours, & des Abeilles. On doit toûjours apprehender la colere de celui qu'on a outragé, quoiqu'il ſemble être dans l'impuiſſance de ſe vanger; car il peut emprun-

ter du ſecours, & recourir aux ruſes, & aux ſtratagêmes. Il n'y a nulle comparaiſon entre la force d'une Abeille & celle d'un Ours ; cependant pluſieurs Abeilles unies enſemble obligerent l'Ours à deſerter & à prendre la fuite, pour ſe garantir de leurs éguillons. Elles ſe mirent toutes en fureur voyant leurs ruches renverſées, & leurs travaux ruïnez, & ne ſongerent plus qu'à ſe vanger d'un ennemi, qui les traitoit avec tant de brutalité quoiquelles ne lui euſſent donné aucun ſujet de ſe plaindre d'elles. Cela doit apprendre aux Grands à ménager les petits, & à craindre leur deſeſpoir, qui ſe tourne quelquefois en rage, & en fureur, & qui cauſe de grands deſordres.

Si quelqu'un oſe t'outrager,
N'en croy point contre lui ton humeur violente.
Au lieu d'un ennemi l'on s'en attire trente,
Quand, ſans prévoir la ſuite, on cherche à ſe vanger.

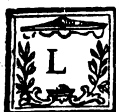
LES FABLES
DE
PHILELPHE,
POETE LATIN.



LES FABLES DE PHILELPHE, POETE LATIN.

FABLE PREMIERE:

Du Faucon, & de la Colombe.



E Faucon ayant apperçû une Colombe, alla fondre de roideur ſur elle, pour la devorer. Il la tenoit déja entre ſes ſerres; lorſqu'il apperçût par hazard un Pigeon, qui lui parut plus gros, & mieux nourri. Il lâcha la Colombe, pour courir aprés le Pigeon. La Colombe ſe voyant en liberté, s'enfuit à tire d'aîles. Le Pigeon voloit avec tant de legereté,

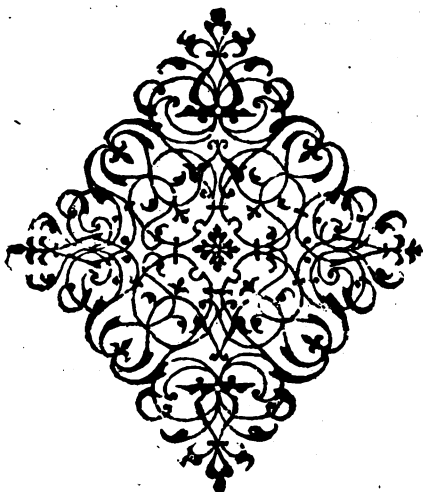
& tant de vîteſſe., que le Faucon ne put jamais l'attraper. Il voulut donc courir aprés la Colombe, qui étoit déja bien loin, de ſorte qu'il ne prit ni l'un ni l'autre.



SENS MORAL.

LA multiplicité des projets fait ſouvent manquer les entrepriſes. Le Faucon de cette Fable, eſt le ſymbole de ces hommes avides, & inſatiables, qui perdent ſouvent ce qu'ils ont, par un deſir immoderé d'avoir ce qu'ils n'ont pas. Ces gens-là ſe croyent pauvres & indigens au milieu de l'abondance; & ils ne ſont jamais contens, quoiqu'ils regorgent de biens. Leur avarice inſatiable eſt ſouvent punie, par les fauſſes démarches qu'ils font pour amaſſer de nouvelles richeſſes; on leur fait rendre gorge, & on les prive des biens qu'ils n'ont pas legitimement acquis. Le Faucon tenoit entre ſes ſerres une Colombe, qui ne pouvoit plus échaper. Il ne tenoit qu'à lui de la manger à ſon aiſe; cependant il la laiſſa aller pour courir aprés une autre proye; mais ſon eſperance fut trompée, pour n'avoir pas voulu ſe contenter de ce qu'il avoit.

Ta fortune est assez heureuse.
Pourquoy d'autres projets veux-tu venir à bout ?
L'avide convoitise est souvent dangereuse.
Et qui veut trop avoir, perd tout.





FABLE II.

De la Couleuvre, & du Herisson.

PEndant un temps incommode & fâcheux, le Herisson ne sçavoit où se retirer. La Couleuvre en eut compassion, & le fit entrer dans son trou; à condition qu'il en sortiroit si-tôt que l'orage seroit passé. Le Herisson le lui promit; mais se trouvant bien à son aise dans le trou de la Couleuvre, il s'y étendit tout de son long, & se mit au large, sans se soucier d'incommoder son Hôtesse. La Couleuvre murmuroit en elle-même, & se sçavoit mauvais gré d'avoir logé chez elle un animal si incivil, & si incommode; car le Herisson tenant ses pointes droites, la piquoit de tous côtez; de sorte qu'elle se vit contrainte de lui ceder sa Loge, & de chercher une autre demeure.

SENS

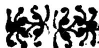


SENS MORAL.

LEs ingrats n'ont point de honte de faire du mal à ceux mêmes qui leur ont rendu de bons offices. La Couleuvre receut avec bonté dans sa petite Loge le Herisson; mais le Herisson, bien loin d'en avoir de la reconnoissance, tourna ses pointes contr'elle, & l'obligea à se retirer. On voit assez souvent des exemples d'une pareille ingratitude, & des gens qui ont l'esprit assez malfait, pour se servir des faveurs qu'ils ont receuës contre leurs propres bienfaicteurs. Ce vice est bas & fort ordinaire parmi les Valets, qui épient curieusement tout ce que font leurs Maîtres, pour le redire à qui voudra les entendre. Ces malheureux qu'on loge, & que l'on nourrit, font tout le mal qu'ils peuvent à ceux qui les ont retirez de la misere, & qui leur fournissent dequoi vivre, & toutes les choses necessaires. S'ils pouvoient, ils chasseroient leurs Maîtres de leurs maisons, comme le Herisson chassa la Couleuvre. Il y a encore un défaut que la conduite du Herisson nous apprend à éviter; c'est qu'il faut avoir de la reconnoissance pour ceux qui nous reçoivent dans leurs maisons, & qui

nous rendent les devoirs de l'hoſpitalité. Si la chere qu'ils nous font eſt frugale, il faut bien ſe donner de garde d'en paroître mécontent, & de vanter les bons repas que nous avons faits en d'autres lieux; car ce ſeroit une maniere détournée de mépriſer la reception que l'on nous feroit. L'ingratitude, de quelque eſpece qu'elle ſoit, eſt tres haïſſable; mais il n'y a point de ſupplices capables d'expier le crime de ceux qui outragent leurs bienfaicteurs, & qui abuſent de leurs bienfaits contr'eux-mêmes, comme fit le Heriſſon à l'égard de la Couleuvre.

Vn malheureux implore ton ſecours;
Il eſt beau de te voir adoucir ſa diſgrace,
Mais ſouvent d'un bienfait le ſouvenir s'efface,
Crains de te repentir d'avoir ſauvé ſes jours.





FABLE III.

Du Serpent, du Renard, & du Herisson.

LE Serpent ayant résolu de se vanger du Renard, se mit à le caresser, & lui tint ce langage. Je ne sçai, lui dit-il, si tu connois par experience, combien la chair du Herisson est delicate, & de bon goût. Il n'y a point de mets plus exquis, ni qui te convienne mieux ; si tu en avois tâté, tu ne voudrois plus manger d'autre chose. Je te conseille d'en faire l'experience, voici un Herisson qui se presente fort à propos, tu pourras aisément le surprendre, car il ne se tient point sur ses gardes. Ataque-le promptement, sans redouter ses pointes. A peine le Serpent eut-il achevé sa harangue, que le Renard se jetta sur le Herisson à corps perdu, pour le manger ; mais le

Heriſſon eut recours à ſa ruſe ordinaire; il ſe ramaſſa en rond comme une boule toute heriſſée de pointes. Le Renard ne s'en effraya point d'abord, & réſolu de pourſuivre ſa proye, ne voulut point lâcher priſe, eſperant toûjours de venir à bout du Heriſſon; mais plus il le ſerroit, plus il ſentoit la pointe de ſes éguillons. Enfin vaincu par la douleur, il abandonna ſon entrepriſe, en s'écriant: O Dieux, que vous avez produit une dangereuſe eſpece d'Animaux! mais je ſuis bien dupé, d'avoir crû ſi legerement le conſeil d'un traître.

SENS MORAL.

IL faut examiner meurement la nature des conſeils qu'on nous donne, avant que de s'y rendre, & de quelle part ils nous viennent. On peut connoître par la ſupercherie que le Serpent fit au Renard, à quels artifices ont recours ceux qui veu-

lent se vanger. Quoy qu'en disent les vindicatifs, cette passion n'est pas une marque de courage. Il y a plus de grandeur d'ame à pardonner qu'à se vanger. Ceux qui portent la vertu jusqu'à faire du bien à ceux qui leur ont fait du mal, meritent des loüanges immortelles. Agesilas procuroit sous-main des Charges à ceux qui le haïssoient, quand il connoissoit, qu'ils avoient d'ailleurs du merite. Philippe, pere d'Alexandre, faisoit du bien à ceux qui le déchiroient par leurs médisances. La vangeance que le Serpent voulut prendre du Renard étoit tres-lâche, & tres-blâmable ; parce qu'il y interessoit le Herisson, dont il n'avoit aucun sujet de se plaindre. Le Renard, tout fin qu'il est, fut un peu trop credule en cette affaire, & donna trop legerement dans le panneau que le Serpent lui tendoit. C'est un avis pour nous tenir en garde contre les surprises de nos ennemis, qui nous donnent quelquefois des conseils desavantageux, sous pretexte d'entrer dans nos interests. Un Philosophe disoit, qu'il ne faut point ajoûter de foy aux paroles de ses ennemis, même dans les choses croyables; & qu'on doit au contraire croire ses amis, même dans les choses qui paroissent incroyables. Le Serpent, pour mieux tromper le Renard, & pour le faire tomber dans le piege, qu'il lui tendoit,

employa la ruse, & la flaterie. Le Renard se laissa séduire, quoiqu'il soit si rusé lui-même, & si expert en l'art de tromper; mais cet exemple nous prouve que les plus fins se laissent aisément surprendre par les flateries & par les encens.

Toûjours dans leurs conseils les méchans sont à craindre,
Et sous de beaux dehors quelque piegè est tendu.
Des maux qu'ils t'ont causez, tu ne dois pas te plaindre,
A ta credulité ce châtiment est dû.





FABLE IV.

Du Renard, & de l'Ecrevisse.

L'Ecrevisse fâchée de se voir l'objet des railleries du Renard, qui lui reprochoit qu'elle marchoit à reculons; lui dit un jour, tout en colere : Ne m'insulte pas comme tu fais ; je te défie à la course ; & quoique tu te vantes de ta vîtesse, je te surpasserai en legereté. Le Renard regardant l'Ecrevisse avec un ris moqueur, accepta le défi. Alors l'Ecrevisse s'accrocha subtilement à sa queuë, sans qu'il s'en apperçût, & s'y tint ferme, pendant que le Renard couroit. Lors qu'il fut arrivé auprés du but, il se détourna pour voir ou étoit l'Ecrevisse; mais elle se détacha finement de la queuë du Renard, & elle se trouva par ce moyen plus avancée que lui, & plus prés du but. Alors

ſe moquant de ſon adverſaire, elle eut l'audace de lui dire, qu'elle avoit mieux couru que lui. On te croiroit, lui repartit le Renard, ſi tu pouvois marcher autrement qu'à reculons.

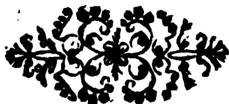
SENS MORAL.

LEs railleurs doivent ſouvent s'attendre à être raillez à leur tour. L'Ecreviſſe ennuïée de ſe voir l'objet des mauvaiſes plaiſanteries du Renard, réſolut de s'en vanger, & de le battre de ſes propres armes. Il ſe moquoit toûjours de ſa lenteur, & de ſa maniere ridicule de marcher à reculons. Ce Renard étoit de l'humeur de la plûpart des hommes, qui s'attachent à examiner les défauts d'autrui, pour les leur reprocher incivilement. On peut ſouffrir une raillerie innocente, qui ſe dit en paſſant, & ſans aucun deſſein d'offenſer; mais on ne ſouffre guere celles qui ſont les effets d'une malice envenimée, ou qui regardent des défauts perſonnels; c'eſt à quoi il ne faut jamais toucher. Un homme qui ne fait que rire quand on lui reproche d'aimer le vin,

& les

& les femmes, & d'autres vices de cette nature, est au desespoir, quand on lui reproche d'être borgne, ou boiteux, & d'avoir la taille contrefaite ; quoiqu'il ne puisse point remedier à ces imperfections naturelles, & qu'il n'y ait point de sa faute en cela. C'est ce que le Poëte a voulu figurer dans cette Fable de l'Ecrevisse, qui se trouva tres-offensée de ce que le Renard lui eût reproché, qu'elle marchoit de travers, & à reculons ; & elle n'eut point de repos jusqu'à ce qu'elle se fût vangée de cet outrage.

Où l'habileté manque, on fait agir l'adresse.
Par là de grands projets ont esté couronnez.
Quel plaisir pour celuy que la ruse interesse,
Quand les plus fins par lui sont afinez!





FABLE V.

Du Loup, & du Laboureur.

UN Berger pourſuivoit à toute outrance un Loup, qui s'étant refugié auprés d'un Laboureur, le pria tres-inſtamment de lui donner un aſyle, & de le mettre en lieu de ſeureté, lui promettant, foy de Loup, de ne manger jamais ni ſes Brebis, ni ſes Moutons. Le Laboureur ne ſçachant où le mettre; cache-toy promptement, lui dit-il, ſous ce monceau de paille; perſonne n'aura la penſée de t'y venir chercher; & je te donne ma parole de ne point découvrir le lieu de ta retraite. Le Loup ſe cacha donc le mieux qu'il put ſous cette paille. Le Berger arriva incontinent armé d'un gros bâton, & demanda au Laboureur s'il n'avoit

point vû le Loup. Non, lui dit-il ; mais en même temps, il lui fit ſigne de l'œil, pour lui découvrir le lieu où il étoit caché. Le Loup remarqua ce ſigne ; le Berger n'en profita pas, & ne put découvrir le lieu, où étoit le Loup. Il fit encore dans la Forêt pluſieurs courſes inutiles, & retourna enfin chez lui tout triſte ſans avoir pû trouver le Loup, qui ſortit promptement du lieu où il s'étoit mis ; & dit, s'adreſſant au Laboureur. Je vous remercie de l'aſyle que vous m'avez donné, & je tâcherai quelque jour de vous donner des marques de ma reconnoiſſance, quand l'occaſion s'en preſentera.



SENS MORAL.

L'Envie de nuire eſt reputée pour l'effet ; & l'on ſçait autant de mauvais gree aux gens pour le mal qu'ils veulent nous faire, quand il n'y a que la volon-

té qui leur manque, que pour celui qu'ils nous font. Le Loup eut sans doute raison de se fâcher contre le Laboureur, qui fit tout ce qu'il falloit pour trahir le Loup, & pour le faire prendre dans l'endroit où il s'étoit retiré. Ainsi ce Laboureur perdit le fruit de son bienfait, & s'attira par sa supercherie, l'indignation du Loup, qui s'en vangea dans la suite sur ses Brebis, & sur ses Moutons. Rien n'est plus à craindre qu'une haine cachée sous de belles apparences d'amitié; car l'on ne s'en défie pas, & l'on ne peut guere se précautionner contre ceux qui nous font des offres de services, pour nous trahir, & pour nous livrer à nos ennemis. Le Villageois dont il est parlé en cette Fable, offre une retraite au Loup, qui lui demandoit un asyle; mais en même temps il découvre à ceux qui le poursuivoient, l'endroit où il s'étoit caché; de sorte qu'il ne lui offrit sa maison que pour le livrer à ses ennemis. Mille gens joüent encore dans le monde le personnage de ce perfide. Ils vous font de beaux semblans d'amitié; mais ils cachent une malice noire sous ces beaux dehors, & ils ne vous font ces feintes caresses que pour vous perdre. Cependant il arrive souvent que leur dissimulation est punie comme ils le meritent; car quand on a découvert leur perfidie, non seule-

ment on ne leur tient aucun compte des bons offices qu'ils nous ont rendus ; mais on met encore tout en œuvre pour les punir des trahisons qu'ils avoient envie de nous faire.

Crains le reproche amer de n'être pas fidelle,
Quand à quelqu'un donnant ta foy,
Tu suis en la faussant ta pente naturelle,
Tu fais naître en son cœur une haine mortelle,
Qui peut un jour éclater contre toy.





FABLE VI.

De deux Voyageurs.

DEux jeunes hommes convinrent de voyager ensemble, & avant que de commencer le voyage, ils se promirent mutuellement de ne point s'abandonner dans tous les perils où ils pourroient se trouver. Quelques jours aprés ils rencontrerent sur leur route, un Sanglier qui vint à eux d'un air furieux. Les deux Voyageurs se défendirent d'abord avec beaucoup de courage, & se servirent de leurs armes avec toute l'adresse dont ils purent s'aviser. Ils arriverent sur le bord d'un ruisseau que les eaux de la pluïe avoient extrêmement enflé. Ils se querellerent à ce passage ; & cette dispute à contre-temps, fut cause que l'un deux

se noya miserablement, & que l'autre fut devoré par le Sanglier.

SENS MORAL.

LEs societez sont plus ruïneuses qu'utiles, quand la bonne intelligence vient à cesser. Les amitiez ne se lient qu'avec peine, & se rompent fort facilement. Des interêts differens, quelque legere dispute qui survient pour des bagatelles, quelques formalitez mal observées de part & d'autre; tout cela suffit pour refroidir des amis qui ont esté long-temps en fort bonne intelligence. La diversité des humeurs, & du temperament est encore un grand obstacle à la durée de l'amitié; de sorte qu'il est d'une extrême consequence, avant que de s'embarquer dans aucune liaison, de bien connoître le genie, & les mœurs de ceux à qui l'on veut se donner. Les deux Voiageurs de cette Fable se promettent reciproquement en commençant leur voyage, une amitié reciproque, & de se secourir dans tous les dangers où ils se trouveroient; mais une dispute qui s'échauffa sur le point de passer un ruisseau, à qui passeroit le premier pour éviter la dent du

Sanglier qui les poursuivoit ; fut cause qu'ils perirent tous deux miserablement ; aulieu que s'ils eussent continué à se défendre, comme ils avoient fait d'abord, ils auroient pû se garantir de leur ennemi commun.

Quand deux amis se desunissent,
Dans leurs dissentions tout est à redouter.
Emportez sur un rien, & vifs à contester,
Quelquefois tous les deux perissent.





FABLE VII.

De la Poule, & de ses Poussins.

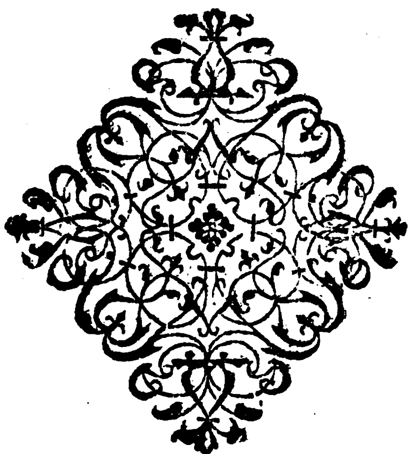
UNe Poule ayant rencontré un monceau de blé, se mit à crier de toute sa force, pour appeller ses Petits & pour leur faire part de cette découverte. Ils y accoururent tout aussi-tôt, & commencerent à écarter le grain avec leurs pieds. La Poule voyant leur sottise, leur demanda pourquoi ils profitoient si mal d'une si belle occasion, & pourquoi ils dispersoient de la sorte tout le grain qu'ils avoient devant eux. Ma Mere, lui répondit l'un des Poussins, nous suivons vôtre exemple, & nous pratiquons en cela les leçons que vous nous avez montrées plusieurs fois.



SENS MORAL.

LEs exemples sont plus persuasifs que les discours ; & pour persuader effectivement, il faut pratiquer ce que l'on enseigne. Ce qui est en cela de fâcheux, c'est que l'on a toûjours plus de panchant à suivre les mauvais exemples que les bons, à cause de la corruption de la nature. Ce n'est pas une excuse legitime pour se justifier, de dire que l'on fait ce que l'on a vû faire aux autres. S'il est loüable de les imiter quand ils font bien, & qu'ils pratiquent la vertu ; il n'est nullement permis de les imiter quand ils font mal. La réponse que fit à la Poule l'un de ses Poussins, qu'ils éparpilloient le grain à son exemple, doit apprendre aux peres & aux meres à ne jamais rien faire devant leurs enfans, que ce qu'ils veulent qu'ils imitent. Ils doivent se cacher avec de grandes précautions, quand ils veulent faire quelque chose qui seroit capable de blesser leur imagination encore tendre. Ces exemples font de grandes impressions sur leurs esprits, & sont cause souvent qu'ils se jettent dans de grands desordres.

Quand tu blames quelqu'un, ton soin doit être
extrême,
A voir si tes defauts ne parlent point pour lui
On a tort de vouloir condamner en autrui
Ce qu'on se pardonne à soi-mesme.





FABLE VIII.

Du Palmier, & de la Citroüille.

LE Palmier étoit demeuré ſterile durant pluſieurs années ; mais il ſe flatoit de l'eſperance de porter à l'avenir des fruits plus beaux que par le paſſé. Un Villageois ſema par hazard au pied de ce Palmier pluſieurs grains de Citroüille, qui produiſirent de groſſes tiges, & des feüilles fort larges, qui s'élevant le long du Palmier, porterent leur fruit juſqu'au plus haut de ſes branches. Eh quoi ! dit le Palmier tout en colere à la Citroüille, toy qui n'es que ventre, & que graine, as-tu bien l'audace de t'élever juſqu'à moi, & d'empieter ſur mes terres ? Contente-toy de te renfermer dans tes bornes, & n'uſurpe pas avec tant d'in-

ſolence un fonds qui m'appartient. Ces paroles du Palmier irriterent plus que jamais l'orgueil de la Citroüille. Je me moque de toi, lui repliqua-t-elle fierement ; je porte ma tige & mes feüilles où il me plaît , & j'occupe plus de terrain que mes voiſins ne le voudroient ; mais tu ne connois pas encore tout mon pouvoir ; mes enfans dont le nombre croît chaque jour, te l'apprendront à ta honte. Voilà ſans doute des menaces bien inſolentes, repartit le Palmier ; mais au moins apprens moi depuis quel temps tu t'es élevée ſi haut, & ſi tu ne rampes plus à terre. C'eſt ſeulement depuis trois mois, répondit la Citroüille, que je ſuis parvenuë à ce point d'élevation où tu me vois. Tu n'as pas perdu ton temps, repliqua le Palmier ; mais auſſi ne te reſte-t-il plus de chemin à faire.

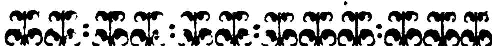
SENS MORAL.

LA présomption & la vanité empêche que l'on ne se connoisse, & grossit souvent mal à propos l'idée que l'on a de son merite. La Citroüille, que sa masse & son poids obligent à ramper toûjours à terre, a l'insolence de se comparer au Palmier, parce qu'elle s'étoit élevée fort haut à l'appui de ses branches. C'est le symbole de ces hommes grossiers & terrestres, lesquels ayant plus de présomption que de merite, veulent s'égaler aux plus grands personnages, & aux plus beaux genies. Ils se flattent mal à propos, que l'éclat dont ils sont revêtus éblouït tout le monde, & suffit pour cacher leurs mauvaises qualitez. Mais les mêmes choses par où ils pretendent se faire valoir, c'est justement ce qui les expose à l'envie, & au mépris de tout le monde. Ils ressemblent en quelque maniere à la Citroüille dont les larges feüilles, qui ont d'abord une si belle apparence, se resserrent tout à coup, se fletrissent, & se détachent de leur tige; d'où l'on peut apprendre qu'une élevation precipitée n'est jamais durable. Aussi voit-on que ces personnes qui font une

grande fortune en peu de temps, tombent de même, & passent comme un éclair, ou un torrent, dont l'éclat & le bruit ne durent que quelques momens.

Cesse de t'applaudir, de voir en un moment
Ta fortune si haut montée.
Une grandeur soudaine, & trop precipitée
Est bien sujette au changement.





FABLE IX.

Le Lion, & le Pourceau.

UN Lion paſſant un jour dans une Forêt, voulut ſe détourner d'un chemin rempli de bouë. Il apperçût un Pourceau dans le milieu de la fange, qui s'y veautroit. Infame animal, lui dit-il, n'as-tu point de honte de venir chercher un aſyle dans un lieu ſi vilain, & ſi puant, & qui fait ſoulever le cœur de tout le monde? Ne ferois-tu pas mieux de te tenir toûjours net & propre, au lieu de ſalir comme tu fais, tes ſoyes dans la fange? Le Pourceau reçut de fort mauvaiſe grace cette remontrance. De quoi te mêles-tu, repliqua-t-il au Lion? je ne cenſure point ce que tu fais; laiſſe-moi vivre à ma fantaiſie, & ne

ne te mêle point de mes affaires. Je fais ce qu'il me plaît, fais de même ce que tu voudras, & vis à ta mode.



SENS MORAL.

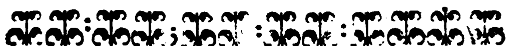
LEs actions infames choquent les perſonnes raiſonnables, & attirent leurs remontrances, qui ſont pour l'ordinaire aſſez mal receuës, comme on le voit par l'exemple du Pourceau, qui trouva fort mauvais que le Lion lui reprochât d'aimer l'ordure, & de ſe veautrer dans la fange. Quoique la remontrance du Lion fût bien fondée, & tres-raiſonnable, cependant le Pourceau, bien loin d'en profiter, s'en offença. Voilà ce que font la plûpart de ceux qui s'abandonnent aux vices; ils ne peuvent ſouffrir les remontrances de ceux qui veulent les remettre dans le bon chemin, & les ramener à leur devoir;. Au lieu de leur en ſçavoir bon gré, ils les regardent avec horreur, comme s'ils étoient leurs plus cruels ennemis. Voila ce qui fait que les hommes ſe corrigent rarement de leurs défauts, dont ils ne s'apperçoivent pas toûjours eux-mêmes; ils fuïent ceux



qui leur montrent le flambeau pour les éclairer. C'est en quoi l'on raisonne mal; car il faudroit avoir autant de docilité pour les corrections, que l'on a d'avidité pour les loüanges. On veut être applaudi quand on a fait une bonne action, pourquoi ne vouloir pas être redressé quand on a fait une fausse démarche? Ceux qui n'aiment pas les corrections, ont bien de la peine à en revenir, quand ils ont fait quelque faute; mais il faut aussi que les personnes qui s'ingerent à faire des reprimandes aux autres, prennent bien leur temps, autrement elles ne font qu'effaroucher & rebuter, au lieu de faire un bon effet. Le Lion avoit droit de reprendre le Pourceau d'aimer ainsi l'ordure, & de se veautrer dans la fange; cependant il ne profita point de ses bons avis. C'est ainsi que ceux qu'une habitude inveterée retient depuis long-temps dans le mal, rebutent les conseils de ceux qui tâchent de les ramener à la raison. L'accoutumance ajoûte un nouveau poids au panchant naturel qui les porte au vice, & les empêche de sortir du bourbier où ils se sont enfoncez.

Chacun selon son goût se forme des plaisirs.
Quel droit a-t-on d'y trouver à redire ?
Comme nostre penchant regle seul nos desirs,
Lorsqu'ils sont satisfaits, cela nous doit suffire.





FABLE X.

Du Passereau, & de l'Hirondelle.

UN Passereau ayant apperçû sur le toit d'une maison une Hirondelle qui chantoit sans cesse, lui tint ce langage. En verité je porte envie à ton bonheur, tu passes toute ta vie dans la joye, sans apprehender le chagrin ni aucune infortune; & moi je me vois sans cesse exposé à de continuelles allarmes. Le mouvement de la moindre feüille me glace, & me fait trembler. Cependant ton assurance est telle, que tu demeures tranquile parmi le bruit des hommes, & que tu ne t'enfuïs point à leur approche. Je ne comprens pas pourquoi ils te ménagent de la sorte, puisque le bruit que tu fais doit

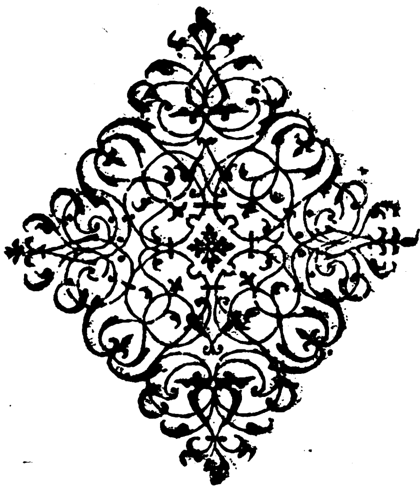
les incommoder beaucoup. Ma ſurpriſe eſt donc bien fondée, de voir qu'ils te laiſſent en paix, & qu'ils ne te chaſſent pas comme une fâcheuſe, & une importune; & de ce qu'ils ne tendent pas des pieges pour te faire mourir. L'Hirondelle fit cette réponſe au Paſſereau, élevant ſa voix plus haut qu'à l'ordinaire. C'eſt à tort, lui dit-elle, que tû m'inſultes de la ſorte; car quelque merite que tu croyes avoir, par quel endroit oſes-tu te comparer à moi? Ton chant eſt tout uni, & toûjours ſur le même ton, il n'y a rien de doux, ni de melodieux dans ton ramage; tu fais un tort conſiderable aux moiſſons; car le grain n'eſt pas plûtôt ſemé, que tu le manges, & tu dêtruis par ce moyen l'eſperance des Laboureurs. Ils n'ont point à me reprocher un ſemblable dégât; ainſi ils me ſouffrent de bon cœur dans leurs maiſons, parce que je les réjoüis par mon chant. Outre tous ces avantages, j'ai en-

core le talent de purger l'air d'insectes, & des autres animaux qui l'empoisonnent. Tâche donc de faire comme moi ; alors les hommes te témoigneront la même complaisance qu'ils me témoignent.

SENS MORAL.

On s'affectionne à ceux qui ne songent qu'à faire du bien ; mais l'on persecute sans cesse ceux qu'un méchant naturel porte toûjours à faire du mal. C'est ce que Philelphe a voulu donner à entendre dans la Fable de l'Hirondelle, & du Passereau. L'une réjoüit par son chant ceux chez qui elle habite ; mais le Passereau, avide & avare, pille les moissons des Laboureurs. Aussi ils le chassent, & lui tendent des pieges pour le surprendre. Voilà pourquoi il avoüe ingenûment à l'Hirondelle, qu'il passe sa vie dans des apprehensions continuelles d'être pris ou assommé. Mais l'innocente Hirondelle passe sa vie tranquillement parmi les hommes. Ils la souffrent dans leurs maisons, parce qu'elle ne leur fait point de mal, & qu'au contraire elle tâche de les réjoüir par son chant.

*Toûjours au moindre bruit l'ame de trouble attein-
te,*
Tu fuis, & voudrois te cacher.
Qui n'a rien à se reprocher
Demeure ferme, & vit sans crainte.





FABLE XI.

De la Pie, & de son Poussin.

LA Pie voulant donner des leçons à l'un de ses Petits avant que de le laisser sortir du nid : Evite autant que tu pourras, lui dit-elle, l'approche de quelque homme que ce soit. Si tu vois qu'il porte un Arc, tien pour assuré que la flêche est toute prête, & qu'on la décochera contre-toi. S'il se baisse pour ramasser une pierre, prens garde qu'il ne te la jette pour t'écraser. Ma Mere, lui repliqua le petit; vôtre avis me paroît fort sage, & fort utile; mais si cet homme, dont vous me parlez, a fait amas de pierres, & qu'il les ait cachées dans son sein, comment pourrai-je éviter cette surprise? Je crois que le plus seur est de prendre d'abord

bord la fuïte & de m'éloigner de mon ennemi, ſans m'amuſer à obſerver ſes actions, de peur que cette recherche ne me ſoit funeſte. C'eſt bien raiſonner, repartit la Pie. Ce parti me ſemble beaucoup plus ſeur; & je trouve ton avis préferable au mien.

SENS MORAL.

LEs réflexions des jeunes gens peuvent être quelquefois miſes en parallele avec celles des vieillards les plus ſages. L'experience donne aux derniers un grand aſcendant ſur les jeunes gens qui doivent avoir beaucoup de déference, & de docilité pour ceux dont l'âge à meuri l'eſprit. Cependant la Fable repreſente un petit Oiſeau qui n'eſt pas encore ſorti du nid, & qui raiſonne fort juſte pour la conſervation de ſa vie, & ſur les meſures qu'il devoit prendre pour éviter les embûches de ceux qui auroient pû la lui ravir. Il rencherit en ſubtilité ſur les conſeils que ſa mere avoit voulu lui donner. Il lui repreſente que ce n'eſt pas aſſez de ſe défier de ſon ennemi; mais

qu'il faut aussi prévenir ses attaques, & empêcher qu'il ne nous nuise. Le seul bon sens suffit pour suggerer ce sentiment à tous ceux qui sont capables de raisonner. Si l'on se sent trop foible pour resister aux attaques de ses ennemis dont on connoît les mauvaises intentions, le parti le plus seur est de fuir & de se mettre par la retraite à couvert de leurs persecutions. C'est la remontrance fort sage que le Poussin de la Pie fit à sa Mere, lui donnant à entendre, qu'il ne seroit plus temps d'éviter le peril, quand sa vie seroit menacée, & que l'on décocheroit des traits contre lui

Avec raison les vieillards sont prisez,
Leur jugement est meur, leur prudence solide ;
Mais pour prendre au besoin un bon conseil pour guide,
Les jeunes quelquefois sont les plus avisez.





FABLE XII.

Du Loup, du Renard, & de l'Asne.

LE Loup, le Renard, & l'Asne, partirent de compagnie pour aller faire des courses par le monde. A peine se furent-ils embarquez dans le Vaisseau qui devoit les porter, qu'ils se virent attaquez d'une furieuse tempête. La peur les saisit quand ils virent le peril qui les menaçoit. Alors le Renard s'adressant au Loup, lui dit en gemissant: Helas, compagnon, il faut que nous ayons commis quelque grand crime; & c'est ce qui attire sur nous l'orage effroyable qui va nous faire perir. Reconnoissons nôtre faute, & demandons-en pardon à Jupiter, afin qu'il nous délivre de ce peril. Cette reflexion fit trembler le Loup. Eh, s'écria-t-il

tout tremblant, grands Dieux, que j'ai devoré de Moutons & de Veaux, & que j'ai de regret de n'en pouvoir manger davantage ! Ton crime est énorme, lui repartit le Renard ; mais parce que ton panchant t'a porté à le commettre, tu merites d'être traité avec quelque indulgence. Pour moi, j'ai fait main-basse sur les Chappons, sur les Poules, sur les Canards, & sur les autres Oiseaux domestiques ; mais le crime qui me fait le plus de peine ; c'est qu'ayant voulu, au travers d'un trou, attraper une Poule qui mangeoit du grain, je ne lui emportai que la tête ; le reste du corps qui étoit assez gras, demeura de l'autre côté tout ensanglanté. L'Asne leur ayant entendu raconter leur histoire, parla en ces termes. A ce que je vois, mes chers, vous êtes tous deux bien plus coupables que moi ; car je porte la farine, & je ne mange que le son. On me charge de vin, & je ne bois que de l'eau.

Cependant puiſque vous avez avoüé vos fautes de ſi bonne foi , je vous dirai auſſi avec beaucoup de ſincerité , qu'un iour portant des paniers pleins de pain que mon Maître envoyoit vendre au marché, je laiſſai doucement gliſſer les paniers le long de mon cou juſqu'à terre, & je mangeai la farine qui ſe trouva au fond ; mais j'en fus rudement châtié ; car mon Maître, à mon retour, me donna mille coups de bâton ; & il m'auroit aſſommé ſans doute, s'il n'euſt pas crû que je lui étois encore neceſſaire. Le Renard, & le Loup qui avoient comploté enſemble de ſe défaire de l'Aſne, s'écrierent de concert : Oh le grand crime ! Voilà indubitablement la cauſe de cette tempête qui va nous faire perir. Il faut que nous le jettions ſur le champ dans la Mer ce malheureux Aſne, qui eſt la cauſe de tous nos maux. Ils n'eurent pas plûtôt pris cette réſolution, qu'ils l'executerent ſans ſe ſou-

cier des cris de l'Asne qui se plaignoit de leur perfidie.



SENS MORAL.

LEs méchans trouvent toûjours assez de prétextes pour opprimer les innocens; & quand ils manquent de bonnes raisons, ils ont recours aux calomnies. Ce fut une grande imprudence à l'Asne, de s'associer avec le Loup, & le Renard, dont l'un est extrêmement cruel, & l'autre extrêmement artificieux. Sa vie n'étoit guere en seureté, puisqu'il étoit dans une si mauvaise compagnie. Pour le faire donner dans le panneau, ils lui raconterent malignement les crimes qu'ils avoient commis. Il crut aussi aprés cet aveu, être obligé de leur declarer les siens, qui n'étoient pas à beaucoup prés aussi énormes que ceux du Loup, & du Renard; cependant ces deux scelerats prennent de là occasion de calomnier l'Asne, & de l'opprimer par une insigne supercherie, en lui faisant entendre que sa mauvaise vie étoit l'unique cause des malheurs dont ils étoient menacez. L'aveu que le Renard & l'Asne firent de leurs crimes, étoit une impieté à l'égard de Jupiter; car ils ne se repen-

toient nullement de leurs cruautez. C'est ainsi que les hipocrites se jouënt de la Religion, & abusent des simples par leurs grimaces étudiées. La societé que firent ensemble le Renard, le Loup, & l'Asne, peut encore nous apprendre, que les petits & les simples n'ont jamais rien de bon à esperer dans le commerce qu'ils ont avec les Grands, qui abusent de leur autorité pour les opprimer sans qu'ils puissent s'en défendre; non plus que cet Asne infortuné, qui n'eut rien à opposer au Renard, & au Loup, que des plaintes inutiles, dont les scelerats ne se mettent d'ordinaire guere en peine.

Fuy ceux qui plus puissans que toy,
Ne font point scrupule du crime.
De leur seul interest ils reçoivent la loy;
Et tost ou tard tu seras leur victime.





FABLE XIII.

Du Loup, & du Renard.

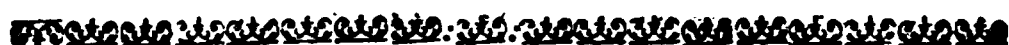
LE Loup, & le Renard s'associerent ensemble pour aller chercher de la proye, promettant reciproquement de partager avec équité, tout le butin qu'ils feroient dans leur course. Cette résolution étant prise, ils convinrent de leurs faits, & se mirent en campagne. Ils rencontrerent d'abord un beau Cheval, qui paissoit à l'aise dans une vaste Prairie. Cet objet leur causa une joye sensible, se flatant de s'emparer d'une si belle proye, qui devoit suffire pour les nourrir pendant plusieurs jours. Ils résolurent de l'attaquer sans differer davantage. Cependant la crainte du peril les étonna d'abord; de sorte qu'ils resolurent de tenter l'artifice,

& d'aller reconnoître le Cheval, avant que d'avoir recours à la force ouverte; & tâcherent de le prendre par ſurpriſe. Le Renard l'aborda le premier: & le flatant, lui dit; Je te prie de me declarer qui tu es; quel eſt ton nom, & de quelle famille tu deſcens. On peut juger à ta contenance que ton origine eſt noble, & illuſtre; car tu as la mine fort avantageuſe, & un grand air. Ce compliment obligea le Cheval à ſe tenir davantage ſur ſes gardes. Je ſuis bien fâché, répondit-il au Renard, de ne pouvoir êclaircir tes doutes, ni t'apprendre ce que tu as envie de ſçavoir. J'étois ſi jeune quand je perdis ma mere & tous mes parens, que je n'ai jamais pû avoir une veritable connoiſſance ni de mon origine, ni même de mon nom. Cependant ſi tu veux abſolument ſatisfaire ta curioſité, tu n'as qu'à me regarder fixement au pied, & tu y trouveras diſtinctement écrit tout ce que tu me demandes. Je ne

sçais pas lire, dit le Renard. Voilà pourquoy il faut que je m'adresse à mon compagnon. Ayant dit cela, il se tourna vers le Loup, & lui raconta l'affaire de point en point, avec une promesse expresse de lui être toûjours fidelle, & de ne l'abandonner jamais. Sur cette esperance, le Loup qui se croyoit plus habile que le Renard, s'approcha du Cheval, & l'abordant avec des yeux étincelans de colere : Qui es tu, lui dit-il ? qui est ton pere, quelle est ta naissance ? Tu pourras apprendre exactement toutes ces circonstances, lui repliqua le Cheval, si tu veux me regarder sous le pied, où mon pere l'écrivit de point en point avant que de mourir. Le Loup accepta la proposition, disant qu'il avoit appris autrefois à lire. Alors le Cheval leva le pied, & frappa le Loup si rudement, qu'il l'étendit par terre tout étourdi du coup. Le Renard le voyant dans un état si pitoyable ; Voilà, lui dit-il en le

raillant, tout le fruit que vous avez recueilli de vôtre grand ſçavoir. Pour moi, je n'ai jamais rien appris; & vôtre exemple fait que je ne me repens pas de mon ignorance. Si j'euſſe ſçû lire comme vous, le même malheur me ſeroit peut-être arrivé. Ainſi quand j'aurois cent enfans, & quand ces enfans auroient autant de petits fils, je leur conſeillerois à tous de n'apprendre jamais ni à lire, ni à écrire; car ceux qui ſe piquent d'une ſcience ſi ſublime, ne ſont pas toûjours les plus prudens, ni les plus ſages. Tandis qu'ils raiſonnoient enſemble de la ſorte, le Cheval eut tout le loiſir de s'éloigner d'eux à toutes jambes. Le Renard aida ſon compagnon à ſe relever de terre le mieux qu'il put; mais à peine pouvoit-il ſe ſoûtenir ſur ſes jambes. Que je ſuis malheureux, s'écria-t-il, d'être tombé dans une ſi grande infortune, pour avoir eſté trop ſçavant; & que tu dois te ſçavoir bon gré de ton ignorance! Alors

le Renard se mit à plaisanter sur l'aventure du Loup, & à le blâmer de sa sottise. Aprés cela, ils se mirent en chemin pour s'en retourner, l'un bien satisfait d'avoir évité le peril par sa prévoyance; l'autre tellement abbatu de sa blessure, qu'à peine put-il regagner le bois.



SENS MORAL.

IL ne sert de rien d'être sçavant, si le sçavoir n'est soûtenu par la prudence. C'est par elle que le Cheval se défit de deux ennemis fort dangereux, & qui avoient juré sa perte. Le Loup & le Renard, dont la cruauté & la ruse sont également à craindre, avoient comploté de le faire perir; & ils en seroient venus about si le Cheval n'eust sagement fait avorter leur dessein. On peut encore tirer une moralité des paroles du Renard, qui dit, pour se tirer d'affaire, qu'il ne sçavoit pas lire, & qu'il n'avoit jamais rien appris; & qui declare nettement que quand il auroit un grand nombre d'enfans, il ne leur feroit jamais rien apprendre. Il se moque par là finement du vain sçavoir

du Loup, qui ſe croyoit fort habile, & qui donne cependant ſi groſſierement dans le panneau que le Cheval lui tendoit; mais les Sçavans de profeſſion ſont ſouvent plus ſots & plus impertinens que les autres hommes, parce que la ſcience leur gauchit l'eſprit au lieu de le redreſſer. Ce n'eſt pas la faute de la ſcience; mais c'eſt qu'ils en font un mauvais uſage.

Que de ſubtils reſſorts pour tromper ſe déployent!
Que d'artificieux détours!
Crains d'en eſperer trop; la ruſe tous les jours
Tourne contre ceux qui l'employent.





FABLE XIV.

D'un Passant, & d'un Ours.

UN homme doubloit le pas, pour arriver à sa maison avant la nuit. Voyant que les ombres commençoient déja à se répandre sur la terre, & que la neige étoit si haute, qu'il avoit toutes les peines du monde à s'en retirer ; il résolut de chercher quelque asyle, pour se mettre à couvert, & pour y passer la nuit. Il ne trouva qu'une Caverne qui servoit de retraite à un Ours. Il hesita d'abord s'il entreroit, craignant qu'une bête aussi feroce ne le mît en pieces, & ne le dévorât. Cependant comme le froid commençoit à le saisir, il aima mieux s'exposer à la merci de l'Ours, que de se laisser mourir de froid. L'Ours oublia en quelque façon sa feroci-

té naturelle, & le voyant entrer dans sa Caverne, il se mit à la caresser, lui offrant des noix, & des pommes. Il étendit de la paille, du foin, & des feüilles d'arbres pour lui servir de lit. Cette reception rassura le Voyageur, qui n'étoit entré qu'en tremblant. Il mangea des fruits que l'Ours lui avoit presentez, & se coucha pour y reposer un peu, attendant avec impatience le retour du Soleil. Si-tôt qu'il le vit paroître, il quitta brusquement son Hôte qui dormoit encore; & fit grande diligence pour aller à sa maison, où il ne se rendit qu'avec de grandes fatigues. Ses Voisins furent tout étonnez de le voir, & ils ne pouvoient comprendre comment il avoit pû se retirer des neiges. Il leur raconta de point en point son avanture, & leur dit, qu'il avoit passé la nuit dans la grotte d'un Ours, & que s'ils vouloient, il leur seroit fort aisé de l'y surprendre. Ils approuverent tous le conseil qu'il leur don-

noit; & prirent des armes pour aller attaquer l'Ours ; qui les voyant arriver en bon ordre, jugea bien qu'il ne pourroit jamais resister à tant d'ennemis, & qu'il seroit accablé par le nombre; mais il emprunta des forces de son desespoir, pour se défendre jusqu'à la derniere extrêmité. Il se jetta à corps perdu dans la foule, & choisit l'ingrat qui l'avoit trahi, aprés en avoir esté receu avec tant de courtoisie, & d'une maniere si obligeante. Il déchira ce malheureux avec ses dents, & avec ses ongles, & se laissa tomber sur lui, ayant la consolation de le voir perir, en perissant lui-même.

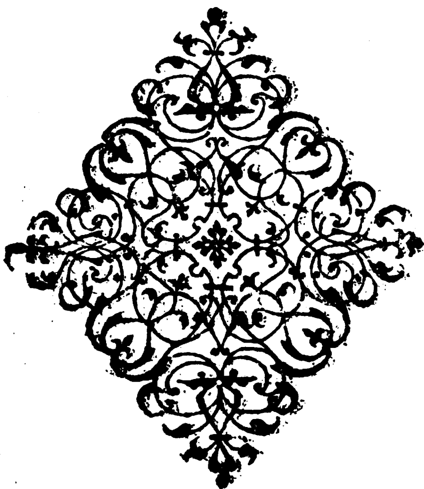
SENS MORAL.

L'Ingratitude a souvent de mauvaises suites, & l'on ne plaint guere les ingrats, pour les malheurs qui leur arrivent. Cette Fable nous represente un Ours transporté de fureur, & qui cherche à faire perir un lâche qui l'a trahi.

Il

Il le mit en pieces au milieu d'une foule d'hommes armez ; qui ne purent jamais le défendre contre la furie d'un ennemi irrité, & que son desespoir rendoit invincible. On a veu souvent qu'un petit nombre de gens desesperez ont fait des actions qui paroissent incroyables. L'Histoire nous apprend que quinze mille Romains, réduits aux dernieres extrêmitez, oserent attaquer six-vingt mille Crotoniates, & les défirent à plate coûture. Six cens soldats, résolus de perdre la vie, attaquerent, sous la conduite de Leonidas, l'armée de Xerxés, composée de cinq cens mille hommes. Ce combat si inégal dura depuis le commencement de la nuit jusqu'au lendemain aprés midi. Les Romains, quoiqu'ils fussent si belliqueux & si braves, ne s'obstinoient point à s'opposer au passage des gens qui fuïoient, pour ne pas s'exposer à leur desespoir. Quelque foible que soit un ennemi, il fait des efforts incroyables, & en peut vaincre un bien plus fort, quand on le pousse à bout, sans vouloir lui faire de quartier; ou quand il a résolu de se vanger de quelque grand outrage. L'Ours jugeant bien que sa vie étoit desesperée se voyant attaqué par tant d'ennemis, se jetta au travers des dards, & des lances, pour déchirer l'ingrat qui lui joüoit un si mauvais tour.

Qui reçoit un bienfait, fust-ce d'un ennemi,
Merite en l'oubliant la peine la plus rude.
Quelque haine où le cœur se puisse estre affermi,
Peut-on vivre content, noirci d'ingratitude?





FABLE XV.

Du Renard, & du Lynx.

LE Renard allant chercher quelque proye, trouva par hazard un Lynx, dont il s'approcha, faisant semblant de le flater, & de le caresser. Où allez-vous tout seul, lui dit-il, ô le plus beau, & le plus aimable de tous les Animaux ? Ne serez-vous point fâché que je vous accompagne jusqu'au lieu de vôtre retraite, ou si cela vous incommode, avez-vous pour agreable de venir à la mienne ? Vous ne sçauriez m'obliger plus sensiblement, & je ferai de mon côté tout mon possible pour vous y bien recevoir. Ce fut le compliment que le Renard fit au Lynx d'un air flateur, & caressant. Mais voyant que le Lynx le dédaignoit, & qu'il ne faisoit pas sem-

blant de l'écouter, plein de couroux il changea de langage, & lui dit fierement; Je ne me repens point de t'avoir appellé beau, puisque tu l'es en effet; mais je suis fâché de voir tant de brutalité avec tant d'agrément. Es tu devenu muet, ou ta bêtise est-èlle si grande, que tu ne puisses pas faire le moindre compliment à celui qui te comble de loüanges? Le Lynx se voyant poussé de la sorte par le Renard, lui repartit sur le même ton. Tu es bien plus sot toy même, avec ton babil dont tu étourdis tout le monde; tu ressembles à ces grands parleurs, qui ne peuvent trouver la fin de leurs discours. Tu en dis trop pour pouvoir executer tout ce que tu dis; toutes ces belles paroles sont artificieuses, & ne viennent point du cœur. Voilà pourquoi je fais si peu de cas de ce que tu dis, & je n'y ajoûte point foi.

SENS MORAL.

LEs grands parleurs sont toûjours suspects, & ne persuadent guere. Le Renard de cette Fable est le modele des imposteurs & des fourbes, qui tâchent d'imposer par leurs belles paroles. Leurs complimens, & leurs offres de services, sont autant de pieges qu'ils tendent aux dupes pour les surprendre. Le Renard ne caressoit le Lynx, que pour l'attraper. De même les flateurs ne prodiguent leur encens que pour faire tomber dans le panneau ceux qu'ils ont choisis pour être leur duppe. La methode du Lynx est la meilleure dont on puisse se servir, pour rompre leurs mesures. Il ne faut pas faire semblant de les écouter; il faut recevoir avec froideur tous les empressemens qu'ils nous témoignent. Cette indifference les glace, & les déconcerte, & leur ôte l'esperance de pouvoir nous tromper. Le Renard fut tout étonné de voir la maniere dont le Lynx recevoit ses complimens, & il ne fut pas assez le maître de son dépit pour empêcher qu'il ne parût; de sorte que changeant de stile, il se mit à dire des injures au Lynx. C'est ce que font encore mille gens, imitateurs

du Renard: car voyant que leurs artifices ne réüssissent point auprés des gens qu'ils avoient entrepris de tromper par leurs flateries, & par leurs complimens artificieux, ils les traitent de grossiers & de brutaux, qui payent par des incivilitez, les honnêtetez, & les defferences que l'on a pour eux.

Quand d'éblouïr quelqu'un la foible ardeur t'occupe,
Tu lui prodigues de l'encens;
Mais de cet art flateur tu peux estre la dupe,
Si tu trouves des yeux perçans.





FABLE XVI.

De l'Ourse, & du Chien.

UN Chien s'étant égaré dans la campagne, & se sentant pressé de la faim, entra dans la Caverne d'une Ourse, & la pria tres-instamment de vouloir lui donner à manger. L'Ourse eut compassion du Chien, le voyant réduit aux derniers abois. Elle lui servit tout ce qu'elle avoit de bon à manger. Le Chien ayant mangé à sa discretion, alla se coucher pour dormir. Ce procedé surprit l'Ourse, qui ne parut pas moins étonnée de la paresse, que de la gourmandise de son Hôte. Elle le réveilla, & lui dit d'un ton brusque. Leve-toy promptement, afin que nous allions ensemble à la chasse pour avoir dequoy souper. C'est assez de dormir pen-

dant la nuit ; il faut travailler pendant le jour ; ſuis-moi, & fais ce que je te dis, puiſque je t'ai donné à dîner. Quoique l'Ourſe parlât avec beaucoup de chaleur, à peine put-elle faire ouvrir les yeux au Chien, qui trouvoit fort mauvais que l'Ourſe eût interrompu ſon ſommeil, & qu'elle l'eût troublé dans ſon repos. Ne vous hâtez pas tant, dit-il à l'Ourſe, & laiſſez-moi dormir à mon aiſe encore quelque temps, ſi vous voulez que ma ſanté n'en ſouffre pas ; car on l'incommode, quand on ſe met au travail incontinent aprés le repas. Lorſque j'aurai ſuffiſamment repoſé, je chaſſerai avec plus de courage, & de diſpoſition. Le Chien ayant parlé de la ſorte, ſe remit à dormir. Sa nonchalance, & ſa pareſſe irriterent tellement l'Ourſe, que ſe jettant ſur le Chien, elle le mit en pieces ſur le champ, & le devora, ſans ſe mettre en peine d'aller plus loin chercher d'autre proye, pour remedier à la faim, dont elle ſe ſentoit preſſée.

SENS



SENS MORAL.

Les lâches & les pareſſeux aiment mieux vivre dans la miſere, que de faire des efforts pour travailler, & pour amaſſer dequoy ſubſiſter. Le Chien de cette Fable mouroit de faim, & ſe voyant regalé par l'Ourſe, il devora avidement tout ce qu'elle lui ſervit, abuſant ainſi de ſa bonté. C'eſt le ſymbole des paraſites, qui aiment à faire bonne chere aux dépens d'autrui, & pourveu qu'il ne leur en coûte rien. Ils traînent une vie malheureuſe, allant chercher de table en table dequoy manger ; ils eſſuyent à tous momens mille bruſqueries & mille rebuſades de la part des Maîtres & des domeſtiques des maiſons qu'ils frequentent. Ils pourroient s'épargner tous ces chagrins & tous ces mépris, s'ils vouloient travailler pour gagner dequoi vivre honnêtement, Au pis aller, ne vaudroit-il pas mieux ne pas faire ſi bonne chere, & ſe paſſer de peu chez ſoy, que d'aller dans les maiſons d'autrui, où ils ſont regardez comme des fâcheux, & des importuns, & mêpriſez comme des miſerables ? Platon ſe moqua un jour de Diogene, qui lavoit des herbes pour ſon dî-

ner, & lui dit : Si tu pouvois vivre parmi les hommes, tu ne ſerois pas réduit à vivre d'herbes. Mais Diogene lui repliqua ſur le champ. Si tu pouvois te contenter d'herbes, tu n'irois pas ſi ſouvent aux tables des grands Seigneurs faire l'écornifleur, & le paraſite. Le Chien de cette Fable ne laiſſa rien de tout ce qui fut ſervi devant lui, & mangea tout avec une extrême avidité. C'eſt un défaut à quoi doivent prendre garde ceux qui mangent aux tables d'autrui. Il ne faut pas qu'ils faſſent paroître de la gourmandiſe, en mangeant par excés, ni avec trop d'avidité. Il ne faut pas auſſi qu'ils faſſent paroître trop de délicateſſe en deſaprouvant les mets qu'on leur ſert, comme s'ils n'étoient pas à leur goût. Ce dégoût affecté & à contre-temps, rebute le Maître & les Officiers, & fait qu'on ne regarde pas de bon œil des gens qui reçoivent de mauvaiſe grace ce qu'on leur donne. C'eſt une incivilité qui ne ſe peut pardonner, & qui n'eſt digne que de mépris.

Lorſqu'on a bien ſouffert, rien n'eſt plus dangereux,
Qu'un état d'abondance où tout nous réüſſiſſe.
On s'oublie, on ſe perd à force d'eſtre heureux,
Et l'excés du repos nous creuſe un precipice.



FABLE XVII.

Du Singe, & du Chien.

UN vieux Singe voyant un jeune Chien qui rongeoit un os, résolut de lui joüer un tour de son metier, & de lui enlever cet os. Dans ce dessein, il l'aborda, & se mit à joüer avec lui pour l'amuser, & pour lui faire lâcher prise. Le Chien ne donna point dans le panneau, que le Singe lui tendoit, & grondant entre ses dents, il continua toûjours à ronger son os sans se soucier des caresses du Singe, qui continuant dans son entreprise, tourna le Chien en tant de manieres, qu'il lui ôta enfin de force, ce qu'il n'avoit pû lui ôter par adresse.

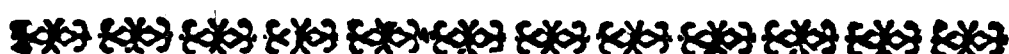


SENS MORAL.

LEs fourbes font joüer tant de ressorts, & se mettent sous tant de figures, qu'on ne peut guere se garantir de leurs supercheries. On peut dire d'eux avec justice, qu'ils sont plus dangereux que les Singes les plus rusez, que le Poëte nous represente en cette Fable, comme le symbole de la malice. L'une de leurs principales adresses, est de caresser ceux qu'ils ont envie de tromper, & de leur faire tant de demonstrations d'amitié, que les plus fins y sont enfin attrapez. Le Chien dont il est parlé en cette Fable, ne se laissa point tromper par les caresses du vieux Singe, qui étoit beaucoup plus expert en malice, & qui eut enfin recours à la violence, pour venir à bout de ses desseins. C'est la maniere ordinaire dont se servent les Grands à l'égard des petits. Ils les oppriment à force ouverte, lorsque leurs ruses n'ont pas réüssi; & ils ont recours à la violence, quand les pretextes leur manquent.

Crains ceux qui plus rusez que toy,
Sous couleur d'amitié, te cherchent, te caressent.
C'est pour avoir ton bien qu'à te voir ils s'empressent;
Bien-tôt de leur dessein la force sera foy.





FABLE XVIII.

D'un Villageois, d'un Païsan, & d'un Ours.

UN Ours craignant d'être surpris dans sa Caverne, en boucha si bien l'entrée avec une grosse pierre, qu'il lui fut impossible de la remuer, lorsqu'il en voulut sortir pour aller dans la campagne chercher dequoi appaiser la faim, qui le tourmentoit. Il se mit à heurler d'une maniere pitoyable; de sorte qu'un Païsan qui passoit par hazard auprés de sa Caverne, s'en approcha ayant entendu les heurlemens de l'Ours, qui apperçût le Païsan au travers d'un trou. Il le pria tres-instamment de le secourir dans l'embarras où il se trouvoit, lui promettant d'avoir une reconnoissance éternelle de ce bon office. Le Païsan consentit à

faire ce que l'Ours ſouhaitoit, & fit de ſi grands efforts, qu'il ôta à force de bras, cette pierre de l'entrée de la Caverne. L'Ours voyant la porte débouchée, ſortit au même moment, & fit mille demonſtrations d'amitié à ſon liberateur, lui proteſtant qu'il tâcheroit de lui donner des marques effectives de ſa reconnoiſſance. Ils marcherent de compagnie, aprés des complimens reciproques; l'Ours entretenant toûjours le Païſan du ſervice important qu'il lui avoit rendu, & des grandes obligations qu'il lui avoit. A peine eurent-ils fait quelques pas, que cet Animal farouche changea de langage, & parla au Païſan en ces termes. Je meurs de faim, il faut tout preſentement que je te dévore. Eh quoi, lui repartit le Païſan tranſi de frayeur, je t'ai conſervé la vie, par le ſecours que je t'ai donné, & tu veux me faire mourir? C'eſt donc ainſi que tu rens le mal pour le bien? Il ne faut point tant de raiſonne-

mens, repliqua l'Ours; c'eſt une affaire reſoluë, je veux te devorer; & je ſuis en droit de le faire. Sur quoi ce droit eſt-il fondé, demanda le Païſan? Si tu peux m'apporter quelque raiſon legitime pour autoriſer ce que tu as envie de faire, j'y conſens. L'Ours qui ne pouvoit goûter le raiſonnement du Païſan, lui fit cette réponſe. Ce n'eſt pas d'aujourd'huy que les hommes comptent pour rien les ſervices paſſez, & qu'ils mettent en oubli les bienfaits qu'ils ont receus. Sur ce principe, n'ai-je pas raiſon de vouloir te manger? Et afin que tu ne m'en croyes pas ſur ma porole, prenons l'avis des trois premiers paſſans que nous trouverons en nôtre chemin, & rapportons-nous-en à leurs déciſions. Le Païſan accepta la propoſition de l'Ours. Peu de temps aprés, un Cheval vint à paſſer auprés d'eux, & l'Ours lui tint ce langage. Nous t'avons choiſi pour arbitre d'un different qui eſt ſurve-

nu entre nous deux. Voici le fait. Nous disputons pour sçavoir s'il n'est pas vrai, que dans le temps où nous sommes, l'on met incontinent en oubli les bienfaits reçûs? Et peut-on en douter, répondit le Cheval? je ne l'ai que trop appris par ma propre experience. Quand j'étois jeune, & plein de force, je servois mon Maître durant la guerre, & je lui ai aidé à remporter plusieurs victoires. Aussi me récompensoit-il fort bien des importans services que je lui rendois. J'avois toûjours un harnois fort riche; on me fournissoit de l'avoine, & du foin en abondance; mais depuis que la vieillesse m'a ôté mes forces, & que je ne suis bon à rien; car à peine puis-je me soûtenir, & mettre les pieds l'un devant l'autre: depuis ce temps-là on m'a retranché mon ordinaire; l'on ne me donne qu'une mediocre quantité de foin, ie ne couche que sur de la paille: on ne me caresse, & l'on ne me flate plus comme l'on faisoit aupa-

ravant, & l'on me donne mille coups de bâton. Cet exemple eſt une preuve évidente, que l'on ne reconnoît plus les ſervices paſſez. Ce diſcours allarma étrangement le Païſan, & il croyoit déja que ſon procés étoit perdu, lorſque l'Ours & lui apperçûrent un grand Chien maigre & hideux. Ils le faluërent lorſqu'il les aborda, & lui firent la même propoſition qu'ils avoient faite au Cheval. Voici de quelle maniere il leur répondit. Lorſque j'avois encore tout le feu & toute l'ardeur de la jeuneſſe, je ſuivois mon Maître à la Chaſſe, je courois le Cerf, & le Sanglier, & toûjours avec ſuccés. Mon Maître, & tous les Domeſtiques de la maiſon me faiſoient mille careſſes, & me fourniſſoient abondamment dequoi vivre. Alors je ne me nourriſſois que de pain blanc, & l'on me donnoit chaque jour de la paille fraîche pour me coucher; mais depuis que mes jambes ſont devenuës roides, & lan-

guiſſantes par la vieilleſſe, & que je ſuis incapable de faire les mêmes exercices que je faiſois auparavant; je me vois tous les jours maltraité. A peine peut-on me ſouffrir dans le logis; on m'en chaſſe impitoyablement à coups de pierre, & de bâton. En faut-il davantage pour montrer, qu'on oublie aiſément les bienfaits? Les allarmes du Villageois furent augmentées par ce raiſonnement du Chien, de ſorte qu'il croyoit déja voir l'Ours ſe jetter ſur lui pour le devorer; mais il ſe r'aſſeura un peu à la veuë d'un troiſiéme paſſant, qui devoit comme les deux premiers donner ſon avis ſur le differend qu'il avoit avec l'Ours. C'étoit un homme déja aſſez avancé en âge, & dont la mine grave & ſerieuſe lui attiroit du reſpect. Le Villageois ſe jetta d'abord à ſes genoux, ſe plaignant de l'ingratitude de l'Ours. Il lui raconta de quelle maniere il lui avoit ſauvé la vie, en le tirant de ſa Caverne, où il ſeroit mort de faim;

& que pour recompenſe de ce bon office, il vouloit le devorer, diſant pour toute raiſon, que ce n'étoit plus la mode d'avoir de la reconnoiſſance pour les ſervices paſſez. Cela eſt vrai, dit le Vieillard avec un ton plein de gravité, quand on les a rendus à des ingrats; mais les gens de bien en conſervent toûjours la memoire. Le ſouvenir qu'ils en ont leur eſt utile & glorieux; au lieu que l'ingratitude deshonore ceux qui ſont tachez d'un vice ſi bas;& que tôt ou tard ils en portent la peine. Sois perſuadé, continua le Vieillard, en s'adreſſant à l'Ours, qu'il t'arrivera quelque malheur en punition de ton crime, & prens garde que tu ne periſſes bien-tôt, toy qui veux faire mourir ton bienfaicteur. Ces paroles ne furent pas dites en l'air par le Vieillard. Son préſentiment eut ſon effet; car à peine avoit-il achevé de parler, que l'on vit venir vers eux un grand nombre de Chiens qui avoient lancé une bête dont ils

avoient perdu la pifte; mais au lieu de celle qu'ils pourfuivoient, ils fe jetterent fur l'Ours, le mirent en pieces & en firent curée, comme pour vanger le Païfan à qui l'ingrat vouloit ôter la vie, quoiqu'il l'euft empêché de perir.



SENS MORAL.

LEs perfides & les ingrats portent fouvent la peine de leur perfidie & de leur ingratitude ; le mal qu'ils vouloient faire aux autres retombe fur eux. C'eft ce que Philelphe a voulu montrer par la Fable de l'Ours qui voulut devorer fon bienfaiteur, qui fe détourna de fon chemin à fa priere, pour aller le fecourir, & pour ôter les pierres qui bouchoient l'entrée de fa Caverne, où il feroit mort de faim fans ce fecours. L'exemple de ce Payfan nous montre qu'il faut toûjours être dans la difpofition de fecourir les malheureux quand ils en ont befoin. On a toûjours à fe reprocher beaucoup d'inhumanité, quand on y manque, & quand ils tombent dans quelque difgrace confiderable, faute d'avoir efté affiftez.

Seneque a dit fort ſagement, que celui qui neglige de ſecourir un malheureux prêt à perir, doit être regardé comme homicide. Les hommes ſont entr'eux comme les membres d'un même corps, qui s'aident & ſe ſoulagent reciproquement. Mais il arrive aſſez ſouvent que ceux qu'on a ſecourus avec plus de zele, & à qui l'on a rendu d'importans ſervices, ſe ſoulevent contre leurs protecteurs. Non ſeulement ils perdent la memoire du bien qu'on leur a fait, mais encore ils rendent le bien pour le mal, tant leur malignité eſt grande. Dans le moment qu'on leur rend quelque bon office, ils proteſtent d'en avoir une reconnoiſſance éternelle, & de chercher toutes les occaſions de ſe revancher; mais peu aprés ils imitent l'infidelité & la perfidie de l'Ours, qui aprés tant de belles proteſtations d'une éternelle gratitude, voulut ſe jetter ſur le Payſan, pour le devorer. Voilà ce qui fait que l'on a ſouvent moins de zele à ſecourir ceux qui en ont beſoin. Aprés avoir eſté payé pluſieurs fois d'ingratitude, on apprehende toûjours de rencontrer des ingrats en ſon chemin ; mais il n'eſt pas juſte d'abandonner d'honnêtes gens, à cauſe des mauvais tours des ingrats. Il faut toûjours faire tout le bien qu'on peut. Si ceux que l'on oblige en ont de la reconnoiſſance, à la bonne

heure ; s'ils en abusent, il faut se contenter du témoignage de sa conscience, & du plaisir secret d'avoir fait une bonne action. Il semble que l'Auteur de la Nature ait établi une espece de correspondance entre tous les corps dont l'Univers est composé, pour apprendre aux hommes à s'entr'aider reciproquement. Le Soleil communique sa lumiere aux Etoiles & aux Planetes ; ces vastes corps, quelque éloignez qu'ils soient de nous, ne laissent pas de nous soûtenir par leurs influences. Nous ne sçaurions vivre sans le secours de l'air que nous respirons : la terre demeureroit sterile, si elle n'étoit continuellement humectée, par les rosées ou par les pluïes. Les vapeurs que le Soleil éleve par sa chaleur, retombent sur la terre pour l'engraisser. Les Republiques ne s'entretiennent que par l'union & par la bonne intelligence des Citoyens qui les composent, & par les services qu'ils se rendent reciproquement. Tout cela nous apprend à assister dans leurs besoins ceux qui ont recours à nous, dans les peines, & dans les malheurs qui leur arrivent. S'ils en ont de la reconnoissance, il faut leur en sçavoir quelque gré ; mais s'ils en usent autrement, il ne faut pas se rebuter pour cela. Leur ingratitude ne doit pas nous empêcher de faire du bien à d'autres qui en seront peut-être plus reconnoissans.

Les ingrats doivent toûjours se souvenir de la Fable de l'Ours, que l'on feint avoir esté puni cruellement de son ingratitude, dans le même temps qu'il se préparoit à devorer le Païsan qui l'avoit secouru, & qui lui avoit ouvert si à propos la porte de sa Caverne. Les Poëtes disent qu'Ixion fut condamné à être mis sur une rouë dans les Enfers, en punition de son ingratitude envers son beau-pere. Mais sans avoir recours à des Fables, il est certain que les ingrats sont punis par les remords de leur conscience, qui leur reproche continuellement leur perfidie, & qui les expose aux mépris & à la haine de tout le monde.

Tu reçois un bienfait, cherche à le reconnoître,
Autrement, quels malheurs ne t'attendent-ils pas?
Quoiqu'il soit grand nombre d'ingrats,
Leur exemple peut-il t'autoriser à l'estre?

FABLE

FABLES
DIVERSES
TIRÉES
D'ESOPE,

Et mises en Vers Latins par GABRIAS, & par AVIENUS.



FABLES DIVERSES TIRE'ES D'ESOPE,

Et mises en Vers Latins par GABRIAS, & par AVIENUS.



FABLE PREMIERE:

Du Renard sans queuë.

UN Renard ayant donné dans un piege qu'on lui avoit tendu, ne put s'en dégager sans perdre sa queuë. Se voyant ainsi défiguré, il en pensa mourir de douleur; mais pour se consoler dans sa disgrace, il tâcha de persuader à tous les autres Renards de se défaire de leur queuë;

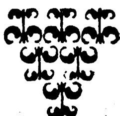
s'imaginant que ce défaut ne seroit plus une difformité en lui, quand tous les autres Renards lui ressembleroient. Il leur representoit, pour les convaincre, que la queuë qu'ils portoient étoit un fardeau inutile, & incommode, qui ne faisoit que les embarrasser. Dequoy nous servent nos queuës, leur disoit-il, si ce n'est pour balayer la terre? Comme il se préparoit à leur étaler une foule de raisons, l'un des Renards de l'Assemblée s'avisa de lui regarder au derriere, & voyant qu'il n'avoit plus sa queuë, dit, en se moquant de lui; le conseil que vous nous donnez est interessé, & ne persuadera personne. Nous garderons tous nos queuës, & nous ne partagerons point vôtre honte.



SENS MORAL.

CEux qui donnent des conseils aux autres, tâchent toûjours d'en retirer quelque utilité, & d'envisager les choses

par les côtez les plus favorables pour eux. Dans les déliberations, il faut tâcher de penetrer les secrets interêts de ceux qui parlent ; car ce n'est pas toûjours l'amour du bien public qui les fait parler. Quand on a connu leurs secretes intentions, on n'est pas si aisément trompé par les fausses raisons qu'ils débitent. Le Renard au desespoir, & tout honteux de se voir sans queuë, tâche de persuader dans une Assemblée generale à tous ses confreres de se couper la queuë, afin de courir plus legerement & de pouvoir se garantir de leurs ennemis. Les raisons apparentes du Renard auroient persuadé les moins rusez ; mais Esope, pour venir à son but, feint que l'un des plus anciens Renards ayant remarqué que celui qui les haranguoit avoit perdu sa queuë, le fit remarquer à ses Compagnons, & déconcerta entierement celui qui vouloit leur persuader de se défaire de la leur, comme d'un meuble inutile, & incommode.





FABLE II.

D'un Païſan, & de la Mort.

UN Païſan accablé d'ennuis & de miſere, étoit obligé pour vivre d'aller couper du bois dans une Forêt. Un jour retournant à ſa Cabane, tout fatigué, & gemiſſant ſous le fardeau qu'il portoit; il fut obligé, pour prendre haleine, de mettre bas ſon fagot. Alors faiſant réflexion ſur ſa vieilleſſe, ſur ſa miſere, & ſur l'abandon où il ſe trouvoit; il commença à invoquer la Mort à grands cris, croyant que c'étoit le ſeul moyen de ſe délivrer tout à coup de tant de malheurs. La Mort ne fut point ſourde aux prieres du Vieillard. Elle ſe preſenta devant lui, & lui demanda ce qu'il ſouhaitoit d'elle. Le Vieillard épouvanté de cette veuë, & ſe repentant dé-

ja des souhaits qu'il venoit de faire, luy dit qu'il ne luy demandoit rien autre chose, sinon qu'elle luy aidât à remettre son fardeau sur ses épaules.



SENS MORAL.

ON ne peut se défaire de l'amour de la vie ; on trouve toûjours affreuse la mort la plus douce. Quelque malheureux que soit un homme, il aime encore mieux souffrir que de mourir. En effet, on en voit plusieurs accablez de vieillesse, de maladie, de miseres, qui apprehendent encore de mourir, quoiqu'ils n'ayent nul agrément dans la vie. S'ils font quelquefois semblant de souhaiter la mort, quand leurs maux sont dans leur plus grande force, ce ne sont que des demi-volontez ; & ils changent bien de langage, quand ils se croyent en danger de mourir. Mecene, favori d'Auguste, disoit qu'un homme accablé de toutes sortes de maux, & condamné à passer toute sa vie sur une roüe, aimeroit encore mieux demeurer dans une situation si douloureuse, que de cesser entierement de vivre. Ce n'est pas une si grande affaire que de mourir ; & la mort en elle-même épouvante moins les

hommes que toutes les circonſtances qui l'accompagnent. La veuë du tombeau & d'un cadavre, a je ne ſçai quoi d'affreux & de lugubre, qui revolte l'imagination : mais puiſque tous les hommes ſont condamnez à mourir, il faut qu'ils prennent leur parti de bonne heure, & qu'ils s'apprivoiſent inſenſiblement avec la mort, en y penſant fort ſouvent.



FABLE



FABLE III.

Du Lion, & du Renard.

LA premiere fois que le Renard apperçut le Lion, il fut effrayé de cette veuë, & la crainte le saisit d'une si étrange sorte, qu'il pensa expirer sur le champ. La seconde fois qu'il le vit, il en eut peur à la verité; mais sa frayeur ne fut pas si grande. Enfin l'ayant rencontré une troisiéme fois, il n'en parut point effrayé, & il s'y apprivoisa si bien, qu'il eut l'assurance de l'approcher, & de lui parler familierement.



SENS MORAL.

ON vient à bout par le temps & par l'usage, des affaires les plus difficiles. Ce que l'on croyoit d'abord impos-

sible, devient facile, quand on en a fait l'experience. Cette Fable montre encore que les hommes deviennent moins estimables, plus on les pratique ; ceux qui ébloüissoient d'abord par l'eclat d'un merite que l'on croyoit extraordinaire, surprennent moins, quand on les a approfondis. Les plus sages, & les plus politiques qui veulent toûjours entretenir le monde dans l'admiration, ne se montrent pas d'abord tels qu'ils sont, & ne se developpent, pour ainsi dire, que par pieces. Il est peu d'hommes qui ne perdent un peu de l'estime que l'on avoit pour eux, à mesure qu'ils se laissent pratiquer.





FABLE IV.

D'un Homme qui vouloit éprouver Apollon.

UN homme méchant, & rusé, & qui n'avoit pas une fort haute idée du pouvoir, ni de la science des Dieux, vint un jour dans le Temple d'Apollon, où tout étoit préparé pour la ceremonie que l'on vouloit faire en l'honneur de ce Dieu. Cet homme voulant mettre à l'épreuve la science de ce Dieu, prit un Moineau qu'il cacha dans son sein; & s'approchant du Trepié, pria la Prêtresse de consulter le Dieu, pour le prier de deviner si le Moineau qu'il tenoit dans sa main, étoit mort, où s'il étoit vivant. Cet homme se persuadoit de tromper aisément Apollon par cette demande

équivoque ; car si l'Oracle eust répondu, que le Moineau étoit en vie, il avoit résolu de l'étouffer sur le champ. La Prêtresse inspirée par Appollon, parla en ces termes. Ce que vous tenez maintenant caché dans vôtre main, ou il vit, ou il est prêt de mourir ; & nos yeux verront l'un ou l'autre ; mais la chose ne dépend que de vous, & nous sommes préparez à voir l'un ou l'autre de ces deux évenemens.



SENS MORAL.

IL est impossible de tromper la Divinité, puisqu'elle connoît les plus secretes intentions des hommes, & tout ce qu'il y a de plus caché dans les replis du cœur humain. Cette maxime, si nous en étions bien penetrez, devroit suffire pour nous obliger à vivre en gens de bien, puisque les yeux de Dieu nous suivent par tout, & qu'ils sont toûjours attachez sur nous. Cette Fable condamne les impies qui croyent pouvoir se moquer de Dieu impunément, & qui n'ont nul res-

pect pour cette Majesté superieure ; mais ils apprennent tôt ou tard à leurs dépens, qu'il ne faut jamais se joüer à son Maître. Esope a voulu encore nous montrer par l'exemple de cet impie, que les fraudes & les artifices n'abusent jamais les personnes éclairées, & qu'ils penetrent au travers des mauvaises intentions de ceux qui ont entrepris de les tromper.





FABLE V.

De deux Grenoüilles.

DEux Grenoüilles habitoient un Marais, qui fut entierement mis à sec par l'ardeur excessive du Soleil; ce qui arrivoit ordinairement pendant l'Esté. Ces deux Grenoüilles abandonnerent leur demeure, & cherchoient par la campagne quelque lieu propre à se retirer. Ayant rencontré un puits fort profond : Voici, dit l'une de ces Grenoüilles à sa compagne, un endroit qui me paroît assez commode. Si vous le voulez, nous nous y arrêterons; car peut-être ne trouverons-nous rien de meilleur. Je consens d'y demeurer, dit l'autre; mais avant que de descendre dans ce puits, il faut bien considerer comment nous en sortirons, si la chaleur

ou quelque autre avanture met jamais ce puits à ſec.



SENS MORAL.

IL faut toûjours conſiderer avec attention les ſuites d'une affaire, avant que de s'y embarquer. On eſt pour l'ordinaire puni de ſon imprudence, quand on agit temerairement & au hazard. Dés le commencement d'une affaire, il en faut prévoir la fin, pour ne pas s'y engager mal à propos. C'eſt ce qu'Eſope a voulu nous donner à entendre par le raiſonnement de la Grenoüille. Voilà de belle eau, diſoit-elle à ſa compagne; mais ce puits me paroît bien profond. Si nous ſommes jamais obligées d'en ſortir, quand l'ardeur du Soleil ou quelqu'autre accident aura mis ce puits à ſec, comment pourrons-nous remonter? Voilà de quelle maniere il faut prévoir toutes les circonſtances d'une affaire avant que de s'y engager. Si les hommes raiſonnoient de la ſorte, ils ne feroient pas tant de fauſſes démarches; mais ils ne prennent que leur paſſion pour guide; & quand ils ont fait quelque faux pas, ils ont tout le loiſir de ſe repentir de leur imprudence.



FABLE VI.

D'un Païsan, & de ses Enfans.

UN Laboureur se voyant prêt de mourir, ne laissant point de richesses à ses enfans, voulut par adresse les engager au travail, afin qu'ils pussent gagner dequoi vivre. Il les fit donc venir auprés de son lit, & leur tint ce langage. Vous voyez, mes enfans, leur dit-il, en quel état sont nos affaires; tout ce que j'ai pû amasser pendant ma vie, je l'ai caché dans nôtre Vigne, vous pouvez l'y chercher. Le vieillard mourut peu de temps aprés. Ses enfans persuadez qu'il y avoit un tresor caché dans leur Vigne, prennent des bêches, & des hoyaux, & se mettent à remuer la terre avec beaucoup d'ardeur & d'assiduité. A la verité ils ne trouverent point de

trefor, puiſqu'en effet il n'y en avoit point; mais la terre qui avoit eſté ſi bien remuée, produiſit une tres-grande abondance de raiſins, de ſorte que leur travail les mit à l'aiſe, & leur fournit dequoy vivre.



SENS MORAL.

CEux qui ne ſont pas nez riches, peuvent amaſſer de grandes richeſſes par leur diligence, & par leur induſtrie. Le bien qui s'acquiert de la ſorte eſt acquis legitimement, & fait honneur; mais celui que l'on acquiert par de honteuſes pratiques, par des fourberies, par des moyens criminels, ne profite pas, & fond comme le ſel dans l'eau. Le Païſan, dont il eſt parlé en cette Fable, craignant que ſes enfans ne s'engourdiſſent dans la faineantiſe, leur fit entendre, qu'il y avoit un treſor caché dans ſa Vigne. L'ardeur qu'ils eurent pour bêcher cette Vigne, leur fit remuer toute cette terre avec beaucoup de diligence. C'étoit juſtement ce que prétendoit leur pere, bien perſuadé que cette terre remuée de la ſorte produiroit des fruits en abondance, & fourniroit à ſes enfans dequoi vivre.



FABLE VII.

D'un Laboureur, & de ses Chiens.

UN Laboureur se voyant arrêté dans la campagne par le mauvais temps, qui ne lui permettoit pas de sortir; & ne sçachant où trouver dequoi vivre; s'avisa de tuer d'abord ses Brebis pour les manger. Comme le mauvais temps duroit toûjours, il égorgea ensuite ses Bœufs qui traînoient la Charuë, & qui luy aidoient à labourer. Les Chiens du Païsan qui virent tous ces massacres, prirent la résolution de s'enfuïr le plus promptement qu'ils pourroient, ne croyant pas pouvoir être en seureté dans une maison où l'on ne pardonnoit pas même aux Bœufs qui servoient au labourage.

SENS MORAL.

IL ne faut point lier de commerce avec ceux qui ne peuvent souffrir ni leurs amis, ni leurs domestiques. On trouve dans le monde des gens si fâcheux, & si incommodes, que l'on ne sçait comment les prendre pour les ménager. Ils ne peuvent souffrir personne, ni leurs parens, ni leurs meilleurs amis, ni ceux qui leur ont rendu les plus importans services. Esope nous represente en cette Fable un homme qui tuë ses Moutons, & ses Bœufs, qui lui servoient à labourer ses terres, & qui lui étoient si necessaires. Cet homme est le modele de ces misantropes, qui voudroient être seuls sur la terre, & qui ne peuvent souffrir qui que ce soit. Esope feint que les Chiens de ce Laboureur tinrent conseil entr'eux, & se dirent les uns aux autres, qu'ils devoient s'éloigner promptement d'un Maître si farouche & si cruel ; & que puisqu'il n'avoit pas épargné ses Brebis & ses Moutons, il n'auroit pas pour eux plus d'égard. C'est ainsi qu'il faut rompre d'abord tout commerce avec ces Esprits sauvages, dont l'on ne peut attendre que des duretez.



FABLE VIII.

D'une Femme, & d'une Poule.

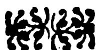
UNe Femme avoit une Poule, qui lui pondoit chaque jour un œuf. Elle s'imagina que si elle nourrissoit mieux sa Poule, & si elle l'engraissoit davantage, elle lui pondroit tous les jours, pour le moins deux ou trois œufs. Elle lui donna donc beaucoup plus de grain qu'à l'ordinaire; la Poule devint fort grasse, & cessa entierement de pondre.



SENS MORAL.

L'Avarice est souvent dommageable; plus on a de bien, plus on en veut avoir. La convoitise ne dit jamais, c'est assez; mais par l'avidité d'une meilleure fortune, on perd le bien que l'on avoit.

Les personnes trop avides de richesses, sont incapables de se moderer; mais voulant trop en amasser, elles se ruïnent par les fausses mesures qu'elles prennent, ou par les mauvaises affaires, dans lesquelles elles s'embarquent. Esope represente une femme avare qui avoit une Poule. Cette femme se persuada faussement, que si elle redoubloit la mangeaille de sa Poule pour la rendre plus grasse, elle lui donneroit une plus grande quantité d'œufs. Ce raisonnement se trouva faux dans toutes ses circonstances. Ainsi cette femme perdit son grain, & les œufs que sa Poule lui pondoit chaque jour. Mille gens pourroient profiter de cette moralité; ils s'embarquent dans des affaires équivoques, pour faire de plus grands gains; mais ils prennent si mal leurs mesures, qu'ils perdent ce qu'ils avoient déja amassé. L'avarice ne dit jamais, c'est assez; & ce n'est pas sans raison qu'on la compare à la soif des hydropiques, qui croît toûjours à mesure qu'ils boivent.





FABLE IX.

De deux jeunes Hommes, & d'un Cuisinier.

DEux jeunes hommes fort rusez, & accoûtumez à voler, se tenoient auprés d'un Cuisinier, pour tâcher à le surprendre. En effet, tandis qu'il étoit occupé aux choses de son ministere, l'un d'eux déroba une piece de viande, & la donna à son compagnon, qui la cacha dans son sein. Peu de temps aprés, le Cuisinier s'apperçut du tour qu'on lui avoit joüé ; & comme personne n'étoit entré dans sa Cuisine, à la reserve de ces deux jeunes hommes, il leur demanda ce qu'on lui avoit volé, & voulut les obliger à le lui rendre. Celui qui avoit receu le morceau de viande des mains de son compagnon, se

mit à jurer qu'il n'avoit rien volé. L'autre de son côté, jura qu'il ne l'avoit pas. Le Cuisinier qui connoissoit leur malice, & leur mauvaise foy: Il vous est aisé de m'en faire accroire, leur dit-il, & de me tromper, mais vous ne sçauriez tromper Dieu.

SENS MORAL

LE mensonge, & les fraudes, portent avec soy leur punition. Si l'on peut dérober à la connoissance des hommes le mal qu'on fait, on ne peut se cacher aux yeux de Dieu, & il ne manque guere à punir tôt ou tard les injustices. On peut si bien se déguiser, & se servir de tant d'adresse, que les hommes n'ayent nulle connoissance des crimes que nous commettons; mais quel voile assez épais peut les couvrir pour en ôter à Dieu la connoissance? C'est la réponse fort sage, que fit aux deux fripons qui l'avoient volé, ce Cuisinier, aprés qu'il se fut aperçu de leur friponnerie; ils nierent fortement d'avoir commis une action si lâche. Je

n'en ai point de preuve certaine, leur repartit il, & il ne vous est pas mal aisé de m'en imposer; mais comment ferez-vous pour cacher ce crime aux yeux de Dieu? On peut tromper les hommes par de beaux dehors. Les fourbes, & les hypocrites se servent de mille détours, pour éblouïr les hommes. On les croit gens de bien, parce qu'ils en ont l'apparence; mais leurs grimaces étudiées, ni tous leurs rafinemens ne trompent point Dieu; parce qu'il penetre dans leurs plus secretes intentions.



FABLE



FABLE X.

Les Ennemis

DEux hommes qui se portoient une haine mortelle, faisoient voyage dans le même Vaisseau. L'un des deux se tenoit à la proüe, l'autre étoit assis sur la poupe. Une effroyable tempête qui survint tout à coup mit le Vaisseau en desordre, & fit connoître aux Voyageurs qu'ils étoient perdus sans ressource. Celui qui étoit assis sur la poupe, demanda au Pilote quelle partie du Navire seroit submergée la premiere. Le Pilote répondit, que ce seroit la proüe. Je me console maintenant de mon malheur, repliqua-il, & la mort ne me sçauroit être desagreable, puisque j'aurai le plaisir de voir perir mon ennemi.

SENS MORAL.

C'Eſt un grand déreglement d'en'être point touché de ſes propres maux, parce que des perſonnes que l'on haït ſont expoſées à de pareilles infortunes. La haine a cela de propre, qu'elle porte les hommes à ſe procurer à eux-mêmes de grands maux ; pourveu qu'ils ayent l'avantage de faire ſouffrir leurs ennemis. Achille, dans Homere, proteſte que la mort lui ſera douce, pourveu qu'il ait le plaiſir de tuer Hector avant que de mourir. Si l'on ne porte pas toûjours les choſes à ces grandes extrêmitez, c'eſt ſouvent parce qu'on manque d'occaſion. On voit des Plaideurs qui ſe ruïnent les uns les autres, pour avoir le plaiſir de faire enrager des perſonnes qu'ils haïſſent. On ne ſe ſoucie pas de ſe rendre malheureux ſoy-même, pourveu que l'on rende ſon ennemi malheureux.





FABLE XI.

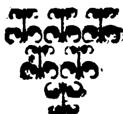
Du Chat, & des Rats.

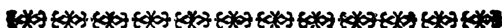
IL y avoit dans une maison une grande quantité de Rats. Un Chat qui en fut averti, s'y transporta, & y vêcut pendant quelque temps des prises qu'il faisoit chaque jour. Mais enfin les Rats s'appercevant que leur nombre diminuoit notablement, resolurent de demeurer cachez dans leurs trous, & de ne point s'exposer aux griffes du Chat, lequel fâché de voir que les Rats ne paroissoient plus selon leur coûtume, & qu'il n'en pouvoit plus prendre, s'avisa de contrefaire le mort, & de se pendre à un clou avec une corde. L'un des Rats les plus rusez, s'apperçût de l'artifice du Chat. Mon ami, lui dit-il en se moquant, si tu étois metamorpho-

sé en pierre, je ne m'y fierois pas pour cela, & je n'approcherois pas plus prés de toy.

SENS MORAL.

LEs sages ne se laissent pas tromper deux fois par les artifices des méchans, quand ils connoissent leurs fourberies, & qu'ils en ont fait l'experience. Les plus fins peuvent donner dans les pieges qu'on leur dresse, quand ils ne se défient pas des personnes à qui ils ont affaire, ou qu'ils ne connoissent pas leur malice; mais aprés en avoir fait l'experience, ils ne s'y joüent plus, & prennent tant de précautions, que toutes les ruses des autres sont inutiles. Personne ne peut se garantir de celles d'un homme, que l'on croit de bonne foy; mais l'on n'est pas excusable de se laisser tromper par un fourbe, dont on connoît, par experience les filouteries.





FABLE XII.

Le Thun, & le Daufin.

LE Thun fuïant un Daufin qui le pourſuivoit, fut jetté par la rapidité des flots ſur une Iſle avec ſon ennemi. Le Thun ayant tourné la tête, & aperçû le Daufin qui rendoit les derniers abois : Je ne me plains plus de mon ſort, dit-il, & je ne regarde plus la mort comme un malheur, puiſque mon ennemi qui en eſt la cauſe, perit avec moy.



SENS MORAL.

ON ſouffre ſes maux, avec plus de tranquilité, & plus de courage, quand ceux qui les ont procurez ſont accablez des mêmes diſgraces. C'eſt une conſolation aſſez foible ; cependant cette idée diminuë l'aigreur du mal que l'on

souffre. Le Thun poursuivi par le Daufin, & se voyant prêt d'expirer, se consola en voyant perir à ses yeux son persecuteur. Cette Fable nous fait souvenir de ces personnes qui exerçant des haines mortelles les uns contre les autres, ne se mettent pas en peine de se perdre, pourveu que leurs ennemis se perdent de même, & qu'ils demeurent accablez sous les mêmes infortunes.





FABLE XIII.

Le Castor.

LE Castor est un animal à quatre pieds, qui passe dans l'eau la plus grande partie de sa vie. Ses testicules sont d'un grand usage pour plusieurs remedes, & pour plusieurs operations de Medecine. Cet animal, quand il se sent poursuivi, & hors d'état de pouvoir échapper aux Chasseurs ; & connoissant par un instinct naturel le sujet pourquoi on veut le prendre, se coupe lui-même les testicules, & les jette audevant de ceux qui le poursuivent. Cette précaution lui sauve souvent la vie.



SENS MORAL.

LEs sages consentent à perdre leurs biens pour conserver leur vie; & en cela ils raisonnent fort juste, puisque la vie est le plus grand de tous les biens naturels. Ceux qui s'exposent à toutes sortes de dangers, qui vont aux extremitez de la terre, qui affrontent les tempêtes, & les orages sur vn Vaisseau fragile, & qui aprés avoir fait naufrage, ne laissent pas de se rembarquer & de courir les mêmes dangers, font voir un attachement insensé pour le bien. Les Poëtes ont feint qu'Hippomene jetta trois pommes d'or, pour sauver sa vie; car si Atalante l'eût vaincu à la course, il eût esté obligé à perdre la vie, selon les conditions du traité; mais Atalante s'amusa à ramasser ses Pommes, & donna le temps à Hippomene d'arriver le premier au but. On ne peut faire un meilleur usage de son bien que de l'employer à conserver sa vie. Les avares qui en regorgent, & qui n'osent y toucher, qui meurent de faim au milieu de l'abondance, excitent plûtost l'indignation que la compassion. Le Castor leur apprend à vivre, puisqu'il ne craint pas de

de se couper les testicules, & de les donner pour sauver sa vie, à ceux qui le poursuivent.



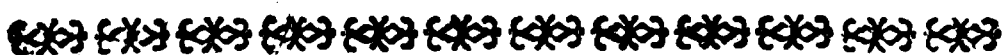
FABLE XIV.

Le Chien, & le Cuisinier.

UN Chien étant entré dans une Cuisine, & épiant le temps que le Cuisinier l'observoit moins, emporta un cœur de Bœuf, & se sauva. Le Cuisinier le voyant fuir aprés le tour qu'il lui avoit joüé, lui dit ces paroles. Tu me trompes aujourd'hui impunément; mais sois bien persuadé que je t'observerai avec plus de soin, & que je t'empêcherai bien de me voler à l'avenir, car tu ne m'as pas emporté le cœur; au contraire tu m'en as donné.

SENS MORAL.

LEs pertes & la mauvaiſe fortune ouvrent l'eſprit, & font que l'homme prend mieux ſes précautions, pour ſe garantir des diſgraces qui le menacent. Le Cuiſinier ne ſe défioit point du mauvais tour que le Chien avoit envie de lui joüer; mais quand il eut eſté attrapé une fois, il proteſta bien qu'il ſeroit inutile au Chien de s'y joüer à l'avenir. En effet, quand on a eſté trompé, il faut être bien duppe pour ſe laiſſer tromper encore une fois.



FABLE XV.

Le Chien, & le Coq.

LE Chien & le Coq s'aſſocierent pour faire voyage de compagnie. La nuit les ayant ſurpris en pleine campagne, & les tenebres étant fort épaiſſes; ils convinrent entr'eux que le Coq ſe percheroit ſur les branches d'un arbre, & que le Chien ſe gliſſeroit dans le trou de l'arbre. Le Coq ſe mit à chanter, ſelon ſa coûtume, aux heures reglées. Ce chant attira un Renard, qui fit ſon compliment au Coq, pour le prier de deſcendre, lui témoignant le deſir extrême qu'il avoit d'embraſſer un animal qui chantoit ſi melodieuſement. Le Coq lui répondit, qu'il faloit auparavant réveiller le Portier, afin qu'il lui ouvriſt la porte. Le Renard qui

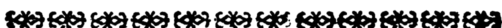
ne se douta nullement de la supercherie du Coq, approcha de l'arbre, & fit le plus grand bruit qu'il put pour réveiller le Portier. En effet, le Chien se réveille aux cris du Renard, se jette dessus à corps perdu, le déchire, & le met en pieces.



SENS MORAL.

QUand on ne peut resister à la force, ou à la violence de ses ennemis, on doit leur opposer une force encore plus grande, pour rendre tous leurs efforts inutiles. Le principe naturel apprend de resister à la force par la force; ou quand ce moyen est impossible, il est permis de se servir d'adresse, & de ruses. Esope feint que le Coq perché au haut d'un arbre, persuada au Chien de se tapir au pied, & de s'y mettre comme en embuscade, pour rompre les mesures de ceux qui voudroient les surprendre. La prévoyance du Coq ne fut pas inutile; & le Renard, quelque fin & quelque rusé qu'il soit, donna dans le panneau, & fut mis à mort par le Chien. Cette Fable apprend à ceux qui se servent de finesses,

qu'ils peuvent encore trouver leurs maîtres, qui rencheriſſent par deſſus eux en raffinemens.



FABLE XVI.

Le Lion, & la Grenoüille.

UN Lion ayant par hazard entendu le cris d'une Grenoüille, en fut d'abord étonné, & crut que ce cri étoit pouſſé par quelque monſtrueux Animal. Cependant, ayant un peu repris ſes eſprits, il commença à conſiderer de toutes parts, d'où pouvoit venir ce bruit; bien réſolu d'attaquer, & de combatre celui qui en étoit l'auteur, de quelque nature qu'il pût être. Alors il apperçut une Grenoüille qui ſortoit d'un Marais voiſin. A ce ſpectacle, le Lion plein de honte; & d'indignation écraſa la Grenoüille d'un coup de pied.



SENS MORAL.

IL ne faut pas s'étonner pour le bruit, ni prendre l'épouvante mal à propos, sans avoir bien examiné auparavant, si la chose merite que l'on s'en mette en peine. Les terreurs paniques ont souvent causé d'étranges desordres dans les armées les mieux aguerries. On a vû fuïr sans sçavoir pourquoy des hommes qui avoient toûjours esté intrepides, & qui n'avoient pas apprehendé les plus grands dangers. L'Histoire Greque fait mention d'un Capitaine assez brave, qui demanda la vie à un Buisson, qui tenoit son habit accroché. Son imagination prévenuë qu'il avoit les ennemis à ses trousses, ne lui laissa pas assez de liberté pour examiner si c'étoit un Soldat ou un Buisson qui l'accrochoit. Esope feint en cette Fable, qu'un Lion fut d'abord effrayé du cri d'une Grenoüille; il crut que c'étoit un ennemi digne de son courage; & il se disposa sur le champ à le combatre. C'est ainsi que l'idée d'un peril que l'on croit effroyable, cause de cruelles allarmes; mais la peur cesse quand on connoît plus distinctement ce que c'est.



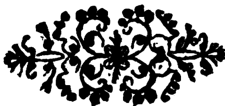
FABLE XVII.

Le Devin.

UN Devin se tenoit dans la Place publique, & répondoit à tous ceux qui venoient le consulter. Un inconnu vint l'aborder avec beaucoup d'empressement, & lui dit, que les portes de sa maison étoient ouvertes, & que les voleurs avoient emporté tous ses meubles tandis qu'il s'amusoit à informer les passans de ce qui leur devoit arriver. Le Devin quitta brusquement la compagnie, & monta sur un Chariot, pour aller chez lui plus promptement. Un inconnu qui le vit; Eh quoi, lui dit il; vous faites profession de connoître ce qui doit arriver à tout le monde, & vous ne sçavez pas seulement ce qui se passe dans vôtre propre maison!

SENS MORAL.

AVant que de vouloir corriger & reformer les autres, il faut n'avoir rien à se reprocher à soy-même. C'est une grande sottise de penser aux affaires d'autrui, & de negliger les siennes propres. C'est le reproche que l'on pouvoit, avec raison, faire à ce Devin, dont parle Esope; car s'il eût esté fort versé dans l'art dont il faisoit profession, il auroit deviné que les voleurs emportoient ses meubles. Ceux qui furent témoins de cette avanture, ne pouvoient pas ajoûter beaucoup de foy aux propheties de ce Devin, & ils avoient beaucoup de raison de se moquer de ses prédictions.





FABLE XVIII.

Le Voyageur.

UN Voyageur extrêmement harassé du chemin, fit un vœu à Mercure, & promit, s'il vouloit lui être propice, & lui aider à achever heureusement son voyage, de lui consacrer la moitié de tout ce qu'il rencontreroit. Peu de temps aprés, il trouva dans son chemin un sac rempli de dattes, & d'amandes. Il prit le sac, & mangea tous les fruits qui étoient dedans; & pour s'acquiter en quelque maniere de son vœu, il offrit à Mercure tous les noyaux des dattes, & toutes les robes des amandes; disant qu'il partageoit fort bien Mercure, puisqu'il lui donnoit l'interieur & l'exterieur de tout ce qu'il avoit trouvé.

SENS MORAL.

LEs avares ne respectent ni Dieu, ni les hommes; l'or est leur principale divinité; c'est l'objet de leurs soins & de leur culte, & pour en amasser ils sacrifient leur honneur & leur conscience. Cette Fable represente un impie, qui se joüe manifestement de la Divinité, & qui ayant promis d'offrir à Mercure la moitié de tout ce qu'il trouveroit, fit un partage ridicule, & reserva pour soy tout ce qu'il y avoit de bon. L'on voit encore tous les jours des gens de ce caractere, qui donnent à Dieu ce qu'ils ont de pire, quand ils lui font des presens; mais bien loin de l'honorer, ils l'outragent par ce partage indigne, qui ne fait que trop connoître le peu de respect qu'ils ont pour la Divinité.



FABLE XIX.

Le Berger, & la Mer.

UN Berger ayant par hazard conduit ſon troupeau ſur le bord de la Mer, admiroit la beauté, & la tranquilité de cet Element. Ce calme lui inſpira l'envie de voyager, & de faire quelque trafic. Il vendit donc tous ſes Moutons, & achepta des Dattes qu'il mit ſur un Vaiſſeau, où il entra lui-même, ſe confiant à la merci des flots. Une furieuſe tempête, qui s'éleva tout à coup, mit le Vaiſſeau dans un peril évident de perir. Les Matelots furent obligez de jetter dans la Mer toutes les Marchandiſes, pour ſoulager le Vaiſſeau, qui put à grand'-peine ſe ſauver. Peu de jours aprés cet accident, le Berger aſſis ſur

le rivage, pleuroit amerement la perte qu'il avoit faite. Un passant s'arrêta auprés de lui pour contempler avec plaisir le calme qui regnoit sur les ondes; car la tempête avoit cessé. Je sçai bien, dit le Berger en se tournant vers le Passant, ce que signifie cette bonace; la Mer demande encore des Dattes pour les devorer.



SENS MORAL.

LEs malheurs rendent les hommes plus prudens, & plus avisez. L'adversité est une leçon tres-efficace pour les corriger. Les pertes qu'ils font s'impriment vivement dans leur esprit; & comme ils ont naturellement beaucoup d'attachement pour ce quils possedent, ils n'ont garde de s'exposer aux mêmes dangers, dont ils ne sont sortis qu'avec tant de peines. L'avanture de ce Berger qui vend ses Moutons, pour faire un trafic sur Mer, se renouvelle tous les jours. Mille gens vendent tout ce qu'ils possedent, & le confient aux flots, dans l'esperance de faire fortune; mais une tem-

pête qui ſurvient mal à propos, renverſe toutes leurs eſperances, & les contraint de jetter leurs Marchandiſes dans la Mer, pour ſauver leur vie. Ils ne font pas toûjours un auſſi bon uſage de leurs malheurs que le Berger de la Fable ; car ils n'ont pas plûtoſt mis pied à terre, qu'ils cherchent de nouveaux moyens, pour tenter une ſeconde fois la fortune, & ils ſe rembarquent au premier bon vent.





FABLE XX.

Les Oyes, & les Gruës.

LEs Oyes paiſſoient un jour dans un même Pré avec les Gruës. L'Oiſeleur étant ſurvenu pour les ſurprendre ; les Gruës, par leur legereté, ſe garantirent des pieges de l'Oiſeleur ; mais les Oyes qui ſont nuturellement plus graſſes, & plus peſantes, ne purent ſe ſauver aſſez promptement, & devinrent la proye de l'Oiſeleur.



SENS MORAL.

LEs pauvres ſe tirent plus aiſément d'affaire que les riches, qui ſont embaraſſez de tout ce qu'ils poſſedent. Quand il arrive qu'une Ville eſt priſe par les Ennemis, les pauvres qui n'ont que leur per-

ſonne à garder, s'échappent aiſément ; mais les riches ont mille embarras, qui les arrêtent , & qui les font tomber entre les mains des ennemis. Les premiers ſont maigres & décharnez comme les Gruës, & bien plus diſpoſez à fuir; mais les autres qui ſont peſans & gras comme des Oyes, ne peuvent ſe garantir des pourſuites des ennemis qui s'attachent à eux avec plus d'opiniâtreté, dans l'eſperance de faire un plus grand butin. Ainſi les richeſſes, & les commoditez de la vie ſont quelquefois nuiſibles à ceux qui les poſſedent, & les font tomber dans de grands malheurs.





FABLE XXI.

L'Ethiopien.

UN homme qui venoit d'acheter un Ethiopien, s'imagina qu'il étoit devenu si noir par la negligence de son premier Maître; de sorte que l'ayant fait conduire dans sa maison, il se mit à le laver avec beaucoup de soin & d'assiduité, n'épargnant ni peine ni dépense, pour le blanchir, & pour ôter de son visage cette noirceur qu'il ne croyoit point naturelle. Tous ses soins furent inutiles; l'Ethiopien demeura noir à son ordinaire; mais on le tourmenta de telle façon pour le faire devenir blanc, qu'il en devint malade.

SENS

SENS MORAL.

LE naturel, le temperament, les mœurs, ne se changent guere. Aristophane disoit à ce propos, qu'il est impossible de faire marcher droit un Cancre, quelque peine que l'on se donne; & que l'on a bien de la peine à rendre commode un chemin tout herissé d'épines. Ceux qui ont de bonnes inclinations, un bon naturel, un heureux temperament, en doivent bien remercier Dieu; car quand il faut toûjours combatre contre un naturel vicieux, on a bien de la peine à se conserver constamment dans la vertu. Les Historiens de la vie de Socrate ont dit de lui, qu'un Physionomiste ayant consideré attentivement les traits de son visage, dit tout haut: Voilà un méchant homme. Ceux qui connoissoient la vertu de Socrate, se moquerent du Physionomiste, & le traiterent de Charlatan; mais Socrate leur dit, qu'il ne se trompoit point dans ses conjectures; & que son panchant le portoit effectivement au vice; mais que son application & ses soins l'avoient corrigé. Peu de gens ont assez d'empire sur eux, pour se faire une continuelle violence, & pour corriger un mauvais natu-

rel, qui les porte au vice; cependant on en vient à bout, quand on le veut, quand on a du courage, & de la perſeverance.



FABLE XXII.

La Maîtreſſe, & les Servantes.

UNe femme qui gagnoit ſa vie à faire de la toile, avoit accoutumé de réveiller ſes Servantes de grand matin, & ſi-tôt que l'on entendoit le Coq chanter, pour les appliquer au travail, ces Servantes ennuïées d'une vie ſi penible, & accablées du beſoin de dormir réſolurent d'égorger le Coq de la maiſon, qui donnoit chaque jour le ſignal à leur Maîtreſſe, pour les réveiller de trop grand matin, & pour ſe lever elle-même. Elles tuerent donc le Coq; mais leur condition n'en fut pas meilleure pour cela; parce que leur Maîtreſſe ſe réveillant en ſur-

ſaut à des heures incertaines, & croyant qu'il étoit temps de ſe lever, alloit réveiller ſes Servantes, & les obligeoit à ſortir du lit.



SENS MORAL.

LES bons conſeils ne ſont pas toûjours ſuivis d'un heureux ſuccés ; mais quand on a pris toutes les meſures que l'on pouvoit prendre, ſelon les regles de la prudence humaine, & que quelque accident les traverſe, il faut ſe conſoler dans ſon pis aller. Souvent on ſe mécompte dans ſon calcul, & aprés avoir pris toutes ſes précautions pour rendre ſa condition meilleure, on tombe dans un état pire que le premier. C'eſt ce qu'Eſope a voulu donner à entendre dans le raiſonnement de ces deux Servantes, qui croyoient avoir plus de temps pour dormir en égorgeant le Coq domeſtique ; mais tout le contraire arriva à leur grand déplaiſir ; car leur maîtreſſe ſe réveillant au hazard, les obligeoit de ſe lever à toutes les heures de la nuit. C'eſt ainſi que les plus habiles ſe trompent dans leurs conjectures. Le moindre accident ſuffit pour rompre les meſures les mieux concertées.



FABLE XXIII.

La Devineresse.

UNe Femme qui faisoit profession de dire la bonne avanture, & de prévoir l'avenir ; se vantoit encore de pouvoir appaiser la colere des Dieux, & de pouvoir détourner les funestes effets de leur haine. Quelques-uns l'accuserent d'impieté, & la conduisirent devant le Tribunal des Juges, où elle fut convaincuë des crimes qu'on lui imputoit, & condamnée au dernier supplice, pour expier ses forfaits. Lors qu'on la conduisoit à l'échaffaut, quelqu'un de la troupe la regardant, & se moquant d'elle ; Hé quoy, lui dit il, vous vous vantiez de pouvoir calmer le couroux des Dieux, & de garantir les autres des peines dont ils les menaçoient ; &

vous n'avez pas même pû adoucir en vôtre faveur, la Sentence des Juges.

SENS MORAL.

IL ne faut rien promettre par de-là son pouvoir. Les personnes qui offrent leur credit & leur faveur trop legerement à ceux qui demandent leur protection, sont obligées de leur tenir parole ; car si elles y manquent, on les regarde comme des Charlatans, & comme des fourbes, qui abusent le monde par des promesses en l'air. Plusieurs de ces grands prometteurs ont une volonté déterminée de ne rien faire de tout ce qu'ils disent, lors même qu'ils vous accablent de complimens & de caresses. Ce procedé les fait mépriser quand on a connu leur mauvaise foy. D'autres promettent ce qu'il est absolument hors de leur pouvoir d'accomplir. On compte sur leurs promesses, & l'on manque souvent d'importantes affaires sur cette vaine esperance.





FABLE XXIV.

Le Chameau.

LA premiere fois que les hommes apperçûrent le Chameau, ils furent épouvantez de la masse énorme de cette bête, & se mirent à fuir, pour se garantir des coups, la croyant tres-dangereuse ; mais s'appercevant qu'elle étoit douce, & traitable, ils eurent l'assurance de s'en approcher de plus prés. Enfin, comme ils virent qu'elle se laissoit manier & approcher, ils la méprisérent à un tel point, qu'ils lui donnerent un mords, l'abandonnant à des enfans pour la conduire.



SENS MORAL.

ON s'accoûtume aux choses les plus terribles; & l'on vient quelquefois

à mépriser ce qui paroissoit d'abord redoutable. Cela se remarque principalement dans de certains malheurs, dont l'idée seule fait trembler & abat le courage. Cependant quand on y est tombé, on s'évertuë, & l'on trouve des ressources à quoy l'on ne s'étoit point attendu.
• L'amour propre fait que l'on se forge des chimeres dans l'apprehension de quelque accident; mais ce même amour propre fait que l'on prend toutes sortes de moyens, pour se garantir du mal.





FABLE XXV.

Le Serpent.

UN Serpent se sentant foulé aux pieds des Passans, s'adressa à Jupiter pour lui porter sa plainte, & lui demander justice du tort qu'on lui faisoit. Si vous aviez, lui répondit Jupiter, piqué celui qui vous a marché le premier sur le ventre, les autres auroient esté plus retenus, & vous auroient laissé en repos.



SENS MORAL.

CEux qui repoussent vivement les premieres attaques, sont moins exposez à de nouvelles insultes; car quand on connoît leur courage, on s'ab ient de s'y joüer, de peur de s'attirer de mauvaises affaires; au lieu que s'ils mollissent d'abord, & s'ils souf-

ſouffrent lâchement les premiers affronts, l'on s'enhardit à leur en faire de nouveaux. C'eſt ce que Jupiter a voulu nous apprendre dans la réponſe qu'il fit au Serpent ; car s'il eût montré les dents à ceux qui lui marcherent les premiers ſur le ventre ; les autres n'auroient pas voulu s'expoſer dans la ſuite à ſe faire piquer. Une reſolution hardie, que l'on témoigne au commencement d'une affaire, arrête l'audace de ceux qui auroient tiré leurs avantages d'une timidité à contre-temps.





FABLE XXVI.

Le Berger.

UN Berger avoit conduit ſes Moutons dans un lieu planté de Chênes. Il dépoüilla ſes habits qu'il mit au pied d'un arbre, & y monta, pour abattre du Gland. Ses Moutons y accoururent; mais en mangeant le Gland, ils déchirerent & mirent en pieces les habits du Berger, qui étoient au pied du Chêne. Lors qu'il fut deſcendu, & qu'il eut remarqué le pitoyable état auquel ils avoient mis ſes habits: En verité, dit-il à ſes Moutons, vous êtes bien méchans, & bien ingrats. Vous donnez liberalement vôtre laine pour vêtir des étrangers, & vous avez déchiré mon habit, quoique je me donne le ſoin de vous nourrir.



SENS MORAL.

PLuſieurs ſont ſans choix, & ſans diſcernement du bien à des étrangers, & du mal à leurs proches. Ce défaut eſt aſſez ordinaire dans le monde. C'eſt aſſez pour exciter l'averſion de certaines gens, que d'être de leurs proches, ou même de leur avoir fait du bien. Cette idée les choque, & les revolte; ils ne rencontrent qu'avec peine les yeux de leurs bienfaicteurs. Ce ne fut point par malice que les Moutons, dont il eſt parlé en cette Fable, mirent en pieces les habits de leur Berger. Ils le firent par inadvertence, les ayant trouvez par hazard, ſous le gland qu'ils mangeoient. Mais les ingrats ſont de propos déliberé, & par leur chois, du mal à ceux qui leur ſont du bien. Ce vice eſt lâche, & noir, il n'y a point de ſupplices trop cruels pour punir des gens d'un ſi mauvais naturel.







FABLE XXVII.

D'un Chien, & d'un Cuisinier.

ON préparoit un magnifique festin dans la maison d'un grand Seigneur. Le Chien de la maison invita un autre Chien de ses amis à venir prendre sa part du festin. Ce Chien étranger étant introduit dans la Cuisine, y vit avec joye tous les grands préparatifs que l'on y faisoit. Ah, que je vais faire bonne chere, s'écria-t-il en remuant sa queuë en témoignage de la joye qu'il goûtoit par avance ! je me remplirai l'estomach de tant de viandes, que je pourrai vivre deux jours sans manger. Le Chien disoit tout cela en lui-même, & flatoit de sa queuë le Cuisinier pour meriter sa bienveillance; mais le Cuisinier qui ne connoissoit pas ce Chien étran-

ger, & qui apprehendoit qu'il ne lui joüât quelque mauvais tour, le prit par la queuë, & le jetta par la fenêtre. Lors qu'il s'enfuioit en criant de toute sa force, il trouva en son chemin un Chien de sa connoissance, qui sçavoit bien qu'on l'avoit invité pour être du festin. Il lui demanda comment on l'avoit receu, & s'il avoit fait bonne chere. Fort bonne, répondit-il; mais j'ai tant bû, & je me suis si bien enyvré, qu'il ne me souvient plus, d'où, ni comment je suis sorti.



SENS MORAL.

IL ne faut pas trop compter sur les promesses de ceux qui sont liberaux aux dépens d'autrui. On voit de certaines gens s'ingerer dans les maisons, qui en veulent faire les honneurs, & disposer de tout, comme s'ils en étoient les proprietaires. Ils s'avanturent à y conduire des étrangers, sans sçavoir si le Maître le trouvera agréable. Ils reglent la bonne chere qu'il

faudra leur faire. On eſt tout étonné de les voir uſurper cette autorité. C'eſt pour montrer le ridicule de ces gens-là qu'Eſope a feint qu'un Chien invité par un autre Chien de ſes amis, pour faire bonne chere aux dépens de ſon Maître, fut jetté par la fenêtre, & qu'il ne tâta point du feſtin. Voilà le ſort des Paraſites. On les chaſſe des maiſons, où ils veulent s'introduire, ſans y être ſouhaitez, & on les y regarde comme des fâcheux & des importuns.





FABLE XXVIII.

Le Corbeau.

UN Corbeau, dangereusement malade, disoit à sa mere qui jettoit de hauts cris, & qu'il voyoit réduite au desespoir : Ma mere, cessez de pleurer, & de vous affliger. Allez plûtost prier les Dieux pour moy, afin qu'ils me rendent la santé. Je crains bien, répondit-elle, que les Dieux ne soient sourds à mes prieres ; ils sont tous irritez contre toy, pour avoir dévoré leurs Victimes.



SENS MORAL.

CEux que l'on a outragez pendant que l'on étoit dans la prosperité, ne sont guere en disposition de faire du bien

leurs ennemis qu'ils voyent tombez dans l'adversité. Il faut ménager les gens, quand on veut exiger d'eux de bons offices. Il n'est pas temps de ramper & de prier, aprés avoir fait mille outrages dont ceux qui les ont receus ne perdent pas si-tôt la memoire. Le Corbeau, qui dans sa pleine santé avoit profané, & devoré les Victimes que l'on offroit aux Dieux, n'étoit guere en état de les fléchir & de les attendrir par ses prieres, lors que la maladie l'eut réduit à la derniere extremité. C'est à tort que certaines gens se plaignent qu'on ne les assiste pas dans leurs besoins, aprés qu'ils ont fait les fiers, & qu'ils ont méprisé tout le monde durant leur prosperité.





FABLE XXIX.

D'un Païsan, & d'un Serpent.

IL y avoit à la porte d'un Païsan, une caverne qui servoit de retraite à un Serpent. L'un des enfans de ce Laboureur marcha sans y penser sur le Serpent, qui le mordit; de sorte que l'enfant mourut sur le champ par la force du poison. Le Serpent craignant d'être puni de ce crime, se retira promptement dans sa caverne, pour se mettre à couvert de la fureur du Païsan, qui penetré de douleur pour la mort de son fils, prit une hache & se posta à l'entrée de la caverne attendant que le Serpent en sortist, pour lui couper la tête. Mais le Serpent se tenoit alerte, & regardoit de tous côtez, bien persuadé qu'on ne lui feroit point de quartier. Un jour vou-

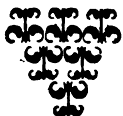
lant sortir, à peine eut-il mis la tête hors de son trou, que le Païsan brûlant de colere, & du desir de se vanger, lui porta un grand coup de hache, qui alla donner contre un rocher. Le Serpent ayant retiré promptement sa tête, para le coup, dont les marques demeurerent sur la pierre, comme des signes de la colere du Païsan. Sa femme souhaittant qu'il se reconciliât avec le Serpent, mit à l'entrée de sa caverne du pain, & du sel, & l'exhorta de faire la paix avec son mari. Je ne pourrai jamais me fier à cette reconciliation, répondit le Serpent, tandis que je verrai le tombeau de vôtre fils, & ces marques de la colere de vôtre mari empreintes sur ce Rocher.





SENS MORAL.

LEs hommes ne cessent guere de haïr, & ne perdent point le desir qu'ils ont de se vanger, tandis qu'ils voyent les marques des affronts qu'ils ont receus. Quelque bonne mine que fasse un ennemi reconcilié, il ne faut point s'y fier. Souvent cette reconciliation n'est qu'un pretexte, pour mieux couvrir la haine qu'il conserve toûjours dans le fond de son cœur, & qu'il fait paroître à la premiere occasion qu'il trouve de se vanger. C'est mal connoître les hommes que de se fier aux apparences & aux demonstrations d'amitié qu'ils donnent à ceux dont ils ont de grands sujets de se plaindre, & qui leur ont fait des chagrins, ou des affronts essentiels.





FABLE XXX.

D'un joüeur de Trompette.

UN Joüeur de trompette, aprés avoir ſonné la charge, les deux armées étant en preſence, fut pris par ſes ennemis. Il les conjuroit de ne le point tuer. Vous voyez, leur diſoit-il, que je ne ſuis point en état d'ôter la vie à perſonne, puiſque je ne porte point d'armes offenſives, & que je n'ai à la main que ma Trompette. C'eſt pour cela, lui répondirent les Soldats qui l'avoient pris, qu'il faut te faire mourir, puiſque ne ſçachant point combatre, tu animes cependant les autres à ſe batre, & à s'égorger.

SENS MORAL.

CEux qui animent les Grands les uns contre les autres, font quelquefois plus de mal par leurs mauvais conſeils, & par leurs exhortations, que des particuliers, qui auroient eux-mêmes envie de nuire. C'eſt le malheur ordinaire des Grands, que de croire trop legerement les perſonnes qui les approchent, ſans approfondir les raiſons, & les motifs qui les font parler. On leur fait entendre que de certaines gens leur ont fait des outrages ſenſibles, quoiqu'ils n'ayent point penſé à les offencer. Sur ces préjugez, ils donnent des ordres dont les ſuites ſont ſouvent tres funeſtes; & ils accablent des innocens, que la calomnie a noircis dans leur eſprit. Comme ils ne ſont déja que trop diſpoſez à la vangeance, & que l'idée des moindres mépris, ou du moindre affront les met en furie, c'eſt jetter de l'huile ſur le feu, que de leur tenir des diſcours qui les animent encore davantage.



FABLE XXXI.

Le Ris, & les Pleurs.

ON raconte que deux hommes passoient toute leur vie à considerer la vicissitude des choses humaines. Un des deux pleuroit, l'autre rioit toûjours. Quelqu'un ayant fait reflexion sur leur differente conduite, les aborda, & ayant salüé le Pleureur, lui demanda pour quel sujet il pleuroit de la sorte sans relâche. Je considere avec attention, lui répondit-il, ce qui se passe dans le monde, & j'y vois principalement trois choses qui me font beaucoup de peine. Premierement je déplore la misere des Rois, & des Grands, qui étant les Arbitres des choses humaines, & les Maîtres Souverains, & pour ainsi dire, comme les Dieux de la terre; n'ont ce-

pendant ni pieds, ni mains, ni yeux, ni oreilles, & ne voyent & n'agiſſent que par les organes d'autrui. Ils ne parlent, ils ne mangent, ils ne dorment que ſelon le caprice des autres. Enfin, dans ce haut dégré de gloire & de felicité, ils vivent d'aumônes, ou de voleries. Secondement, la crainte que j'ai que le monde ne finiſſe bien-tôt, & qu'il ne ſoit conſumé par une incendie generale, eſt pour moi une ſource intariſſable de larmes ; car je vois qu'une affreuſe ſechereſſe conſume & brûle toutes choſes. Cela vient peut-être de cette ardeur que l'on a de boire, & de ce que pluſieurs Nations diſputent entr'elles à qui ſe ſervira de plus grandes coupes, & de plus grands pots. En troiſiéme lieu, l'indignation me force encore à pleurer. Je ſuis fâché que la vandange ne précede pas la moiſſon ; car il ſeroit bien plus agréable de recueillir les grappes de raiſins pendant l'Eſté que pendant l'Automne. Ce

ſeroit un excellent remede pour temperer les chaleurs de cette ſaiſon, qui ſont exceſſives & incommodes ; & l'on pourroit agréablement ſe deſalterer avec cette liqueur nouvelle. Aprés que l'Etranger eut connu les ſujets que celui-cy avoit de pleurer ſans ceſſe, il s'adreſſa à l'autre, & lui demanda ce qui le faiſoit rire toûjours. Tout ce que je vois dans le monde, lui répondit-il, me paroît ridicule, comme il paroît digne de compaſſion à mon ami ; mais je ris principalement de trois choſes. Premierement, je ris de la confiance des mortels & de l'opiniâtreté qu'ils font paroître à braver leurs maux ; car quand ils ont fait nauffrage, à peine ſe donnent-ils le loiſir de radouber leur Vaiſſeau, qu'ils s'expoſent à de nouveaux dangers. Quoiqu'ils ayent receu pluſieurs bleſſures dangereuſes dans les combats, ils ne laiſſent pas de retourner à la guerre, avant que leurs playes ſoient fermées. Les yvrognes oublient aiſé-

ment

ment les maux que leur cauſe leur incotinnence, & recommencent dés le lendemain à boire avec plus d'excés. Les joüeurs ne peuvent s'abſtenir du jeu pour les pertes qu'ils y ont faites. Un homme que la mort a délivré d'une femme querelleuſe, biſarre, incommode, inſupportable; à peine ſe donne-t-il le loiſir de faire les funerailles de cette premiere femme, qu'il ſonge à ſe remarier. En ſecond lieu, les contretemps des hommes me font rire; car ils ajoûtent à la joye de la bonne chere & des feſtins le plaiſir du chant, & des inſtrumens de Muſique; & ils mêlent les plaintes & les gemiſſemens parmi les douleurs & les larmes des perſonnes affligées. En troiſiéme lieu, ne trouvez-vous pas fort ridicule de donner tant d'argent aux Medecins, puiſque l'on en trouve par tout un ſi grand nombre qui donnent les remedes pourrien? Car y a-t-il une vieille, qui ne faſſe pas maintenant profeſ-

ſion de Medecine ? Mais quand cela ne ſeroit pas, combien trouverons-nous de maux, dont il ne faudroit pas guerir les hommes ? Pourquoi guerir les envieux du mal des yeux ; les gourmands, des maux de bouche ; les femmes & les médiſans, des maux de la langue, & du goſier ; les curieux, & les paraſites, de l'aſthme ; les coleres, des maux d'eſtomach ; ceux qui gardent le celibat, des maux qui viennent aux parties neceſſaires à la generation ; les larrons, de la goûte ; les ſoldats, de la folie ? Il ſeroit avantageux à la Republique de ne point guerir tous ces gens-là de ces ſortes de maux. L'Etranger lui en demanda la raiſon. C'eſt, repliqua celui qui rioit toûjours, que ſi les envieux avoient les yeux foibles & attaquez de quelque incommodité, ils verroient moins clairement les biens, & la proſperité d'autrui ; ils ſe figureroient qu'elle eſt plus grande ; & cette imagination redoubleroit leur

douleur. Quels maux ne causeroient point aux gourmands les continuelles incomoditez de bouche ? Les femmes, & les médisans parleroient moins, & inventeroient moins de calomnies, s'ils avoient la langue embaraſſée. Il seroit à propos que les parasites, & les curieux fussent travaillez d'un asthme continuel, qui les empêcheroit de s'informer avec tant de soin des affaires d'autrui ; ou de courir aux tables avec tant d'avidité. Si les personnes sujettes à la colere, avoient de grands maux d'estomach, elles ne s'abandonneroient pas à de si grands emportemens. Qu'est-il besoin que ceux qui gardent le celibat, ayent si saine une partie de leur corps qui leur est si inutile ? Si les larrons avoient toûjours la goûte, ils ne pourroient aller voler personne. Vous sçavez que les Poëtes representent les plus grands Heros, & même le Dieu Mars, tous furieux dans les combats. Il faut donc laisser la fureur

en partage aux ſoldats, afin qu'ils en deviennent plus redoutables à leurs ennemis. Aprés cela, les deux Philoſophes recommencerent à pleurer, & à rire, ſelon le different rôle qu'ils faiſoient. L'Etranger ſe ſepara d'eux, & continua ſon voyage.



SENS MORAL.

LEs affaires humaines peuvent faire rire, ou pleurer, ſelon les differentes manieres dont on les enviſage. Cette Fable eſt fondée ſur l'Hiſtoire d'Heraclite & de Democrite. L'un déploroit les malheurs & la folie des hommes; l'autre ſe moquoit de leurs entêtemens, & de leurs extravagances.





FABLE XXXII.

D'un Oiseau, & de la Moisson.

AU temps de la moisson, il y avoit dans un champ un nid rempli d'Oiseaux qui n'avoient pas encore de plumes. Toutes les fois que la mere de ces petits Oiseaux quittoit le nid, pour aller chercher dequoi les nourrir; elle leur recommandoit soigneusement de bien retenir tout ce qu'ils entendroient, pour lui en rendre un compte fidelle à son retour. Ils lui dirent un jour, que le Maître du champ, accompagné de l'un de ses fils déja fort & robuste, étoit venu visiter sa moisson, & qu'il avoit résolu de couper le lendemain son bled avec le secours de ses amis. La Mere des Oiseaux ne parut point étonnée de cette nouvelle. Le lendemain, elle

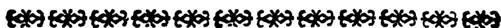
alla ſelon ſa coûtume, chercher de la nourriture à ſes petits, qui lui dirent à ſon retour, que le Maître du champ ſe ſerviroit pour couper ſon bled, de ſes parens, & de ſes amis, Elle leur dit qu'il n'y avoit encore rien à craindre pour eux; mais quand ils lui eurent dit que le Maître du champ y viendroit avec ſes valets, & ſon fils; C'eſt maintenant, dit-elle, qu'il faut partir, & chercher une retraite plus aſſurée.



SENS MORAL.

On tire plus de ſecours dans ſes beſoins des étrangers, que de ſes proches. On ne ſçauroit dire la raiſon pourquoi les perſonnes de même ſang ſe regardent toûjours avec quelque eſpece de jalouſie. Ils ſont moins affligez des ſuccés qui arrivent aux étrangers. qu'à leurs parens mêmes. Ils ſont auſſi moins diſpoſez à les ſecourir dans les embarras qui leur ſurviennent. C'eſt pourquoi Eſope a feint que l'Oiſeau ne crut pas être obligé

d'ôter son nid du champ, tandis que le proprietaire ne parloit que de l'assistance de ses parens, & de ses amis.



FABLE XXXIII.

D'un Pere, & d'un Fils.

UN jeune homme se vantoit un jour devant son pere, d'avoir fait un grand nombre d'amis, par sa civilité, & par les bons offices qu'il leur avoit rendus. Le Vieillard connoissant l'erreur de son Fils, & voulant le corriger, lui demanda, s'il les avoit éprouvez. Oüi, répondit le jeune homme, je connois les bons sentimens qu'ils ont pour moi, & l'amitié qu'ils me portent. Mais, repliqua le Vieillard, pour en être plus assuré, il faut les mettre à l'épreuve; & voici de quelle maniere vous vous y prendrez. Vous tuerez un Veau, que vous renfermerez dans un sac. Vous le porterez chez

celui de vos amis que vous croyez le plus affidé, & le plus dans vos interêts; vous le prierez de vous secourir dans une affaire tres-importante. Vous lui direz, que querellant avec un homme, vous l'avez tué. Le jeune homme suivit le conseil que son pere lui donnoit. Il alla chez celui de ses amis qu'il croyoit le plus ardent, & le plus zelé. Il lui presenta le sac teint de sang, & lui tint le langage que son pere lui avoit suggeré. Cet ami lui donna d'abord des marques d'indignation; ensuite il le traita durement de paroles. Enfin il lui declara nettement qu'il ne vouloit point s'engager dans une mauvaise affaire, ni avoir part à son crime. Le jeune homme retourne vers son pere, & lui raconte de point en point comment son ami l'avoit receu. Vous voyez, mon fils, lui repartit le Vieillard, de quelle maniere les apparences d'amitié vous ont trompé. Mais allez chez vos autres amis, & voyez s'ils vous

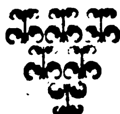
sour

ſont plus fidelles. Il obéït, mais tous l'abandonnerent lâchement, & le rebuterent. Alors il avoüa ſon erreur devant ſon pere, & ſe repentit de ſa credulité. Vous voyez, lui dit le Vieillard, que j'ai vêcu longtemps. Pendant tout le cours de ma vie, je n'ai trouvé qu'un ſeul homme fidelle, ou qui pût mériter le nom d'ami. Pour l'éprouver, & pour mieux connoître ſes veritables ſentimens, allez le trouver. Il le lui nomma, & lui deſigna ſa maiſon. Dites-lui que vous êtes mon fils, demandez-lui du ſecours, pour dérober au Public la connoiſſance du crime que vous feindrez avoir commis. Le jeune homme alla ſur le champ trouver celui que ſon pere lui avoit indiqué. Il lui expoſa l'hiſtoire qu'il avoit inventée. Cet homme tout incontinent lui dit d'entrer dans ſa maiſon, afin de parler d'une affaire qui lui paroiſſoit trop importante pour être traitée en public; car il l'avoit abordé dans la

ruë. Il le conduisit dans l'endroit le plus reculé & le plus secret de sa maison, & se préparoit déja à y faire une fosse pour y enterrer le mort. Alors le jeune homme connoissant la fidelité d'un ami si genereux, lui parla à cœur ouvert, lui expliqua le sujet de sa feinte, lui rendit mille actions de graces, le conjura de le mettre au nombre de ses amis, & de l'aimer comme il aimoit son pere, auquel il courut en diligence raconter ce qui s'étoit passé, ne pouvant se lasser d'admirer, & de loüer la generosité d'un ami si fidelle ; & se blâma lui-même de s'être flaté mal à propos d'avoir un grand nombre d'amis. Son pere lui donna encore plusieurs beaux preceptes, pour distinguer les faux amis d'avec les veritables, & pour le rendre plus reservé sur le choix qu'il devoit faire, sans se laisser surprendre par de belles paroles, & par les trompeuses apparences d'une feinte amitié.

SENS MORAL.

LEs veritables amis ſont tres-rares & il eſt fort aiſé de s'y tromper, parce qu'on ne lit pas dans le cœur des gens. Le meilleur moyen pour s'en aſſurer eſt de les mettre à l'épreuve. S'ils ſont conſtants & fidelles pendant vôtre adverſité; s'ils ne craignent point de ſe déclarer pour vous, & de vous ſecourir dans des affaires délicates, au hazard de ſe perdre eux-mêmes, c'eſt une marque évidente que leur amitié eſt ſincere, & que l'on peut ſeurement compter ſur eux.





FABLE XXXIV.

D'un Parricide.

UN méchant homme, coupable des crimes les plus énormes, s'étoit couché auprés d'une muraille chancelante, pour se reposer, & pour dormir pendant quelque temps. Le Dieu Serapis lui apparut durant son sommeil, & l'avertit en songe, de se lever promptement, & d'aller chercher un autre lieu plus seur pour dormir. Il obéït aux avis que le Dieu lui donnoit. A peine se fut-il éloigné de quelques pas de la muraille, qu'elle tomba. Il alla incontinent dans le Temple remercier les Dieux du soin qu'ils prenoient de sa vie, & leur offrit un Sacrifice, avec de grandes marques de joye, & de reconnoissance. Serapis lui apparut

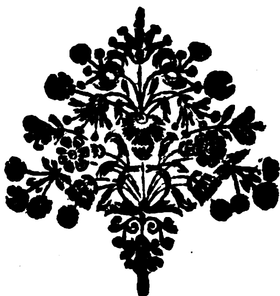
une seconde fois durant son sommeil. Penses-tu, scelerat, lui dit-il avec un visage irrité, que les Dieux se soucient d'un infame, & d'un parricide? Mais si tu avois esté écrasé sous les ruïnes de cette muraille, tu serois mort sans douleur, & sans infamie. Les Dieux ne t'ont sauvé que parce que tu es reservé au gibet, pour expier tes forfaits par une mort ignominieuse.



SENS MORAL.

Les scelerats ne doivent point se flater de pouvoir éviter les peines deuës à leurs crimes. Si Dieu les souffre pendant quelque temps, c'est pour les punir d'une maniere plus étonnante, & plus exemplaire, afin que leurs châtimens retiennent les autres, & les fassent rentrer dans leur devoir. Ceux qui se sentent coupables de quelque grand crime, & qui voyent que leurs affaires n'en vont pas plus mal; au contraire qui se voyent riches, & opulens, qui coulent tranquilement leur vie dans l'abondance, & dans

les délices, croyent que Dieu ne prend pas garde à leurs forfaits, ou qu'il ne s'en met pas en peine ; mais c'est qu'il attend à les punir, pour les convertir eux-mêmes, ou pour la conversion des autres.





FABLE XXXV.

De la fole entreprise des Chiens.

UNe troupe de Chiens se promenant sur le rivage, apperçurent dans la mer, des peaux qui flotoient. Ils résolurent entr'eux, pour avoir ces peaux, de boire toute l'eau de la mer; mais ils creverent tous à force de boire, avant que d'executer leur dessein.



SENS MORAL.

LEs entreprises mal concertées ne peuvent réüssir ; & l'on se trouve toûjours mal de suivre les mouvemens d'une aveugle cupidité. Cette Fable attaque les avares, qui se font souvent de mauvaises affaires pour contenter leur avarice. Comme leur passion les aveugle le plus souvent, ils ne raisonnent pas as-

ſez, pour prévoir la ſuite fâcheuſe des entrepriſes où ils s'engagent.



FABLE XXXVI.

D'un Berger, & d'un Cuiſinier.

UN Berger, & un Cuiſinier, faiſoient voyage de compagnie. Ils trouverent par hazard ſur leur chemin une Brebis fort graſſe, qui s'étoit égarée du troupeau. Ils ſe jetterent tous deux deſſus à qui l'auroit; les bêtes parloient le langage des hommes en ce temps-là. La Brebis leur demanda de quelle profeſſion ils étoient l'un & l'autre, & pour quel ſujet ils prétendoient tous deux l'emmener. Aprés qu'ils ſe furent expliquez ſur le métier qu'ils faiſoient, la Brebis ſe tourna du côté du Berger, & ſe livra à lui de bon cœur. Elle dit au Cuiſinier, que ſon Métier étoit d'égorger les

Brebis ; & celui du Berger de les conſerver ; & que par conſequent il ne devoit pas s'étonner du choix qu'elle faiſoit.



SENS MORAL.

AUtant qu'on le peut, il faut s'éloigner des méchans , & s'approcher des gens de bien. L'habitude que les premiers ont à faire du mal, fait que l'on ſe repent toſt ou tard de les pratiquer, au lieu que l'on peut tirer de grands avantages du penchant que les autres ont à faire du bien. Eſope feint que la Brebis s'informa ſoigneuſement de quelle profeſſion étoient ceux qui la vouloient avoir, avant que de ſe déterminer ſur ſon choix. Cette leçon eſt tres-importante pour nous apprendre à bien examiner les mœurs, & le caractere des perſonnes avec leſquelles nous voulons vivre. Si nous remarquons qu'ils ſoient vicieux, & enclins à mal faire, il faut rompre ſur le champ, quelque agrément que l'on eſpere trouver dans leur commerce, dont on a toſt ou tard aſſez d'occaſions de ſe repentir. Si la ſocieté des gens de bien

n'eſt pas ſi agreable, elle fait au moins plus d'honneur. La maxime de celui qui diſoit, qu'il aimoit mieux ſe réjoüir avec des fripons, que de s'ennuier avec des gens de bien, n'eſt pas ſainte.





FABLE XXXVII.

La Cicogne, les Rats, & les Grenoüilles.

LA Cicogne pressée de la faim, ne sçachant de quelle ruse se servir pour attraper les Grenoüilles qui s'enfonçoient dans leurs Marais, ni les Rats qui se cachoient dans leurs trous, alla sur le bord d'un Etang, & dit aux Grenoüilles, que les Rats témoignoient par tout un fort grand mépris pour elles, & qu'ils se vantoient publiquement, qu'un Rat pouvoit batre trois Grenoüilles. Elles se tinrent tres-offensées de ce mauvais discours, & protesterent qu'elles ne refuseroient point de se batre contre les Rats, en pleine campagne. La Cicogne incontinent alla au quartier des Rats, & leur fit entendre, qu'elles

les méprisoient, & disoient qu'une seule Grenoüille suffisoit pour mettre en fuite une grande troupe de Rats. Ce discours les aigrit étrangement. Ils dirent qu'ils défioient les Grenoüilles au combat. On choisit pour champ de bataille une grande plaine également éloignée des Marais des Grenoüilles, & des Cavernes des Rats. Les combatans s'y rendirent en foule. La Cicogne les voyant à sa discretion, se mit à les tuer les uns aprés les autres. Ceux des Rats & des Grenoüilles qui échaperent, connurent alors qu'ils avoient esté pris pour dupes, sans pouvoir se garantir du bec de la Cicogne.

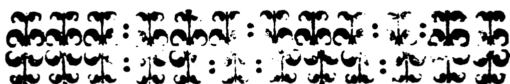


SENS MORAL.

Il ne faut point ajoûter foy aux rapports de ses ennemis; car quelque beau semblant qu'ils fassent, ils ne songent qu'à nuire, & à exciter des divisions pour profiter des conjonctures. La sotise des Rats,

& des Grenoüilles, qui s'animerent, à ce que dit Esope, les uns contre les autres, est une leçon pour nous apprendre à nous garantir des saillies de la colere, puisque cette passion empêche qu'on ne raisonne, & qu'on ne prévoye les suites d'une dangereuse affaire, où l'on s'embarque, par les artifices des personnes interessées, qui travaillent sous-main à la ruïne des deux partis, pour s'enrichir de leurs dépoüilles. Il ne faut donc pas, sur de legers soupçons, prendre feu contre des personnes que l'on tâche par de mauvais discours, à rendre suspectes. Il faut au moins, avant que d'éclater, se donner le temps de s'éclaircir.





LE COMBAT DES CHATS ET DES RATS,

PAR UN AUTEUR ANONYME.

ARGUMENT.

Dans le temps que Creillus, qui avoit établi le Siege de son Empire dans une vaste & sombre Caverne, gouvernoit toute la Nation des Rats, un Chat celebre rodoit continuellement au tour de cette Caverne, pour épier tout ce qui s'y passoit, & pour examiner toutes les démarches de Creillus. Ce Roi jaloux de son autorité, & plein de zele pour le repos de son Peuple, souffrit impatiemment les assiduitez du Chat, & les curieuses observations qu'il faisoit sur les terres de son Empire. Il

fit part de ſon chagrin à l'un de ſes Alliez, & de ſes confidens, qui exerçoit la Charge de Tyroclope; c'eſt à dire, Larron de fromage. Il lui demanda conſeil ſur les meſures qu'il devoit prendre pour écarter ce Chat. Il fut réſolu dans le Conſeil des Rats, qu'on leveroit une grande armée, pour faire la guerre aux Chats. Ceux-ci remporterent d'abord quelques avantages ſur leurs ennemis. Le fils de Creillus fut vaincu, déchiré & devoré par un Chat. Cette triſte nouvelle fut rapportée à ſa Mere, par un témoin oculaire. Ce malheur redoubla le courage des Rats. Aprés pluſieurs ſignalez combats, ſoûtenus vigoureuſement de part & d'autre, lors qu'ils étoient au plus fort de la mêlée, une poutre pourrie tomba du plancher, & écraſa le Chat. Cet accident donna la victoire aux Rats. Cette Fable eſt écrite en forme de Comedie, dont les principaux perſonnages ſont Creillus, Roy des

Rats; Tyroclope, Chef du Conseil; un Chœur de Servantes; un Heraut, une Concubine de Creillus; deux Ambassadeurs.

CREILLUS.

A quoi pensons-nous, genereux Citoyens, de demeurer si long-temps cachez dans nos Cavernes; & de passer une vie malheureuse, dans la crainte, & dans la misere? A peine osons-nous mettre le nez à la fenêtre; mais toûjours saisis d'horreur, nous traînons une vie obscure, toûjours renfermez dans nos trous, comme si nous étions resserrez par une Garde ennemie. La nuit nous paroît encore plus longue & plus affreuse que le jour; & nôtre malheur égale celui de ces Peuples infortunez, qui sont privez de la lumiere pendant six mois continuels, & qui passent tout ce temps-là dans des tenebres affreuses.

TYROCLOPE.

Si nous sommes renfermez, au moins nous vivons dans nos Caver-

nes.

nes. Mais si nous nous mettons en campagne, comme vous dites, nous serons tout à coup exposez à une infinité de perils; & une prompte mort sera la récompense de nôtre temerité.

CREILLUS.

Pourquoi serons-nous exposez aux hazards, & aux malheurs dont vous nous menacez?

TYROCLOPE.

Nous deviendrons la proye d'un ravisseur avare, & affamé.

CREILLUS.

Quel est le ravisseur? Ne faites point de façon de me le dire; car je ne devine pas aisément.

TYROCLOPE.

C'est celui que les hommes appellent un Chat; & qui rode perpetuellement autour de nos demeures, pour examiner la conduite des Rats, & de même que les Chiens sont les ennemis irreconciliables des Liévres, du Met, ce redoutable ennemi, est toûjours alerte pour nous surpren-

dre. Il jette ſur nous des regards terribles, qui ſont des ſignes manifeſtes de ſes mauvaiſes intentions.

CREILLUS.

Je ne le ſçais que trop, combien vos conjectures ſont bien fondées. Ce cruel a devoré autrefois, à mes yeux ma chere Fille Lychnoglyphe, que j'aimois plus que ma vie.

TYROCLOPE.

Il a fait le même traitement à mon aimable fille Corſocope, & à mon fils Sitodarpe, que j'aimois avec tant de tendreſſe, & qui venoit au ſecours de ſa ſœur.

CREILLUS.

Pourquoi demeurons-nous donc les bras croiſez, comme des lâches, ſans nous mettre en devoir de vanger la mort de nos chers enfans?

TYROCLOPE.

Et que voulez-vous que nous faſſions?

CREILLUS.

Il faut punir ce cruel Panſage comme il le merite, & ſonger à van-

ger ceux qu'il a fait perir.

TYROCLOPE.

Comment nous y prendrons-nous ? Dites-moy nettement toutes vos pensées sur cette affaire importante.

CREILLUS.

Il faut que nous l'attaquions brusquement, & sans lui donner le temps de se reconnoître.

TYROCLOPE.

Cette proposition me glace d'effroy. Je crains bien qu'il ne nous étrangle, & qu'il ne nous devore, & que nôtre perte ne redouble la joye du Chat, & n'ajoûte un nouveau lustre à sa gloire.

CREILLUS.

Je crois que nous devons tout tenter, pour venger les morts ; car vous sçavez que de grands personnages ont acquis une gloire immortelle, pour avoir vangé la mort de leurs amis, de leurs parens, de leurs enfans, de leurs freres.

TYROCLOPE.

Oüi, je sçais tout cela ; mais il est

bien douloureux d'être privé de la lumiere, pour être enſeveli ſous un tombeau tenebreux.

CREILLUS.

Mais doutez-vous que nous ne puiſſions abatre la puiſſance de cet ennemi redoutable, & le faire perir ſans reſſource ?

TYROCLOPE.

Dites-moy comment nous pourrons executer une ſi belle entrepriſe.

CREILLUS.

En l'attaquant, & le pourſuivant à toute outrance, & à force ouverte.

TYROCLOPE.

Je crois qu'il ſeroit plus à propos d'avoir recours à la ruſe, & de le vaincre par ſurpriſe.

CREILLUS.

Mais par quel ſtratagême pourrons-nous le ſurprendre ?

TYROCLOPE.

S'il ſe défie que nous lui dreſſons quelque embuſcade, il nous tendra auſſi des pieges: & ſi nous lui decla-

rons la guerre , il rassemblera un grand nombre de soldats. Nous ne pourrons soûtenir ses efforts, & il remportera la victoire sur nous, aprés avoir mis toute nôtre armée en déroute.

CREILLUS.

Quand nous aurons mis sur pied autant que nous pouvons de soldats, il faudra encore grossir nôtre armée par des troupes auxiliaires, selon la coûtume.

TYROCLOPE.

Ne vous souvenez-vous plus de l'attaque que nous fîmes contre l'armée des Chats, & des Grenoüilles, avec de nombreuses troupes de nos Alliez, qui étoient venus à nôtre secours?

CREILLUS.

Je m'en souviens, & du malheureux succés de nôtre entreprise. Nos enfans, nos freres, nos amis, nos peres, perirent dans cette guerre; & peu s'en falut que nous n'y perdîmes la vie.

TYROCLOPE.

Je crains le même ſort, ſi nous recommençons la guerre.

CREILLUS.

N'apprehendez rien, les Dieux ſont pour nous, ils me l'ont fait connoître par les ſonges. Vous ſçavez que j'ai quelque connoiſſance en cet Art; & que je ſuis aſſez expert dans l'interpretation des ſonges.

TYROCLOPE.

Qu'eſt-ce que les Dieux vous ont donc revelé?

CREILLUS.

Lorſque je dormois, Jupiter m'eſt aparu; il m'a inſpiré une force extraordinaire, & m'a dit: Vous avez un courage invincible.

TYROCLOPE.

Dites-moi encore, ſous quelle figure il vous a paru?

CREILLUS.

Il reſſembloit à Tyrolichus, ce ſage vieillard.

TYROCLOPE.

Ne vous est-il point encore apparu dans un autre temps, ni dans un autre état ?

CREILLUS.

Il me sembloit que mes menaces le rendoient timide.

TYROCLOPE.

Quelles menaces avez-vous donc pû faire à cette Divinité, qui habite dans les Cieux, & qui commande aux Dieux immortels ? L'avez-vous menacé d'attacher une grande chaîne au Ciel, pour en entraîner tous les Dieux à force de bras ?

CREILLUS.

Je lui fis mille fois l'année passée cette menace ; car en faisant reflexion aux malheurs de ma vie, & de quelle maniere je languissois dans un trou sombre, & étroit, rempli d'affreuses tenebres, je jurois, je pestois, je me lamentois, je déchirois mon visage, je dis mille injures, au grand Dieu Jupiter ; & j'ajoûtai à mes gemissemens d'affreuses me-

naces pleines d'indignation, & de desespoir.

TYROCLOPE.

Dites-moi donc en quels termes ces menaces étoient conceuës ?

CREILLUS.

Que s'il ne me faisoit pas remporter de grandes victoires sur mes ennemis, s'il ne me rendoit pas invincible dans les combats; & s'il ne me faisoit pas couronner de lauriers, j'entrerois dans le reservoir où l'on garde les Victimes, & les mangerois pour me nourrir.

TYROCLOPE.

Je me joindrai à vous avec ma femme, & mes enfans; mais il me paroît que vous me racontez une fable.

CREILLUS.

Non, je vous le jure; mais j'ai voulu auparavant tenir un grand conseil de guerre, rassembler tous les Rats, & leur demander leurs avis, dans la conjoncture presente.

TYROCLOPE.

Ce n'eſt pas maintenant le temps; car il faut ſortir de nos trous, & tenir la campagne, pour nous délivrer de la contrainte, où les Chats nous tiennent, & des allarmes continuelles qu'ils nous donnent. Il faut ranger tous les Rats ſous divers étendarts, leur inſpirer du courage, & les exhorter à bien s'acquiter de leur devoir. Il faut diſtribuer les Emplois de l'armée; des Chefs de Brigades, des Lieutenans, des Capitaines, des Generaux, & marcher en bon ordre contre nos ennemis.

CREILLUS.

J'approuve extrêmément vôtre avis; vous avez parlé avec beaucoup de ſageſſe, & d'éloquence; & comme un vieillard d'une experience conſommée. Faites partir un Heraut, pour convoquer l'Aſſemblée generale des Rats.

LE HERAUT.

Tous les Chefs des Rats ſont dé-

ja rassemblez, & tous dispofez à recevoir vos ordres.

CREILLUS.

Genereux soldats, & mes chers Compagnons ; il y a long-temps que nous gemissons sous une honteuse servitude, & que nous demeurons cachez honteusement dans des trous, quoique nous ne manquions pas de courage. Nos predecesseurs, comme s'ils eussent esté malades, languissans, & tout perclus de leurs membres, n'ont pas eu l'assurance de se mettre en campagne, & de paroître devant nos ennemis. Voici maintenant le temps de montrer de quoi nous sommes capables, & de combatre courageusement nos ennemis.. Il me semble que je me deshonorerois, moy qui suis si genereux & qui commande à tant de braves guerriers, qui marche avec tant de pompe, & tant de gloire ; moi à qui l'on donne par tout tant d'applaudissemens ; je me deshonorerois, dis-je, si je n'osois sortir de mon trou, ni

tenir la campagne devant mes ennemis. Vous qui êtes ſortis d'ancêtres ſi illuſtres, & qui ſe ſont ſignalez en tant d'occaſions; vous avez herité de leur prudence, & de leur courage. Acquitez-vous fidellement des emplois que l'on vous donnera, & n'apportez aucun retardement dans l'execution de mes ordres. Partez, invincibles Rats; allez vous exercer dans de nouveaux genres de combats; reglez-vous ſur les grands exemples de valeur que je vous donnerai. Jamais je n'ai heſité un moment, pour me jetter à corps perdu dans les perils les plus grands. J'ai donné dés ma tendre jeuneſſe des marques d'une extrême valeur. Je mettois en déroute tous les ennemis qui ſe preſentoient devant moi. Les Ancêtres dont je tire mon origine, avoient un courage invincible. Vous ſçavez quelle gloire ils ont acquiſe par leur intrepidité, & par la ſageſſe qu'ils ont fait paroître en tant d'occaſions; je veux parler des

Cartodaptes, qui ſe ſont rendus ſi celebres par leurs hauts faits. Je n'ai point degeneré d'une origine ſi illuſtre ; j'aurois eu honte de mener une vie oiſive, & obſcure ; j'ai marché dés mon enfance ſur les pas des plus grands Hommes, & des plus fameux Guerriers. J'ai manié la lance, & l'épée, ayant le bouclier ſur le bras. J'ai appris à monter à cheval, à attaquer l'ennemi, à lui porter des coups ſeurs, & inévitables ; à bander l'arc, à lancer le javelot, à faire toutes les fonctions militaires. J'ai conduit pluſieurs armées en qualité de General ; j'ai aſſervi pluſieurs Nations, par mon adreſſe, & par mon courage, & je les ai renduës tributaires. On m'a enfin creé le Monarque des Rats, aprés que l'on a jugé, que j'étois le plus conſiderable de toute la Nation ; mais je reconnois maintenant que le rival de Jupiter, & de Rhée, eſt le plus miſerable de tous. C'eſt un animal timide, miſerable, & mépriſable.

Préparez-vous, mes chers Compagnons, à bien faire vôtre devoir, & à bien combatre. Témoignez en cette occasion vôtre force, vôtre adresse, vôtre courage ; armez-vous à vôtre avantage, retournez promptement dans vos maisons pour faire tous les préparatifs necessaires. J'espere que dés demain vous ferez paroître vôtre bravoure contre nos ennemis ; puisque cela est necessaire à la fin que nous nous proposons.

TYROCLOPE.

Puisque toute l'Assemblée s'est retirée chacun chez soy, pour prendre un peu de repos ; je vais aussi de mon côté me mettre au lit pour dormir pendant quelque temps.

CREILLUS.

C'est bien avisé ; il faut que je tâche d'en faire autant.

CHŒUR DE SERVANTES.

Ah, quelle douleur ! quelle infortune ! Grands Dieux, que ce jour est infortuné ! Le Roi a pris la dangereuse résolution de declarer la guerre

aux Chats, & de paroître devant eux en pleine campagne. Il me ſemble que je le vois déja perir avec toute ſon armée ; & abandonner la lumiere des Cieux. O grand Apollon, ſaint interprete des choſes futures, divin Phebus.

LOXIE.

Helas, helas, de quels malheurs ſommes-nous menacez ? Quelles miſeres, quelle ſource intariſſable de larmes ! Helas, helas, quelles cruelles afflictions !

LES DEUX AMBASSADEURS.

Peut-être gagnera-t-il la bataille ; mais vous nous racontez des choſes nouvelles, inoüies, incroyables. Que la volonté du grand Jupiter s'accompliſſe.

TYROCLOPE.

Je vois le jour qui commence à paroître.

CREILLUS.

J'apperçois auſſi de la lumiere.

TYROCLOPE.

Il eſt temps de renoncer au ſommeil, & de ſortir du lit. Aprés que

nous aurons immolé aux Dieux, des Bœufs & des Moutons; allons nous mettre en campagne; & commençons genereusement à combatre: mais il faut avant toutes choses appaiser les Dieux, tâcher de nous les rendre propices, & de les mettre dans nos interêts.

CREILLUS.

Quand le sacrifice sera achevé, invoquons Jupiter, Minerve, Mercure, Pan, Neptune, le chaste Loxie, Junon, & Diane, qui se plaît sur les Montagnes; Pluton, Latone, & Proserpine, avec tous les autres Dieux.

LE CHOEUR.

Grands Dieux qui tenez vôtre Empire au dessus, & au dessous de nous, vous qui êtes la source de tous les biens, soyez-nous propices, & faites-nous voir des effets de vôtre secours, dans la cruelle guerre que nous allons entreprendre, contre une Nation cruelle.

L'EPOUSE DE CREILLUS.

Jupiter, ſecourez nos Chefs, afin qu'ils remportent la victoire, avec mon Epoux, & mon Fils.

LE CHŒUR.

C'eſt une choſe glorieuſe que de vaincre; mais je me ſens glacé d'effroi,

L'EPOUSE.

Je ſuis penetrée de frayeur, & tout le corps me tremble.

LE CHŒUR.

Nos ennemis ſont forts, & redoutables.

L'EPOUSE.

O Jupiter, faites que la guerre nous ſoit favorable.

LE CHŒUR.

On ne peut attendre que du bien de la part des Dieux.

L'EPOUSE.

Si l'armée des Rats met celle de nos ennemis en fuite, nous paſſerons le reſte de nôtre vie en repos, & en ſeureté; nous ne ſerons plus dans la crainte, & dans les allarmes.

LE CHŒUR.

Nous en viendrons about, avec l'aſſiſtance des Dieux.

L'EPOUSE.

Mais ſi nos ennemis remportent l'avantage ſur nous; ſi nos ſoldats prennent la fuite, toutes nos affaires iront en decadence dés ce moment.

LE CHŒUR.

A Dieu ne plaiſe, qu'un auſſi grand malheur nous arrive.

L'EPOUSE.

Nous ſerions réduits à une honteuſe ſervitude.

LE CHŒUR.

Et nous deviendrions le partage de nos ennemis.

L'EPOUSE.

Et moy qui ſuis Reine maintenant, je ſerois eſclave avec tous mes enfans, que j'aime avec une extrême tendreſſe.

LE CHŒUR.

Non, grande Reine, vous ne tomberez point dans l'eſclavage, ni vous,

ni vos enfans ; mais vous ſerez tous devorez par un ennemi cruel & ſanguinaire.

L'EPOUSE.

Quoi ! je ſerai privée de la clarté du jour, & je ſerai réduite en pouſſiere ſous un triſte tombeau ?

LE CHŒUR.

Ceſſez de vous plaindre, & demeurez dans le ſilence ; je vois un objet bien digne de compaſſion. Il me ſemble que quelqu'un des nôtres s'échappe de la mêlée, qu'il eſt tout percé de coups, qu'on le pourſuit à toute outrance, & qu'il perd la reſpiration.

LE COURIER.

Où eſt la Reine ? On lui apporte de fâcheuſes nouvelles.

LE CHŒUR.

Vous la voyez devant vos yeux.

LE COURIER.

Reine infortunée, & trois fois malheureuſe. Pſicarpax eſt mort de ſes bleſſures dans le combat.

LA REINE.

Ah mon Fils, ah mon cher Fils ! l'appui de ma vieilleſſe eſt tombé. Ah mortelles douleurs, quelle perte, quel deſeſpoir ! Ah mon Fils, ah mon Fils, ah quelle affreuſe nouvelle ! Que deviendrai-je ? Où fuirai-je ? Où me cacherai-je ? Il faut que je periſſe, je ſens déja mes membres tremblans ſe diſſoudre. Helas, helas, mon cher Fils ! Ah quel douloureux ſpectacle !

LE CHŒUR.

Moderez vos douleurs, quoi qu'elles ſoient juſtes, & ceſſez de vous affliger comme vous faites.

L'EPOUSE.

Grand Dieu Jupiter, qui avez détruit la puiſſance, & renverſé les Chariots des Titans.

LE CHŒUR.

Ah mere affligée, mere malheureuſe ! Reſiſtez à cette douleur, dont le poids vous accable.

L'EPOUSE.

Ah mon fils, ah mon cher fils !

LE CŒUR.

Une grande Reine doit soûtenir ses disgraces, sans s'en laisser abbatre. Faites-vous instruire tranquillement de l'état, & de la situation de vos troupes.

L'EPOUSE.

Je ne puis resister à ma douleur, & je succombe malgré moi, sous le poids de mon infortune,

LE CHŒUR.

De quoy vous servent toutes ces plaintes, dans l'accablement où vous êtes ?

L'EPOUSE.

C'est un devoir que je rends aux manes de mon fils, avant que j'expire.

LE CHŒUR.

Non, grande Reine, vous ne mourrez point. Cessez de vous troubler, & de vous affliger.

L'EPOUSE.

Comment voulez-vous que je fasse, pour paroître insensible, & pour n'être pas penetrée de douleur,

dans un malheur de cette nature ?

LE CHŒUR.

Mais vos plaintes & vos gemissemens diminuënt-ils vôtre douleur ? Onne peut retirer les morts du tombeau en s'affligeant.

L'EPOUSE.

Mais que voulez-vous que je fasse en cessant de gemir & de m'affliger ?

LE CHŒUR.

Il faut vous informer de l'état de nos troupes, & de quel côté panche la victoire.

L'EPOUSE.

Qui pourra nous en dire des nouvelles certaines ?

LE CHŒUR.

Voilà un Courier, qui arrive du champ de bataille.

L'EPOUSE.

Où est-il ce Courier ?

LE CHŒUR.

Le voilà devant vos yeux.

L'EPOUSE.

Je n'en puis plus; la douleur m'arrache la vie.

LE CHŒUR.

Courier, dites promptement à la Reine, ce que vous avez veu à l'armée, & quel ſuccés nous pouvons eſperer du combat, & de quelle maniere ſon fils a eſté tué.

LE COURIER.

Voulez-vous que je vous raconte par ordre toutes choſes, ou que j'abrege ma narration?

LE CHŒUR.

Dites-nous en détail tout ce qui eſt arrivé à nos troupes, depuis le commencement du combat, juſqu'à cètte heure.

LE COURIER.

Je vous dirai tout, donnez-moi vôtre attention. Si-tôt que l'on eut commencé le combat, le plus fort & le plus courageux de nos ſoldats, je veux dire Pſicolide, en vint aux mains avec Panſage. Il fut vaincu, & tomba roide mort dans la mêlée. Ce fut un ſpectacle tres-douloureux pour nous. L'armée crut être perduë,

aprés la perte d'un Guerrier auſſi fameux. Un autre Capitaine nommé Colycoclope prit ſa place. Il eut le même ſort que le premier, & ne put en aucune façon reſiſter aux attaques de ſon ennemi, ni aux coups qu'il lui portoit. Pſicarpax voyant perir tant de braves gens, qui devenoient la proye de l'ennemi, & de l'armée de Panfage, en fut tout tranſporté de douleur, & de colere, par la chaleur du ſang qui boüillonnoit dans ſon cœur; & prenant une pertuiſane, il attaque Panfage, dans la réſolution de vaincre, ou de mourir; mais Panfage le voyant venir dans une ſi bonne contenance, & ne pouvant parer les coups qu'il lui allongeoit avec ſa pertuiſane, d'une maniere terrible, ſe jette ſur Pſicarpax à corps perdu, le ſerre, & le déchire de ſes ongles, & le mange à la veuë des deux armées.

LE CHŒUR.

Eh quoi, cette avanture ſe paſſa en la preſence de ſon cher Pere?

L'EPOUSE.

Cette circonſtance eſt encore ce qu'il y a de plus douloureux dans mon malheur.

LE COURIER.

Si-tôt que j'ai vû la fin de ce triſte combat, je ſuis venu en diligence vous en porter la nouvelle.

L'EPOUSE.

Je ſouhaiterois de tout mon cœur, que vous n'euſſiez point quitté l'armée, j'ignorerois encore mon malheur, & je ne ſerois pas penetrée comme je le ſuis de la douleur qui m'arrache la vie.

LE COURIER.

Il faut maintenant que je m'en retourne, & que je reprenne le chemin de l'armée.

L'EPOUSE.

Partez, & ne revenez plus nous apporter d'auſſi fâcheuſes nouvelles.

LE CHŒUR.

Que ce Meſſager de malheur periſſe plûtoſt.

L'EPOUSE.

L'EPOUSE.

Ce Courier nous a jetté dans une horrible consternation par son recit.

LE CHŒUR.

La fleur, & l'élite de nôtre Jeunesse a esté moissonnée par le fer de nos ennemis. Il me semble que l'honneur & le devoir nous engagent à celebrer par des chants lugubres, la mort de ce grand Guerrier qui vient de perdre le jour.

L'EPOUSE.

Vous avez raison, il est juste de s'abandonner aux larmes aprés la perte de mon fils.

LE CHŒUR.

C'est à la Reine à commencer un exercice si pieux & si douloureux.

L'EPOUSE.

Helas, helas, mon fils, ah, mon cher fils!

LE CHŒUR.

Ah infortuné Creillus, que deviendrez-vous aprés un accident si funeste?

L'EPOUSE.

Helas, helas, mon fils, ah mon

cher fils ! en quelle Region estes vous allé ?

LE CHŒUR.

Où vous a-t-on caché depuis que vous avez perdu la vie ?

L'EPOUSE.

Helas, helas ! qui peut nous avoir causé un malheur si terrible ?

LE CHŒUR.

Ah, quel coup funeste ! ah, quel accablement de miseres !

L'EPOUSE.

Helas, helas, j'ai perdu la lumiere du jour.

LE CHŒUR.

Tout ce qui est dans la vie n'est que cendre, & que poussiere. C'est une ombre qui passe, & qui s'évanoüit dans un moment.

L'EPOUSE.

Helas, helas ! mon cher fils Psicarpax, vous m'avez devancée.

LE CHŒUR.

C'est assez vous affliger. Ne continuez pas à pleurer davantage ; j'apperçois un nouveau Cou-

rier qui vient vers vous à grands pas.

L'EPOUSE.

Ah, je tremble qu'il ne nous apporte encore quelque fâcheuse nouvelle.

LE CHŒUR.

Non, non, grande Reine, ne craignez rien.

L'EPOUSE.

Comment le sçavez-vous ?

LE CHŒUR.

Comment ? On voit la joye peinte sur son visage.

L'EPOUSE.

O Jupiter, daignez m'annoncer quelque bonne nouvelle !

LE COURIER.

Apprenez-moi où est la Reine.

LE CHŒUR.

Vous la voyez devant vous.

LE COURIER.

Vous devez essuyer vos pleurs, & cesser de vous affliger ; je vous apporte de grandes & heureuses nouvelles ; & je me flatte que vous me récompenserez richement de mes peines.

L'EPOUSE.

Hâtez-vous de me dire tout ce que vous sçavez, & ne vous moquez point de moi, en me racontant des faussetez.

LE COURIER.

Je ne vous dirai rien qu'aprés que vous m'aurez recompensé de ma course, & de la bonne nouvelle que je vous apporte.

L'EPOUSE.

Je vous récompenserai richement, quand vous m'aurez fait vôtre recit.

LE COURIER.

Le Chat, ce redoutable ennemi des Rats, est mort dans la mêlée.

L'EPOUSE.

Ah, ah: l'heureuse nouvelle! Je triomphe, & je m'abandonne à la joye.

LE COURIER.

Cet heureux succés vous doit, faire oublier toutes vos disgraces passées.

L'EPOUSE.

Je ne puis contenir la joye qui me transporte.

LE CHOEUR.

Il faut avant toutes choses vous faire instruire des circonstances de la bataille, & de quelle maniere est mort ce Chat, la terreur des Rats, & qui en a devoré un si grand nombre.

L'EPOUSE.

Courier, apprenez-nous les circonstances de cette grande affaire, & de quelle maniere nous avons gagné la bataille; les combats qui ont esté rendus, & les pertes que nous y avons faites.

LE CHOEUR.

La joye s'est maintenant emparé de l'esprit de la Reine.

LE COURIER.

Je vais vous faire un fidelle recit de ce grand évenement. Ecoutez-moy avec toute vôtre attention. Si-tôt que le signal eut esté donné de ce sanglant combat, & que les troupes se furent mêlées de part & d'au-

tre, avec un desir égal de bien faire; Psicolide, l'un des pricipaux de nôtre nation, perdit la vie dés les premieres attaques. Colycoclope le suivit de bien prés. Enfin le fils du Roi, mon bon Prince, perdit la vie en combattant auprés de son Pere, qui fut penetré d'une douleur mortelle voyant étendu sur la poussiere, un fils qu'il aimoit si tendrement. Alors ce genereux Prince faisant avancer ses troupes avec un courage intrepide, donna ses ordres pour attaquer brusquement l'Ennemi, & sans lui donner le tems de se reconnoître. Il se jetta lui-même dans la mêlée pour encourager ses gens par sa presence. Le combat fut long, & fort opiniâtré; tous les Soldats gardoient leur rang, & le terrain, sans que l'on en vist aucun prendre la fuite. Alors, pour terminer la bataille par une avanture surprenante, une solive mangée de vers & de pouriture, se détacha tout à coup du

plancher, & tomba ſur le plus cruel de nos ennemis; elle lui briſa les reins par ſa chûte, & l'écraſa ſous ſa peſanteur. Ce coup heureux pour la Nation des Rats, envoya dans les Enfers l'ame de Panſage. Cet implacable ennemi, qui avoit violé ſi ſouvent la foi des Traitez, fut étendu tout de ſon long expirant; & nous lui vîmes rendre les derniers abois.

LE CHœUR.

Que les Dieux vous comblent de joye, & de leurs benedictions. Heureux Courier, qu'ils prolongent le cours de vôtre vie pendant pluſieurs ſiecles, pour vous récompenſer de la bonne nouvelle que vous venez de nous annoncer, en nous apprenant la mort de ce furieux ennemi, qui avoit tant fait de ravage parmi la Nation des Rats, dont le ſort ſera maintenant plus doux & plus heureux. Cette guerre ne pouvoit être terminée d'une maniere plus heureuſe. Elle a eſté commencée & achevée ſous des

auſpices favorables ; & nous voyons aprés tant de diſgraces la fin de nos malheurs.

EXPLICATION LITTERALE *des noms propres qui ſont employez dans ce Recit.*

CREILLUS,	Roy des Rats. Ce nom eſt tiré du cri que font les Rats.
TYROCLOPE,	larron de fromage.
LYXNOGLYFE,	qui foüille dans les Lampes.
CORDOCAPE,	qui coupe les cordes.
CITODARPE,	qui mange le fromage.
PAMFAGE,	qui mange tout. C'eſt l'Epithete du Chat.
TYROLEIQUE,	qui lêche le fromage.
CARTODAPTE,	qui devore les Cartes.
PSIROTEIQUE,	qui léche les miettes.
COLYCOCLOPE,	qui foüille dans les Coffres.
PSICARPAX,	qui emporte les miettes.

LE



LE COMBAT DES RATS ET DES GRENOUILLES.

J'Invoque tous les Chœurs des Muſes, & je les conjure de deſcendre de l'Helicon, pour venir animer mon eſprit & mes Vers, dans le deſſein que j'ai de chanter la plus affreuſe guerre, que le Dieu Mars ait jamais excitée. Je veux apprendre à l'Univers de quelle maniere les Rats ont renouvellé les guerres des fameux Titans, & avec quel courage les Grenoüilles intrepides ont reſiſté aux efforts de leurs ennemis. Voici quel a eſté le ſujet & l'origine de cette guerre terrible. Un Rat preſſé de la ſoif, & fuyant de toute ſa force un Chat qui le preſſoit vivement, s'approcha d'un Lac pour ſe deſalterer, & pour ſe rafraîchir. Une Grenoüille obligeante, nom-

mée Lieunocharis, l'apperçut, & lui parla en ces termes. Qui que vous soïez, aimable Etranger, lui dit-elle, & quels que soient les parens dont vous tenez le jour ; je vous conjure de me dire, avec sincerité, & sans détour, le sujet qui vous amene sur ces bords. Si vous faites cas de mon amitié, & si vous voulez répondre aux empressemens que j'ai pour vous, je vous conduirai dans ma demeure, je vous comblerai de presens, & je vous rendrai avec une joye extrême tous les devoirs de l'hospitalité. Je suis le Roi Physignatus, Chef & Prince des Grenoüilles de pere en fils ; on m'honore, & l'on me revere dans toute l'étenduë de ce Lac. Pelée, mon pere, m'a engendré autrefois d'Hydromeduse, sur les Rivages du celebre Eridan. Vôtre physionomie, & vôtre bonne mine me font juger, que vôtre origine est Royale, que vous avez un courage martial, & que vous vous êtes signalé dans les combats. Dites-moi,

je vous prie, en peu de mots, de qui vous tenez le jour, quel est vôtre nom, & vôtre Païs, & celui de vos Ancêtres. Je m'étonne, répondit le Rat à la Grenoüille, que vous ayez vécu jusqu'à maintenant sans sçavoir mon nom, puisque les Dieux, & les hommes le connoissent, & qu'il est celebre parmi les Habitans de la terre, de l'eau, & de l'air. Puisque vous voulez le sçavoir, je m'appelle Psicarpax, fils du magnanime Troxarte. Ma Mere s'appelloit Lycomyle, fille du Roi Pternotrocte. Elle me mit au monde dans le bucher d'un grand Prince, où elle me nourrit, pendant ma premiere enfance, de confitures, de figues, de noix, d'amandes, de sucre, & des mets les plus délicats. Mais comment pourrons-nous contracter ensemble une amitié qui soit durable, puisque nos temperamens, nos mœurs, & nos manieres d'agir sont si differentes? Vous vivez sous les eaux; pour moi je demeure parmi

les hommes, & je me nourris comme eux de tout ce qu'il y a de plus délicat. Je mange du meilleur pain, le mieux cuit, & le mieux boulangé que l'on puisse trouver. Les Gâteaux, les Tartes, les Tourtes, sont mes mets ordinaires, aussi bien que les foyes gras. Les Confitures, les Melons, les Biscuits, les fromages, sont servis en abondance à ma table. Enfin les plus excellens ragoûts dont les Dieux & les hommes se servent, semblent n'avoir esté inventez que pour moi; & je suis toûjours des premiers en tête; de sorte qu'ils ne mangent que mes restes. Qui que ce soit ne me surpasse en bravoure, ni en courage. On ne m'a jamais vû trembler, ni reculer à l'approche du peril; je me suis toûjours jetté dans la mêlée parmi les plus fiers combatans. Jamais homme ne m'a fait peur, quelque monstrueuse que fust sa taille; je me suis jetté hardiment dans son lit, & je lui ai mordu le bout du doigt avec un courage in-

trepide, je lui ai pris le pied, ſans qu'il ſe ſoit réveillé pour cela. Mais aprés tout, il y a deux choſes que je redoute extrêmement, & qui ſont en effet tres-contraires au bonheur de ma vie, l'Eprevier & le Chat, qui me font de tout temps une guerre cruelle. Je crains encore les Souricieres, qui ont cauſé la mort à une infinité de Rats. Mes ennemis les plus redoutables ce ſont des Chats d'une certaine eſpece, qui entrent habilement dans les trous & qui furetent de tous côtez. Vous autres Grenoüilles, vous vous nourriſſez de raves, de choux, de citroüilles, d'oignons, de poireaux, dont les bords de vos Lacs ſont tout remplis. Voilà vos mets ordinaires ; mais pour moi je ne tâte point à tout cela. Phyſignathus regardant le Rat, avec un ſouris moqueur : Etranger, lui dit-il, à ce que je vois, tu fais conſiſter ton principal bonheur dans la mangeaille, & dans tout ce qui peut contenter le ventre ; mais nôtre ſort eſt

bien plus heureux ; car nous participons aux avantages des deux Elemens ; l'eau, & la terre nous fournissent tour à tour dequoy nous contenter. Le fils de Saturne a accordé, par un Privilege special, aux Grenoüilles, la faculté de nager dans l'Eau comme les Poissons ; de s'élever dans l'air, comme les Oiseaux ; de ramper sur la terre, comme les reptiles, & comme les autres animaux. Mais si vous voulez connoître par vous-même, & voir de vos yeux, le bonheur dont les Grenoüilles joüissent, il n'y a rien de plus facile ; je vous porterai sur mes épaules, & je vous ferai traverser ce Lac. Attachez-vous à moi fortement, de peur que vous ne tombiez, & que les eaux ne vous suffoquent ; cette voiture sera fort commode pour vous transporter dans mon Palais. Aprés que la Grenoüille eut parlé de la sorte, elle presenta le dos au Rat, qui accepta ce parti, & qui monta de bonne grace, & avec beaucoup

de legereté sur le dos de la Grenoüille, dont il embrassoit le cou avec les deux pattes de devant, & le tenoit fort serré. La veuë de tant d'objets divers des Ports, & des rivages inconnus au Rat jusqu'alors, lui causoit un plaisir extrême. Il étoit porté doucement & à l'aise sur le dos de Physignatus, qui nageoit d'un mouvement moderé, pour donner le loisir à l'Etranger de contempler tant de merveilles; mais le Rat s'appercevant qu'il commençoit déja à enfoncer dans l'eau, se mit à pleurer amerement & à se repentir de sa folle curiosité. Il s'arrachoit de desespoir les cheveux & la barbe; il serroit avec ses jambes le ventre de la Grenoüille, le plus fortement qu'il pouvoit. La nouveauté des objets le faisoit trembler, & lui abbatoit le cœur; il regardoit tristement du côté du Rivage, & souhaitoit de pouvoir aborder en quelque endroit commode. Le froid qui soufloit le faisoit beaucoup souffrir, & il se ser-

voit de sa queuë comme d'une rame. Il adressoit de ferventes prieres aux Dieux, pour les conjurer de le retirer du peril où il étoit, & de le faire aborder en quelque endroit du rivage. Mais voyant enfin qu'il alloit au fond de l'eau, il poussoit des cris douloureux, faisant mille imprécations contre la Nation des Grenoüilles, & parla au Maître des Dieux en ces termes. Ce n'étoit pas ainsi, ô grand Jupiter, que vous en usâtes, lors que vous étant caché sous la figure d'un Taureau, vous portâtes sur vôtre dos, la belle Europe, pour lui faire traverser un bras de Mer, & la conduire en Crête. Tandis que le Rat se lamentoit de la sorte, une Hydre épouvantable vint à paroître tout autour; au milieu des flots. Elle avoit toute la tête élevée au dessus de l'eau. A ce terrible spectacle, Physignatus fit le plongeon, & se cacha promptement sous l'eau, sans faire attention qu'elle laissoit le Rat à la merci des flots,

dans un peril inévitable de se noyer. La Grenoüille saisie de peur, s'enfonça jusqu'au fond du Lac, pour éviter la gueule de l'Hydre, & pour se garantir de la mort, dont elle étoit menacée. Le Rat abandonné à lui-même, demeura quelque temps couché sur le dos, & se débatant sur la surface de l'eau, se roidissant les jambes, & poussant des cris funebres. Il enfonçoit sous l'eau, & reparoissoit tout à coup. Mais tous les efforts qu'il fit & toutes les secousses qu'il se donna ne purent le garantir de la mort. Ses poils imbibez d'eau, rendoient son corps plus pesant. Enfin se voyant prêt à être suffoqué, il ramassa ce qui lui restoit de force, & fit cette imprécation, avant que de rendre le dernier soupir. Méchant Physignatus, tu ne deroberas point à la connoissance des Dieux, une si noire perfidie, & ils en prendront une vangeance exemplaire pour épouvanter tous les traîtres. Tu m'as amené au mi-

lieu du Lac, pour me noyer par une trahiſon infame; tu n'aurois pû me vaincre ſur terre, ni à la courſe, ni à la lutte, ni aux autres exercices du corps; mais tu as eu recours à l'artifice pour me tromper, & pour me faire perir miſerablement dans les eaux de ce Lac; mais Dieu a un œil vangeur, toûjours ouvert ſur les traîtres pour les punir de leurs perfidies. Tu n'échaperas pas à ſa juſte colere; je vois déja une armée de Rats, toute prête à fondre ſur les Grenoüilles, dont ils feront un carnage horrible, pour tirer vangeance de ma mort. Le Rat aprés avoir parlé de la ſorte, rendit le dernier ſoûpir. Licopinax, qui ſe promenoit par hazard ſur le rivage, fut témoin oculaire de la funeſte avanture du Rat. Il jetta de hauts cris à ce ſpectacle; & vint en hâte faire à tous les Rats le recit de cette tragique hiſtoire. Quand ils eurent appris la mort de leur confrere, la colere s'empara de tous les eſprits; ils

envoyerent sur le champ des Herauts de tous côtez, pour indiquer une Assemblée generale de la Nation, dans le Palais de Troxarte, pere de l'infortuné Psicarpax, dont le cadavre se voyoit encore étendu sur les eaux dormantes du Lac, sans qu'ils eussent la consolation de le voir approcher du rivage, pour lui rendre les honneurs funebres. Dés le point du jour, toute la Nation vint en foule au lieu qu'on leur avoit indiqué. Troxarte, penetré de douleur, pour l'avauture de son fils, se leva au milieu de l'Assemblée, & leur parla en ces termes. Mes chers amis, quoique je sois le seul qui ait esté offensé par les Grenouilles; cependant cet outrage regarde toute la Nation, qui se trouve offensée dans la personne de son Prince. Il est vrai que je suis le plus infortuné de tous les peres, puisque j'ai vû mourir de mort tragique trois de mes enfans. Un Chat malicieux, & mon ennemi declaré, ayant surpris

le premier au dépourveu, le devora sans misericorde. Des hommes cruels m'ont ravi l'autre, l'ayant attrapé dans une souriciere ; detestable invention de l'Enfer, & que l'on a trouvée pour exterminer toute la Nation des Rats. Le méchant Phisignatus a fait perir le troisiéme, que sa mere & moi cherissois pardessus tous les autres. Il l'a conduit au milieu du Lac, pour le faire perir par une noire trahison. Il faut que nous tirions une vengeance éclatante de cet outrage. Courons aux armes, & attaquons vigoureusement les Grenoüilles de tous côtez. La harangue de Troxarte inspira dans l'ame de tous les Rats le desir de la guerre. Le Dieu Mars, qui preside aux combats, leur apprit de quelle maniere ils devoient s'armer, pour se rendre plus formidables à leurs ennemis Ils se firent des cuissarts de cottes de femmes, qu'ils fendirent habilement par la moitié. Ils écorcherent un Chat, & se firent

des cuirasses de sa peau, qu'ils préparerent pendant toute la nuit. Ils se servirent de cornes de lanternes, pour faire leurs boucliers, & se couvrirent la tête de coquilles de nois en guise de casques. Ils trouverent dans les débris d'une vieille Ratiere, dequoi se faire des lances qu'ils aiguiserent le mieux qu'ils purent. Les Grenoüilles ayant appris par la Renommée, que les Rats prenoient les armes, sortirent de leurs Marais en diligence, & s'assemblerent pour tenir un grand conseil de guerre. Tandis qu'elles raisonnoient entr'elles ; & qu'elles examinoient les sujets que les Rats pouvoient avoir de se plaindre, & ce qui avoit pû causer ce desordre & ce tumulte, elles apperçurent un Heraut qui venoit vers elles, en habit de ceremonie, & qui portoit un Sceptre à la main. C'étoit le celebre Embasichytros, fils du magnanime Tyroglyphe. Lors qu'il se fut approché de l'Assemblée, il leur fit sçavoir le su-

jet de son voyage, & leur declara la guerre de la part de ses Maîtres, en ces termes. Mesdames les Grenoüilles, les Rats ne veulent point vous surprendre au dépourvû ; ils vous mandent qu'ils ont pris les armes, pour venir vous attaquer, & que de vôtre côté vous n'avez qu'à vous préparer à soûtenir la guerre qu'ils viennent vous faire en bon ordre, pour tirer raison de l'outrage que toute la Nation a receu dans la personne de Psicarpax, dont vous voyez le corps étendu sans vie, & flottant au gré des eaux. Vôtre Roy Physignatus est coupable de cet attentat. Préparez-vous à le bien défendre, & que toutes les Grenoüilles, qui se piquent d'avoir du courage, se tiennent prêtes pour la bataille. Aprés que le Heraut eut fait sa harangue, il prit congé de la Compagnie Ce discours jetta l'étonnement dans l'ame des Grenoüilles les plus fieres, & les plus hardies. Alors Physignatus se leva au milieu de l'As-

semblée, & dit avec une assurance pleine de majesté: Mes amis, je ne suis nullement coupable de la mort du Rat; je ne l'ai point noyé, je ne l'ai pas même vû mourir. En joüant sur les bords du Lac, il est tombé dedans, pour avoir voulu imiter l'adresse, & l'habileté, que les Grenoüilles font voir en nageant. Ce sont des imposteurs qui m'accusent méchamment, & qui me chargent d'un crime que je n'ai pas commis: mais prenons maintenant une bonne résolution, & de justes mesures, pour accabler nos Ennemis qui nous declarent la guerre sans sujet. Armons-nous sans differer davantage, & presentons nous en bon ordre sur les bords de nos Lacs, témoignant par une contenance assurée, que nous ne craignons point des perfides, qui nous font une guerre injuste. Portons-nous dans les endroits dont la pente est plus roide, & quand les Rats viendront nous attaquer, nous les entraînerons danc le Lac avec

leurs armès. Comme ils ne sçavent point nager, ils seront bien-tôt étouffez sous les eaux; & nous érigerons ici un Trophée aprés avoir remporté une victoire complete sur nos Ennemis. Aprés que le Roy eut encouragé ses Sujets, par cette *harangue* pathetique, les Grenoüilles s'armerent en diligence & témoignerent leur habileté, en choisissant des armes à leur avantage. Elles s'entourerent proprement les cuisses de grandes feüilles de Mauves. De larges bêtes leur servirent de cuirasses; leurs casques furent composez de feüilles de choux; elles se firent des lances de pointes de joncs bien aiguisées, & fort longues; elles mirent sur leurs têtes des coques de Limaçons pour leur servir de casques. Quand elles se virent si bien armées, elles se rangerent en bon ordre sur les bords du Lac, faisant bruire leurs armes, avec toutes les marques d'un grand courage, & témoignant à leur mine qu'elles étoient dans l'im-

l'impatience de voir paroître l'Ennemi. Jupiter, du haut du Ciel, contemplant tous les preparatifs de cette ſanglante guerre, aſſembla tous les Dieux, pour leur faire obſerver la contenance de ces fameux guerriers, qui témoignoient de part & d'autre tant d'ardeur pour combatre. Les deux armées étoient nombreuſes, & toutes heriſſées de lances. On auroit crû en les voyant que c'étoient des armées de Geants, & de Centaures. Jupiter en ſouriant demanda aux Dieux & aux Déeſſes, quel parti ils vouloient prendre dans cette querelle. Les uns ſe rangerent du côté des Rats, & les autres ſe declarerent en faveur des Grenoüilles. Alors ſe tournant vers Pallas, il lui tint ce langage. Ma fille, n'irez-vous point au ſecours des Rats? car on les voit courir à tous momens, & ſauter dans vôtre Temple à grandes troupes, attirez par l'odeur des parfums, & pour ſe nourrir des reſtes des Sacrifices. Pallas fit cette réponſe à Ju-

piter. Non, mon Pere, on ne me verra point aller au ſecours des Rats, quelque beſoin qu'ils ayent de mon aſſiſtance, & quand ils ſeroient ſur le point d'être accablez de leurs ennemis; ils m'ont trop fait de mal, ils ont bû l'huile de mes Lampes, ils ont défait toutes les Couronnes dont mes Statuës étoient ornées. Le ſouvenir de ces affronts eſt vivement imprimé dans ma memoire. Outre cela ils ont rongé le Voile, que j'avois tiſſu de mes propres mains, avec une extrême délicateſſe; ils y ont fait des trous de tous côtez. Ces inſolences m'ont miſe en fureur contr'eux; & je devrois bien me ſervir d'une ſi belle occaſion pour tirer vangeance de tous les tours qu'ils m'ont joüez. Cependant je ne veux point entrer dans les intereſts des Grenoüilles; car j'ai auſſi de grandes plaintes à faire contr'elles. Il me ſouvient entr'autres, que revenant un jour de la guerre, & me trouvant fort fatiguée, elles ne me permirent

jamais de dormir, quoi que j'en euſſe un beſoin extrême ; elles firent tant de bruit, qu'il me fut impoſſible de fermer l'œil. Je demeurai de la ſorte avec un grand mal de tête, juſqu'à ce que le Coq chanta. Mais ne nous ſoucions point de cette diſpute, & ne prenons point de parti, ni pour les Rats, ni pour les Grenoüilles. Ne nous mêlons point dans ce combat, de peur que nous n'y recevions quelque dangereuſe bleſſure ; mais donnons-nous le plaiſir de cette guerre, ſans nous expoſer au peril, & attendons en repos du haut du Ciel, l'évenement du combat. Tous les Dieux approuverent le raiſonnement de Pallas, & y donnerent les mains. Ils ſe rendirent tous dans le même lieu, pour être les ſpectateurs de cette grande querelle. Alors on vit paroître deux Herauts qui venoient donner le ſignal du combat. Des Moucherons portant de longues trompettes, ſonnoient d'une maniere terrible, & rempliſſoient de

leur bruit tous les lieux d'alentour. Jupiter lança son tonnerre pour animer les deux partis. Les Guerriers étoient déja rangez en ordre de bataille; les deux armées s'avançoient, & se regardoient fierement. Les Rats plus ardens, commencerent l'attaque, & donnerent de furie sur les Grenoüilles. Hypsiboas fut le premier qui se signala, & qui porta un rude coup de lance à Lichenor, qui étoit dans les premiers rangs. Ce coup dangereux lui perça le ventre, & lui traversa le foye de part en part; il tomba étendu sur le quarreau. Trogrodyte, aprés lui, blessa rudement Pelion, & lui enfonça sa lance dans le cœur. Ce coup le priva de la vie, & lui arracha l'ame du corps. Senflée tua Embasichytre, d'un coup qui lui perça le cœur. Artofage blessa Polysone au ventre; il tomba sur la poussiere, & mourut peu de temps aprés. Linnocharis, ayant vû mourir Polysone, lança sur Troglodyte une meule de

Moulin, dont il fut écrasé. Lichenor, pour vanger la mort de son compagnon, atteignit Linnocharis d'un coup de lance, qui lui traversa le foye. Crambosage épouvanté de cet accident, voulut se sauver, & tomba dans l'eau en fuyant. On voyoit déja les eaux du Lac toutes teintes du sang des Guerriers, qui se battoient à toute outrance, également animez au carnage de part & d'autre. Limonesius tua Tyroglyse sur le rivage. Ce triste spectacle jetta l'épouvante dans le cœur de Calaminthius. Il sauta promptement dans le Lac, pour se sauver, & jettá son bouclier. Hydrocharis tua le Roi Pternosage, l'ayant atteint d'une pierre à la gorge; sa cervelle lui sortoit par le nez, & son sang couloit de tous côtez. Licopinax tua le celebre Borboroceté, lui ayant porté un rude coup de lance qu'il ne put parer. Prassosage l'ayant vû tomber du coup, entraîna Crissodiocte par le pied dans le Lac, &

l'étouffa sous l'eau. Psicarpax vint au secours de ses Compagnons, que l'on menoit rudement, & porta dans le ventre de Pelusius un coup qui penetra jusqu'au foye; il tomba de ce coup & en mourut sur le champ. Pelobate, qui vit de ses yeux cette avanture, prit de la bouë à pleines mains, & la lui jetta au visage; son front & ses yeux en furent couverts; de sorte qu'il en fut presque aveuglé. Cet accident l'enflamma de colere; il prit à deux mains une grosse pierre, qu'il trouva au milieu du champ; il la lança à tour de bras contre Pelobate, & le frappa au genou; ses jambes en furent fracassées; & il tomba du coup étendu sur la poussiere. Craugaside vangea la mort de son Compagnon, & enfonça un jonc aigu dans le milieu du ventre de celui qui l'avoit tué, & lui fit sortir les entrailles par cette large blessure. Aprés qu'il en eut arraché sa lance, Sitofage se retiroit doucement du combat le long des ri-

vages du Fleuve. Il étoit boiteux d'une blessûre qu'il avoit receuë, & qui l'incommodoit extrêmement ; il se retira dans une fosse, pour éviter la mort dont il se voyoit menacé. Dans ce moment Troxarte blessa Physignatus à l'extrêmité du pied, lequel se voyant vivement poursuivi, sauta dans le Lac, & s'enfonça jusqu'au fond, pour se mettre à couvert de ceux qui le poursuivoient. Troxarte voyant que Physignatus palpitoit encore, voulut se jetter dessus pour achever de le tuer. Prassens lui porta un coup de lance, & le frappa d'un jonc aigu, sans pouvoir entamer son bouclier, où la pointe de sa lance demeura attachée. Il y avoit dans l'armée des Rats, un jeune Rat d'une beauté extraordinaire, & qui se battoit avec un courage invincible. Il étoit fils du celebre Artépibule ; on l'auroit pris pour le Dieu Mars, au milieu du combat. Le fort aimé Darpar animoit tous les Rats par son exemple, & par son

courage ; il se tenoit fierement à l'écart, & dans un endroit éloigné de tous les autres sur le bord du Lac. Il se vantoit d'exterminer lui seul toute la Nation des Grenoüilles ; & il l'eût fait, si le pere des Dieux, & des hommes ne se fût opposé à son dessein. Il eut compassion des Grenoüilles, & il ne voulut pas permettre qu'on les détruisît entierement ; il prononça ces paroles en secoüant sa tête majestueuse. Grands Dieux, voici sans doute une avanture bien extraordinaire, & une affaire d'une extrême consequence. Je vois Meridarpax qui tonne & qui foudroye sur le bord du Lac, & qui menace d'exterminer toute la Nation des Grenoüilles. Mais deputons promptement la guerriere Pallas, & Mars avec elle, pour s'opposer à ses desseins, & pour l'obliger à se retirer du combat. Aprés que Jupiter eut achevé sa remontrance, Mars y répondit en ces termes. La puissance de Pallas, ô grand Jupiter,

ter, ni celle de Mars, ne pourront point ſauver les Grenoüilles du malheur qui va les accabler ; il faut que tous les Dieux s'en mêlent, & qu'ils ſe réüniſſent pour venir à leur ſecours. Servez-vous de ce foudre redoutable que vous employâtes, pour terraſſer les Geans, & ſur tout celui dont vous armâtes vôtre bras, pour tuer le terrible Encelade, & les autres Geans monſtrueux de ſa ſuite. Tel fut le conſeil de Mars, Jupiter le trouva ſalutaire. Incontinent il lança un foudre enflammé ; c'eſt le trait inévitable qui part de ſa main vangereſſe. Ce coup de foudre étonna, & diſperſa tous les Rats, & toutes les Grenoüilles, qui chercherent d'abord des azyles pour ſe cacher. Cependant la fureur des Rats ne fut pas entierement ralentie. Ils ne reſpiroient que vangeance, & que maſſacre, & vouloient faire main-baſſe ſur la Nation des Grenoüilles, ſans qu'il en reſtât une ſeule. Mais Jupiter du haut du Ciel les regarda,

d'un œil de compaſſion, & ne voulut pas les abandonner à la fureur des Rats; il leur envoya promptement des troupes auxiliaires, qui les ſauverent de la rage de leurs ennemis. Ces nouvelles troupes parurent tout à coup & à l'improviſte; leurs armes étoient à l'épreuve; les lances des Rats n'y pouvoient penetrer, & ſe briſoient contre leurs dures écailles; leur maniere de marcher à reculons, mettoient les Rats en deſordre. Ces monſtrueux combattans avoient huit pieds, deux têtes, & pluſieurs bras. Ils rongeoient les queuës des Rats, ils leurs coupoient les bras & les jambes avec leurs ongles tranchans. On les appelle Cancres; leur figure inconnuë aux Rats, jetta l'effroy dans leurs troupes, & les mit hors d'état de ſe défendre, & de ſoûtenir les aſſauts de ces fiers combatans; ils firent ſonner la retraite. Les deux armées ſe retirerent de part & d'autre. Le Soleil étoit déja couché; de ſorte que

cette fameuse guerre fut terminée dans l'espace d'un jour.

Explication litterale des noms propres qui sont employez dans ce Poëme.

LIMNOCHARIS, qui se plaît dans les Marais.
PHYSIGNATE, qui enfle les joües.
YDROMEDUSE, Reine des Eaux.
PSICARPAX, mangeur de miettes.
TROXARTE, devoreur de pain.
LICHOMYLE, lêche gâteau.
PTERNOTROCLE, mangeur de jambon.
LICOPINAX, lêche-assiete.
TYROGLYFE, foüille en fromage.
EMBASYXYTRE, qui se glisse dans la marmite.
YPSIBOAS, qui crie haut.
LICHINOR, lêche-queuë.
TYROGLODYTE, qui entre dans les trous bourbeux.
SEUTLE'E, couleur de poireau.
ARTOFAGE, mange-pain.
POLYFONE, crieur.
CRAMBOFAGE, mangeur de choux.
LIMUCSE, qui se plaît dans les Marais.
PTERNOGLYFE, qui foüille dans les jambons.

CALAMINTE,	couleur de Bouliot ſauvage.
YDROCHARIS,	qui ſe plaît dans l'eau.
PTERNOFAGE,	mangeur de jambon.
BORROROCESE,	qui ſe couche dans la bouë.
PRASSOFAGE,	mangeur de Poireaux.
CNISLODIOCTE,	chercheur de nids.
PELESE,	bourbeux.
PELOBATE,	qui marche dans la bouë.
CRAUGASIDE,	de figure de choux.
SITOFAGE,	mangeur de viandes.
PRASSEE,	de couleur de choux.
ARTOPIBULE,	qui fait la guerre au pain.
MERIDARPAX,	mangeur de miettes.

FIN.

TABLE
Du second Volume.

TABLE DES CONTES D'ESOPE.

Fin de la Table des Fables d'Esope.

TABLE.

Table des Fables de Philelphe.

Fin de la Table des Fables de Philelphe.

Table des Fables diverſes tirées d'Eſope.

Fin de la Table du second Tome.

